God
840·8
Gen/Pet
102589

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015

LES
PETITS ÉMIGRÉS.

DE L'IMPRIMERIE D'ANGE CLO.

LES PETITS ÉMIGRÉS,

OU

202589

CORRESPONDANCE

DE QUELQUES ENFANS;

OUVRAGE FAIT POUR SERVIR A L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE;

PAR Mme DE GENLIS.

SIXIÈME ÉDITION.

Vol. II.

TOME SECOND.

2

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1809.

God
Fr 840.8
Ger. Per
102589

There are three things highly pernicious to the endearments of beauty.. . . . . *gaming, scandal and politics.*

MURPHY.

Il y a surtout trois choses qui détruisent tout le charme de la beauté : *le jeu, la médisance et la politique.*

C'est être un monstre, que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre âme.

LETTRES DE VOLTAIRE.

00102589

LES
PETITS ÉMIGRÉS.

LETTRE PREMIÈRE.

D'Edouard, à Eugène.

Stuttgard, 4 octobre 1794.

J'AI pensé à vous, cher Eugène, en entrant dans cette ville où vous avez vendu tant de petits paniers, et j'ai été ce matin avec lord Selby chez le bon homme Fischer. Je lui ai remis vos quatre louis, et en outre lord Selby lui en a donné deux. Toute la famille étoit transportée de voir des amis du *jeune chevalier*. J'ai répondu à bien des questions, et puis j'ai été visiter votre petite chambre, et en outre on m'a montré dans le jardin un rosier et un pot de réséda qui vous appartenoient, et que Lolotte arrosoit tous les jours. J'ai demandé de la graine du réséda pour vous l'envoyer, et je vous prierai de l'offrir de ma part à votre aimable cousine; je suis sûr que ce

sive magnificence, la plupart des ruines sont faites d'après les monumens antiques de Rome, et dans les mêmes proportions; d'ailleurs ces fabriques sont agréablement coupées par de petits jardins champêtres, des champs de blé, des prairies, des bois; en un mot, on trouve dans ces beaux jardins une agréable variété sans bigarrure et sans confusion, une grande inégalité de terrain, une profusion de fleurs charmantes, et des points de vue admirables. Le duc possède encore plusieurs autres belles maisons de plaisance. Celle qu'on appelle *la Solitude* est la plus renommée.

Nous partons demain. Je n'ai pas voulu quitter Stuttgard sans vous donner de mes nouvelles. Adieu, mon ami, je vous écrirai en arrivant à Altona.

LETTRE II.

De Gabrielle d'Elsenne, à son père.

Rarup (1), ce 3 novembre 1794.

Voici la troisième lettre que je vous écris sans avoir eu de réponse. Je crains bien que les autres ne vous soient pas parvenues. Celle-ci sera donnée à une personne qui va directement à Paris, ainsi je suis sûre que vous la recevrez. Je dois vous répéter, mon cher papa, que je suis avec madame d'Armilly... J'étois dans la plus affreuse situation depuis la perte irréparable de la meilleure des mères!... Madame d'Armilly vint me chercher, et me recueillit chez elle.... Connoissant vos sentimens pour sa famille, je répugnois bien à accepter ses offres, je les aurois même refusées sans ma bonne qui me força de les accepter. Elle étoit mourante, ne pouvoit plus travailler; j'avois tout vendu, nous n'avions plus rien.... Je ne vous

(1). On prononce *Rarop*.

dépeindrai point notre misère, ce détail vous affligeroit trop.... Madame d'Armilly fit pour moi tout ce qu'auroit pu faire une parente remplie de sensibilité. Elle a placé madame Durand, qui est heureuse, et elle m'emmena chez elle. J'y suis depuis près de trois mois, et traitée comme si j'étois sa fille aînée. J'ai eu beaucoup de peine à m'accoutumer à elle malgré sa bonté qui est inexprimable; je croyois qu'elle me déguisoit son caractère, je la craignois, et je n'osois l'aimer. Mais, cher papa, daignez croire votre fille; je vous assure que si vous connoissiez madame d'Armilly, vous ne pourriez la haïr. Jamais dans cette famille je n'ai entendu un seul mot qui ait pu me fâcher ou m'embarrasser. On n'y parle de mon cher papa qu'avec estime et intérêt; madame d'Armilly, qui ne connoissoit que de réputation ma respectable mère, a fait plusieurs fois l'éloge de son *angélique vertu* (ce sont ses expressions); elle me loue en toute occasion de mon attachement pour vous; son mari, ses enfans pensent et parlent de même : puis-je me croire chez vos ennemis?... Cependant je tremble

que mon cher papa ne me désapprouve d'avoir accepté cet asile, mais je le supplie de réfléchir à ma situation : que serois-je devenue? Sans amis, sans protecteurs, sans connoissances, à mon âge!... Madame Durand, forcée de garder le lit, moi-même fort malade, n'ayant plus du tout d'argent, ni linge, ni habits... Quand madame d'Armilly vint me voir pour la première fois, j'étois bien foible, j'avois passé trois nuits pour soigner madame Durand, et depuis douze jours je ne mangeois que de la salade et de bien mauvais pain noir.... J'avois dépensé le reste de notre monnoie en achetant quelques petites drogues pour ma bonne, et quand sa fièvre fut tombée, je vis bien qu'elle avoit besoin de bouillon, et je ne pouvois acheter de la viande, on refusa de m'en donner à crédit!... Madame d'Armilly devina tout ce qu'il nous falloit; elle me laissa de l'argent, elle ordonna à l'hôtesse de faire de bon bouillon, et elle me commanda un excellent souper. Elle revint le lendemain, elle m'apportoit du linge et des habits, et elle amenoit un médecin. Ma bonne mangea et fut guérie!... Ne

serois-je pas ingrate, cher papa, si j'étois insensible à tant de bienfaits? mais ce n'est pas tout. Madame d'Armilly me tient lieu de maîtres; elle est excellente musicienne, elle me fait jouer du piano, et en outre elle me donne tous les jours des leçons d'histoire et de géographie, et me traite avec une douceur et une bonté qui ne se démentent jamais. M. d'Armilly me fait calculer avec sa fille Juliette. Cette dernière m'apprend à broder et à peindre les fleurs. Le jeune Edouard, son frère (qui n'a que treize ans, et qui dessine comme un ange), me fait faire des paysages au crayon, et me donne tous les modèles. En un mot, la famille entière me comble de marques d'amitié. Madame d'Armilly a tellement soigné ma santé, que malgré la douleur que je conserverai toute ma vie, et malgré toutes mes inquiétudes, je me porte bien à présent, et je suis engraissée. Je suis pourtant bien malheureuse, cher papa..., j'ai fait une perte irréparable, et je la déplorerai jusqu'à mon dernier soupir! c'est dans votre sein que je devrois verser de telles larmes, elles en seroient moins amères!..... et je suis privée de

cette consolation!.... Les soins de madame d'Armilly, loin de me distraire de ma douleur, ne servent qu'à la renouveler sans cesse. Sa bonté me rappelle si bien celle de ma mère!... Ah! si ces deux personnes eussent pu se connoître, combien elles se seroient aimées! Que la prévention est aveugle! Souvent elle nous éloigne de ceux qui nous conviendroient le mieux par leur caractère et leurs sentimens!

Adieu, mon tendre père; donnez-moi vos ordres, et je les exécuterai sur-le-champ, quels qu'ils puissent être. Nous sommes dans le pays de Holstein, à cinq lieues de Schlesvig, dans une jolie chaumière. Cette maison, habitée par des paysans qui nous en cèdent plus de la moitié, est couverte de chaume, mais le dedans en est bien distribué, propre et charmant. Il n'y a point en France d'aussi grandes et d'aussi belles chaumières. Adieu, mon cher papa, j'attends votre réponse avec une bien vive impatience.

LETTRE III.

D'Auguste, à Edouard.

De Paris, 5 novembre 1804.

Je n'ai reçu ta dernière lettre, mon ami, qu'à deux mois de date; cela est inconcevable. Cette lettre nous a fait bien de la peine de toutes manières. Comment est-il possible qu'Adélaïde n'ait pas pu vous trouver? Elle n'aura pas été en Suisse, ce qui est bien singulier, car tout le monde assuroit que vous y étiez, et elle le croyoit ainsi que nous. Maman pense qu'elle est en Allemagne, et vraisemblablement à Hambourg ou à Altona; parce que ces pays passent pour être si hospitaliers, qu'elle aura imaginé que cette raison a dû vous déterminer à les préférer à tout autre. Maman se rappelle qu'on a dit un jour devant elle que vous y étiez peut-être; ainsi nous sommes bien aises par cette raison que vous ayez quitté la Suisse. Nous ne serons tranquilles que lorsque nous sau-

rons qu'Adelaïde vous a rejoints. Tu dis que je suis *heureux* : j'espère, mon ami, que tu ne le penses pas. La délivrance de maman nous a causé la plus grande joie, mais nous ne serons heureux que lorsque nos amis le seront aussi ; en attendant nous souffrirons avec eux et autant qu'eux. Pourquoi donc, Edouard, me parler ainsi ? Cela est injuste, nous en avons pleuré, ma sœur et moi. Tout ce que tu dis aussi sur André nous a causé bien du chagrin. Comment peux-tu croire qu'un *ami* me soit plus cher que toi ? C'est comme si j'étois jaloux de lord Selby que tu aimes tant, ou du jeune Eugène dont tu fais de si grands éloges, ou de mademoiselle d'Elsenne qui te paroît si intéressante parce qu'elle *soupire*. Et nous aussi nous soupirons, je t'assure. Mais moi j'aime tous ceux que tu aimes, et je n'ai jamais pensé que ton amitié pour un autre pût diminuer celle que tu as pour moi. Tu avois bien de l'humeur quand tu m'as écrit cette triste lettre. André ne loge point chez nous, et nous ne le voyons ici que tous les quinze jours à peu près ; il vient dîner chez maman deux ou trois fois par mois, mais je vais le voir une fois par

semaine. Le pauvre garçon est bien à plaindre; son père qui a fait des crimes affreux, a été jugé, condamné et exécuté il y a deux mois. Quoique depuis la révolution il eût bien volé, bien pillé et fait une grande fortune, il a tout mangé, tout dissipé en folles dépenses, et a laissé plus de dettes que de bien; de sorte que le malheureux André n'a rien du tout. Mais maman vient de lui assurer par un contrat, quinze cents livres de rentes viagères. Outre cela, elle se charge de tous les frais de son éducation; elle l'a mis dans une bien bonne pension, et elle lui donne tous les maîtres que j'ai moi-même. Le bon monsieur Duplessis a pris aussi la plus grande amitié pour André; il dit qu'il aura l'œil sur lui, et que s'il tient ce qu'il promet, il lui fera épouser par la suite la petite Sophie, qui sera son héritière. Tu connois cette enfant, nièce de M. Duplessis; elle a aujourd'hui dix ans, et elle est bien gentille. Juge combien cela seroit heureux pour André: comme j'ai entendu tout cela sans qu'on me l'ait confié, j'en ai averti secrètement André, qui m'en a bien remercié; mais il a un si bon cœur

que, même sans cette espérance-là, il seroit toujours un bien bon sujet.

Je vais répondre à toutes tes questions sur M. d'Elsenne. Tu sais bien que monsieur d'Elsenne, il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, sur la fin du règne de Louis XV, ayant le plus grand crédit, fit dépouiller mon oncle de tous ses emplois, et le fit exiler ainsi que feu mon père; ma mère, qui venoit de se marier, suivit mon père au fond du Limousin, et y resta jusqu'à la mort du roi. Il falloit te rappeler cela pour te conter quelque chose d'aussi singulier que l'aventure de mademoiselle d'Elsenne. Imagine-toi que lorsque maman fut conduite dans une *maison d'arrêt*, la première personne qu'elle rencontra dans cette prison, fut M. d'Elsenne, prisonnier comme elle. Maman, en passant, lui dit ce vers de Warwick :

L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asile!

M. d'Elsenne tressaillit, et ensuite resta immobile. Deux ou trois jours après, il s'approcha d'elle, et lui parla avec beaucoup de douceur; et enfin peu à peu ils se lièrent ensemble de la plus grande ami-

tié, et se promirent que si l'un des deux sortoit, il feroit toutes les démarches possibles en faveur de l'autre. Maman sortit la première, et a tenu parole. M. d'Elsenne eut sa liberté au bout de trois semaines. Il vint tout de suite faire une visite à maman. Cela me paroissoit bien drôle de le voir chez nous, je ne pouvois pas me lasser de le regarder. Il n'a pas du tout l'air méchant, ce qui m'a beaucoup surpris. Quatre ou cinq jours après il tomba dangereusement malade. Il a été à la mort et dans le délire près de cinquante jours; il est enfin *hors d'affaire*, dit son médecin, mais il n'a pas encore tout-à-fait sa tête, et il est d'une si grande foiblesse, que le moindre bruit le fait évanouir. Dès qu'il sera convalescent, maman lui portera la lettre de mademoiselle d'Elsenne, et lui contera tout ce que ma tante a fait pour elle.

Adieu, mon ami, écris-nous bien vite une bonne lettre qui nous console, car ta dernière nous a bien attristés.

LETTRE IV.

Réponse d'Edouard, à Auguste.

De Rarup, ce 15 décembre 1794.

Oui, j'avois tort, cher Auguste; j'avois de l'humeur, une bien vilaine humeur; j'en conviens avec repentir, et pourtant je le reconnois avec joie!... Mais Aménaïde m'en veut peut-être encore, je ne serai tranquille que lorsque tu m'auras dit qu'elle me pardonne.

Hélas! mon ami, point de nouvelles d'Adélaïde; cela est désolant! Mais, d'après des informations prises à Hambourg, il paroît presque certain qu'elle est à Copenhague avec madame Roussel. Lord Selby devoit tout naturellement partir pour cette ville le mois prochain, et il a la bonté d'avancer un peu son départ; nous partirons dans cinq ou six jours (car je vais avec lui), et mon père s'en rapporte bien à nous pour faire toutes les recherches imaginables. L'espérance de retrouver enfin et de revoir bientôt cette personne si

chère, nous a remis un peu de baume dans le sang, et m'adoucit la peine que j'éprouve à m'éloigner de ma famille. Aussitôt que nous aurons retrouvé ma sœur, nous le manderons à mon père, qui viendra sur-le-champ la chercher, mais qui ne repassera la mer avec elle, que lorsque les glaces seront fondues. Le passage des *Belts*, dans cette saison, seroit effrayant pour une femme; car de temps en temps il faut descendre du bâtiment pour le tirer sur des monceaux de glaces que l'on passe à pieds. C'est une singulière navigation, et je me fais une fête de voir une chose si curieuse. Si nous étions tous réunis, je trouverois qu'il est joli et bien amusant d'être émigré; cela fait voyager, et cela instruit beaucoup. Il y a pourtant un inconvénient, c'est que souvent on ne reste pas où l'on désireroit séjourner, et l'on ne va pas où l'on voudroit aller. La chaumière où nous sommes établis est charmante, c'est un moulin; mais en outre, le meunier est fermier et laboureur, de sorte que nous voyons là tous les travaux de la campagne. Ce moulin est situé dans un lieu très-solitaire; il est vis-à-vis d'une

grande pièce d'eau, qui se termine par une belle prairie, et des deux côtés, sont de superbes bois : l'un est sur un terrain uni, et l'autre sur une montagne; enfin, le bruit des chutes d'eau, formées par le moulin, l'agrément de la maison et du jardin, la beauté des arbres rendent cette habitation bien champêtre et bien agréable, même dans cette saison, et elle doit être délicieuse en été. Malgré le froid, nous avons fait quelques courses aux environs, lord Selby et moi, et j'ai dessiné quelques vues qui mériteroient bien d'être gravées, entre autres le moulin de Rarup, les sites ravissans de Leutemark, et ceux de Pageroe. Je n'ai rien vu de plus beau en Suisse. On dit que les environs d'Eutin et de Kiel sont encore plus pittoresques; je voudrois bien qu'un habile artiste fît le voyage du Holstein; il en vaut la peine, à tous égards. Notre hôte et sa famille sont les meilleurs gens du monde, et ils ont reçu une éducation étonnante pour des paysans; ils savent tous très-bien lire et écrire, ils n'ont aucune grossièreté extérieure; le neveu du meunier est fort bon musicien, il joue très-bien de la flûte

et du clavecin, et cela est assez ordinaire parmi eux; les filles font des broderies charmantes, et malgré ces talens agréables, ils travaillent tous à la terre, hommes et femmes, et ils sont très-laborieux; mais leurs travaux sont courts dans cette saison, le jour finit de si bonne heure! Hier, comme ils rentroient à quatre heures dans la maison, j'étois encore dans le jardin; je me trouvois à côté du cadran solaire, posé au milieu d'une allée: cela m'inspira l'idée de quelques vers que mon père a trouvés passables, ainsi je te les envoie, les voici:

Vers faits au mois de décembre, sur le cadran solaire du fermier de notre chaumière.

Eh quoi! déjà s'efface l'ombre
Qui marquoit l'heure, et la nuit sombre
Déjà la dérobe à mes yeux,
En déployant ses voiles ténébreux!
Ornement des célestes voûtes,
Soleil, pourquoi disparois-tu?
Pourquoi ne plus tracer des heures qui sont toutes
Pour le travail et la vertu?

Tu ne donneras ces vers qu'à ma cousine; à nos âges on peut bien envoyer de

telles bagatelles à ses amis, mais il seroit ridicule de les montrer à d'autres.

Adieu, cher Artaxercès, n'oublie pas le fidèle Tancrède.

LETTRE V.

De M. d'Elsenne, à Gabrielle d'Elsenne,

De Paris, 20 décembre.

Avez-vous pu craindre un instant, ma fille, que mon cœur ne sentît pas aussi vivement que le vôtre la reconnoissance dont vous êtes si justement pénétrée? Serois-je père, si les soins et les bienfaits dont vous êtes l'objet ne m'inspiroient pas un tel sentiment? J'écris à M. et à madame d'Armilly, mais dites-leur encore que nulle expression ne sauroit peindre ce que j'éprouve!... C'est un double bonheur d'acquérir pour amis ceux dont on craignoit l'inimitié; c'est à la fois perdre une prévention coupable, expier une injustice, et remplacer un sentiment triste et pénible par la plus douce affection qui

puisse anoblir le cœur humain. M. et madame d'Armilly, devenus nos bienfaiteurs, ont goûté toute la satisfaction si pure que la générosité peut procurer aux grandes âmes; mais je leur dois des sentimens qui me rapprochent aussi de cette élévation sublime, et je les trouve dans la reconnoissance. Je gémis de mes torts passés; mais loin d'en être accablé, j'aime à me les rappeler, parce qu'ils augmentent mon admiration, et je jouis délicieusement d'une sensibilité et d'un enthousiasme qui peuvent seuls me raccommoder avec moi-même, en acquittant une dette si sacrée. Hélas! la vie est si courte! quelle folie de la consumer en vaines agitations!... Oh! combien dans ce temps de discorde et de ressentimens implacables, la haine paroît insensée et criminelle aux bons cœurs! On frémit en voyant à quels excès elle peut conduire! car de tout ce qui a produit la révolution, la seule cause existante maintenant, l'unique mobile des actions publiques et particulières de ceux que l'esprit de parti fait agir, c'est la vengeance!..... Voyez, mon enfant, quels en sont les fruits : l'injustice, la violence,

la cruauté, et la plus inconcevable démence. Il est affreux de penser que dans le cours ordinaire de la vie, celui qui se déclare l'ennemi d'un autre, quelle que soit sa conduite, porte en lui le germe de ces passions atroces, qu'il entre dans la route ténébreuse qui conduit à ces horribles égaremens..... Idée terrible qui m'a frappé bien vivement, avant même de savoir que ceux que j'ai si long-temps appelés *mes ennemis* eussent adopté ma fille!.... En entrant dans la prison où j'ai vu l'échafaud de si près, où j'ai vu chaque jour la vengeance nous priver successivement de tous nos compagnons d'infortune, je m'écriai : Grand Dieu, pardonne-moi d'avoir pensé jadis que les âmes fortes conservoient naturellement des ressentimens inflexibles! je connois enfin que cette noire passion est celle des âmes lâches et cruelles, et que la véritable grandeur est de savoir pardonner!... Je vis dans cette prison un ange (madame de Palmène), et c'est elle qui m'a fait sortir!... Enfin, ma chère Gabrielle, dites à votre famille adoptive qu'elle est devenue l'objet des plus tendres affections de mon âme : après

tout ce que j'ai perdu, je n'ai plus d'autres intérêts, je n'ai plus d'autres liens. Mon unique société maintenant est celle de madame de Palmène; elle a mis le comble à sa bonté pour moi, en m'honorant de la plus généreuse preuve de confiance : c'est moi qu'elle a spécialement chargé de suivre les affaires de M. d'Armilly; vous jugez si je m'acquitte de cette commission avec zèle.

Quant à vous, mon enfant, vous ne pouvez rentrer en France, parce que vous aviez *quatorze ans* quand vous l'avez quittée, et une fille de quatorze ans, emmenée par sa mère, est proscrite par *nos lois*. Je me consolerois de votre absence pour votre intérêt, si vous pouviez rester dans les respectables mains qui vous ont recueillie; mais je n'ose solliciter ce nouveau bienfait, quoique ce soit cependant le plus cher de tous mes vœux. Monsieur ***, banquier d'Hambourg, vous remettra de l'argent, et vous recevrez régulièrement la même somme tous les six mois. Je me flatte que votre généreuse bienfaitrice voudra bien vous chercher une pension, et dans son voisinage, s'il est possible. Adieu,

ma fille, j'ai trouvé une occasion sûre pour cette lettre ; dorénavant je vous écrirai avec plus de mystère; de votre côté, suivez avec exactitude le plan que vous tracera la personne qui vous remettra ce paquet; car en vous donnant de mes nouvelles et de quoi vivre, je fais *un crime d'Etat*, qui ne mérite rien moins que *vingt ans de fers*. Cependant, grâce au ciel, nous ne sommes plus sous le règne de la terreur; ceux qui gouvernent maintenant montrent de bonnes intentions, c'est pourquoi je suis persuadé qu'ils ne laissent subsister de telles lois, qu'afin de rendre plus chers des devoirs sacrés, et pour donner quelque prix à des actions si naturelles et si simples, que sans ces dangers, on n'auroit aucun mérite à les faire. J'imagine que c'est là l'esprit de toutes nos lois nouvelles. Adieu, ma chère enfant, remerciez tous les jours le ciel qui vous a donné si miraculeusement une seconde mère, et priez-le qu'il répande toutes ses bénédictions sur cette famille bienfaisante. Cette prière sera exaucée. Un auteur païen a dit : que *les vœux du cœur reconnoissant qui ne peut s'acquitter, transfèrent sa*

dette aux dieux (1). Ce sentiment honore la divinité; il exprime sans doute un des traits qui la caractérisent.

LETTRE VI.

Réponse de Gabrielle.

Rarup, 25 janvier 1795.

MON CHER PAPA,

VOTRE lettre m'a rendue bien heureuse de toutes manières. J'ai bien plus de plaisir à aimer ma chère bienfaitrice, depuis que je suis certaine que vous partagez mes sentimens pour elle. Vos vœux et les miens sont exaucés, cher papa; je reste ici : madame d'Armilly m'a dit qu'elle ne se séparera de moi, que pour me remettre dans vos bras, et voici l'usage qu'elle m'a conseillé de faire de la pension que vous me donnez. J'en garderai un quart pour mon entretien et pour m'acheter les choses

(1) Sénèque.

nécessaires à mon éducation, des crayons, des couleurs, du papier, de la soie, de l'étoffe pour broder; je mettrai un autre quart en réserve, afin d'avoir un peu d'argent comptant pour les dépenses imprévues, et j'emploierai le reste, c'est-à-dire la moitié, au soulagement des malheureux émigrés. Nous en cherchons maintenant, et cela n'est pas difficile à trouver dans aucun lieu de la terre; ainsi nous en découvrirons sûrement bientôt, quoiqu'il y en ait fort peu dans ce canton.

Le jeune Édouard est à Copenhague avec lord Selby. Nous n'avons pas encore de nouvelles d'Adélaïde, mais nous espérons que lord Selby nous en donnera incessamment; car, suivant toutes les apparences, elle est en Danemarck. D'après tout ce que l'on m'a dit, je m'intéresse à cette jeune personne, comme si elle étoit ma sœur; et ne dois-je pas la regarder comme telle, puisqu'elle est fille de madame d'Armilly?

Monsieur ***, qui retourne en France, se charge de cette lettre; mais quand j'écrirai par la poste, ce sera avec les précautions que mon cher papa m'a prescrites

l'employer. Adieu, mon tendre père, je vous envoie un échantillon de ma broderie et quelques petits tableaux de fleurs, qui pourront vous faire juger de mes progrès; quand je n'aimerois pas à m'occuper, pourrois-je manquer d'application, puisque c'est un moyen de vous plaire, et qu'en même temps je n'ai que cette manière de montrer ma reconnoissance à celle qui me prodigue tant de soins?

LETTRE VII.

De Pierrot, à Auguste.

De Rarup, 29 janvier.

Puisque Tancrède n'est plus ici pour te conter les nouvelles, mon cher Artaxercès, ce sera moi qui te les dirai, mais à condition que tu me répondras exactement. Je vais te faire le récit d'une aventure incroyable. Premièrement, il faut te ressouvenir de madame la comtesse de Mortane, qui étoit une bien bonne femme, qui donnoit de si beaux goûters d'enfans. Je me rappelle très-bien d'avoir été chez elle, et

je vois encore le grand salon doré où l'on dansoit, et l'abbé, précepteur du jeune Etienne Mortane. Cet abbé étoit sévère, il grondoit toujours; il avoit un nez d'une longueur démesurée et une grosse verrue sur le front : tu vois si j'ai bonne mémoire. A présent voici l'aventure, qui te surprendra bien. Avant-hier, comme nous sortions de table, Ida, la fille de notre hôte, vint nous dire qu'un porte-balle demandoit si l'on vouloit acheter quelque chose. Elle ajouta que ce marchand passoit souvent dans nos cantons, et qu'il vendoit toutes sortes de jolies bagatelles. Là-dessus Gabrielle eut envie de le voir, et au lieu de le faire entrer, elle fut avec Ida chez le fermier. Amalazonte et moi, nous la suivîmes; ma sœur Théodolinde resta avec maman. Aussitôt que le petit marchand nous vit, il déballa sa marchandise; il parloit allemand, il étoit tout jeune (il n'a que treize ans), mais je ne fis pas grande attention à lui. Pourtant il me sembloit que son visage ne m'étoit pas inconnu (tu verras tout à l'heure que je ne me trompois pas) : je n'ai jamais rien vu de si joli que la boutique qu'il étala. D'abord des

jarretières brodées, des mitaines tricotées, des guirlandes de fleurs de paille, de petits paniers charmans, faits avec des graines de melon (ce qui est bien nouveau), et puis de petits cabarets imitant la porcelaine, et faits avec des coquilles d'œufs, mais peintes à ravir en petites roses et en bleuets, enfin bien d'autres choses. Gabrielle acheta du fil et de la soie pour elle, et elle nous donna, à Amalazonte et à moi, un cabaret très-complet de coquilles, et deux paniers de graines de melon; elle prit aussi des fleurs de paille pour Théodelinde, et puis nous retournâmes chez nous. Maman trouva ces emplettes si jolies, qu'elle voulut voir le petit marchand; il vint tout de suite. C'est ici où tu vas être bien étonné. Tu ne devinerois jamais quel étoit ce porte-balle : eh bien, imagine-toi que c'est le jeune Etienne Mortane, fils de la comtesse de Mortane, qui étoit si riche, qui avoit une si belle maison, et qui portoit toujours tant de diamans!... Je me souvenois beaucoup moins de sa figure que de celle de son abbé, qui m'est restée dans la tête à cause de son grand nez et de sa verrue, et puis parce qu'il m'empêchoit toujours

le manger des méringues; d'ailleurs le jeune Mortane est fort grandi et fort bruni par le grand air, car il y a dix mois qu'il s'est fait porte-balle, et qu'il court sans relâche du matin au soir. Il nous a conté qu'il avoit été deux fois à pied à Hambourg; il y a d'ici à cette ville trente-six lieues de France. La comtesse de Mortane, qui étoit veuve, émigra avec sa mère et ses deux enfans, Etienne et Lucie de Mortane, qui a douze ans. La comtesse mourut à Hambourg il y a deux ans; les deux enfans se trouvèrent avec la grand'-mère, qui n'a pas beaucoup d'esprit à ce qu'on dit, et qui est fort infirme. Comme elle n'avoit presque plus d'argent, elle vint ici, et se retira dans le village appelé *petit Brevel* (car il y a deux *Brevel;* l'autre s'appelle *le grand Brevel*). Cette pauvre femme, qui a soixante-quinze ans, s'établit dans une chaumière. Bientôt l'argent lui manquant tout-à-fait, elle se mit à tricoter des bourses; la jeune Lucie, qui est bien adroite, fit toutes sortes de jolis petits ouvrages, et Etienne Mortane proposa de les aller vendre, ce qu'il a fait avec succès. Il va à Schlesvig et dans les

châteaux voisins, et il débite assez de marchandises pour faire subsister sa grand'mère et sa sœur. Ils ont pris d'autres noms : on sait bien qu'ils sont Français, mais on les croit des gens du peuple. Maman fut voir la grand'mère hier; elle la trouva dans un grenier avec mademoiselle de Mortane; pourtant elle avoit un assez bon lit, mais Lucie couchoit à terre sur un gros coussin de plumes et sans draps, et le jeune Etienne sur de la paille. Le frère et la sœur sont bien intéressans par leurs soins et leur attachement pour cette pauvre vieille grand'mère. Maman leur a envoyé des draps et quelques petits meubles; Théodelinde leur a porté deux pots de confitures, l'un de marmelade d'abricots, et l'autre de gelée de groseilles. Cette aventure nous a beaucoup touchés, mais elle a fait grand plaisir à Gabrielle, qui a une moitié de pension à donner, et alors il est bien agréable de trouver une telle famille. Avec cet argent ils ne coucheront plus dans un grenier; ils sont déjà dans un nouveau logement, composé de deux petites pièces bien propres; ils ont un bon poêle et de bons lits. Etienne ne sera plus porte-balle;

mon père se charge de faire vendre leurs petits ouvrages aux foires de Schlesvig et de Kiel, et tous les jours Etienne viendra chez nous pour y prendre des leçons d'écriture et d'arithmétique que mon père lui donnera. Lucie restera à la maison pour soigner sa grand'-mère, mais Gabrielle ira la voir aussi tous les matins, et lui enseignera différentes choses. Leur chaumière n'est qu'à un petit quart de lieue de la nôtre, ainsi ce n'est pour nous qu'une petite promenade. Mon père dit que ces deux enfans peuvent retourner en France sans difficulté et rentrer dans leurs biens; et il se charge de leurs affaires.

J'ai pensé que cette histoire te feroit plaisir; je te prie de la conter à Aménaïde. Adieu, mon cher Artaxercès; je t'embrasse, et je suis et serai toujours ton sincère ami Orosmane.

LETTRE VIII.

De Gustave d'Ermont à Édouard d'Armilly.

Richterweil, ce 1er avril 1795.

Vous m'avez donné tant de preuves d'amitié, cher Édouard, que je suis certain d'avance de la part que vous prendrez à l'heureux changement de ma situation ; je vous avoue, mon ami, que depuis trois mois surtout nous étions dans un état déplorable. Les ressources de mes parens étoient tout-à-fait épuisées ; et ce qui mettoit le comble à ma peine, étoit la nécessité de nous séparer de M. l'abbé Dubourg. Il nous quitta avec bien du chagrin il y a deux mois; il fut à Zurich, chercha une place, et par un bonheur inespéré, le prince de***, qui est en Suisse avec le jeune prince Frédéric son fils unique, passa à Zurich, vit M. D*** son banquier, et lui dit qu'il vouloit envoyer son fils voyager en Italie, et trouver pour lui un instituteur français qui joignît à une excellente réputation, de l'instruction et

de l'esprit. M. D*** proposa M. l'abbé Dubourg, qui, au bout de quinze jours, a été accepté. Cette nouvelle me causa la joie la plus vive, puisqu'elle m'ôtoit toute inquiétude sur le sort de mon respectable ami. Peu de temps après, M. l'abbé apprenant que le prince cherchoit en outre un artiste pour suivre aussi son fils, et pour dessiner les plus belles vues d'Italie, me proposa, mais avec les formes qui pouvoient me faire accepter cette place avec plaisir. M. l'abbé montra plusieurs tableaux de moi, et parla de mon caractère avec toute l'indulgence de l'affection paternelle ; en même temps il ajouta que ma naissance et les principes de mes parens ne me permettroient pas d'embrasser la profession d'artiste, mais que je me trouverois honoré d'être attaché, sous un titre convenable, à un prince d'une maison souveraine ; et qu'alors je lui consacrerois avec zèle mes foibles talens. M. l'abbé a obtenu pour moi le titre qu'il sollicitoit, et le prince sachant quelle étoit la situation de ma famille, a joint à cette grâce celle de m'envoyer une somme d'argent comptant très-considérable, outre les appointe-

mens qu'il m'accorda; générosité qui me rend bien heureux, puisque cet argent peut tirer mes parens de tout embarras, et subvenir à leurs besoins pendant deux ans. Ainsi je dois tout à M. l'abbé, le goût de l'étude et de l'application, et par conséquent le talent de la peinture, et enfin la place qu'il m'a rendu capable de remplir. Je ne serai point séparé de lui, je pourrai toujours profiter de ses leçons et de ses conseils; cette idée peut seule m'adoucir la peine que j'éprouve en quittant une famille qui m'est si chère.

Je partirai pour l'Italie dans huit jours. Je me flatte, cher Édouard, que vous m'écrirez quelquefois. Je vous enverrai bientôt mon itinéraire; en attendant écrivez-moi à Zurich sous l'adresse de M. D***, qui me fera passer vos lettres.

LETTRE IX.

Réponse d'Édouard, à Gustave.

De Copenhague, 2 mai 1795.

Vous me rendez bien justice, mon cher Gustave, en croyant que je partage sincèrement tout ce qui peut vous arriver d'heureux. Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir; il doit vous être doux d'avoir de telles obligations au respectable abbé Dubourg; le ciel vous récompense de votre attachement pour lui, vous l'avez recueilli, vous avez profité de ses soins, et vous recevez aujourd'hui le prix de votre bon cœur et de votre application. Je crois, mon ami, qu'il y a une Providence particulière pour les âmes reconnoissantes. Le bienfaiteur suprême, Dieu sans doute les protége, et ne peut abandonner entièrement que les ingrats. Vous allez voir un pays bien intéressant, j'espère que vous m'en parlerez beaucoup dans vos lettres; de mon côté, je vous ferai part de mes observations. La destinée nous a conduits l'un et l'autre aux deux

extrémités de l'Europe ; il faut se soumettre, et tâcher de tirer de l'instruction et des lumières de cette étrange situation. Copenhague est une fort belle ville, on y trouve une société aimable et brillante, on y reçoit les étrangers avec grâce et bienveillance. Les peuples du Nord ont toujours passé pour être hospitaliers, ils soutiennent cette réputation d'une manière remarquable dans un siècle qui assurément en fournit toutes les occasions. Je vous ferai plus de détails par la suite; mais jusqu'ici nous n'avons été occupés que du soin de chercher ma sœur Adélaïde, et malheureusement nos recherches n'ont encore rien produit. Nous savons seulement qu'une femme française, nommée madame Roussel (qui est le nom de la gouvernante de ma sœur), est partie d'Hambourg il y a quatre mois, avec une jeune personne de quatorze ans, d'une très-jolie figure, nommée *Adélaïde Clara*, et qui n'étoit point sa fille. D'autres circonstances nous ont encore persuadés que cette jeune personne ne pouvoit être que ma sœur, et nous le croyons toujours ; mais je me rappelle avec douleur l'aventure de mademoiselle d'El-

tienne, et je pense qu'il ne seroit pas impossible que le hasard et ces rapports singuliers ne produisissent une seconde fois une semblable erreur. Cependant nous avons recueilli tant de faits, tant de petits détails frappans, que lorsqu'on les rassemble tous, les doutes se dissipent. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux Françaises, dont nous avons retrouvé quelques traces ici, ne sont plus à Copenhague; il s'agit de découvrir si elles sont retournées à Hambourg, ou si elles ont été en Norwège ou en Suède. Mon père, d'après nos lettres, est reparti pour Hambourg, et s'il n'y découvre rien, il parcourra tout le Holstein, et ira même en Jutlande. Nous avons fait insérer dans toutes les gazettes allemandes des articles qui puissent apprendre à ma sœur les noms des lieux que nou habitons; en outre, lord Selby a écrit, sur le même sujet, deux fois à sa mère, il n'en a pas reçu de réponse; mais il avoit pris la précaution d'écrire encore à son correspondant à Londres, pour le charger de faire mettre ces mêmes articles dans les papiers publics, ce qui a été exécuté; car lord Selby les a lus dans trois gazettes an-

glaises qu'on lui a envoyées depuis que nous sommes ici. Nous n'avons jamais imaginé que ma sœur fût en Angleterre, car tout doit nous persuader que rien n'a pu l'engager à y aller ; mais dans une chose si intéressante, il faut ne rien négliger, et je vous prie même, mon cher Gustave, de prendre aussi des informations dans les pays que vous parcourrez. Il vaut mieux faire mille démarches inutiles, que d'en omettre une seule de quelque importance.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles, mon cher Gustave, et n'oubliez pas un ami qui vous est bien tendrement attaché et pour la vie.

LETTRE X.

*De Mélanie de Bossière, à Olympe D***.*

De ***, ce 15 juin.

Oui, ma chère Olympe, je m'affermis chaque jour dans *ma conversion*, et plus je vis à la cour, où je suis attachée, plus je me persuade qu'il est possible de trouver des

princes aimables et vertueux. Je vais vous conter un trait qui vaut mieux que mes éloges. La jeune princesse Julie a été malade et d'une manière assez inquiétante; sa maladie a été extrêmement longue, et au bout de quelque temps, elle a été forcée de faire une confidence que l'admiration a trahie. Elle a avoué à madame la comtesse D***, qu'elle payoit en secret plusieurs petites pensions à quelques infortunés; que les termes étoient échus depuis sa maladie, et que ne pouvant sortir ni recevoir secrètement ses différens pensionnaires, elle vouloit leur envoyer l'argent qui leur étoit dû. On a fait le calcul de ses dons, et il se trouve qu'ils surpassent de beaucoup la moitié de la pension de cette jeune princesse, sans que personne en ait jamais rien su, parce qu'elle y mettoit le plus profond mystère, et le prescrivoit à tous les malheureux dont elle étoit la bienfaitrice (1). Je ne ferai là-dessus nulle réflexion. Quelles phrases pourroient embellir de tels traits! quel commentaire pourroit ajouter au sen-

(1) Ce trait n'est point inventé; je l'ai recueilli avec certitude, et je le rapporte fidèlement.

timent qu'ils inspirent !... Enfin, je trouve dans toute cette auguste famille la même bonté, les mêmes vertus..... Je vis sous leur protection; cette idée m'empêche d'exprimer à mon gré tout ce que je sens; une juste délicatesse ôte aux proscrits le droit de louer ouvertement ceux qui leur accordent un asile; cette privation est la véritable flétrissure du malheur; il n'appartient qu'aux gens heureux et indépendans [illegible] livrer aux effusions si nobles et si douces de l'admiration; les infortunés et les fugitifs ne peuvent offrir que des éloges suspects; ils doivent du moins voiler ceux qui leur échappent; ils sont comme les amans malheureux, n'osant parler qu'avec mystère, ou condamnés au silence (1).

Vous savez, chère Olympe, que nous nous sommes souvent moquées de cette maxime du peuple : *que les nègres sont tout bons ou tout mauvais.* Mais il me semble que si on l'appliquoit aux princes,

(1) Aujourd'hui je puis en France nommer cette jeune princesse : c'est la fille de son altesse royale la princesse de Hesse-Cassel; elle est sœur de la princesse royale de Danemarck.

elle auroit un sens assez juste; car, en effet, lorsqu'un prince s'est laissé corrompre par la flatterie, je crois sans peine qu'il est *tout naturel*; mais lorsqu'il a pu résister à cette séduction, il faut qu'il soit né avec un esprit si distingué et un si excellent caractère, qu'il doit être véritablement *tout bon*.

Je sais que mon père a l'espérance de pouvoir bientôt rentrer en France. Malgré le plaisir que j'aurai à retourner dans ma patrie, et la joie inexprimable de me retrouver au sein de ma famille, je ne quitterai pas ce pays sans attendrissement. Quel sera donc celui que j'éprouverai en repassant à Zurich, et en vous disant adieu! Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, chère Olympe; le bonheur de recevoir vos lettres est pour moi sans mélange, puisque je puis espérer de n'en être jamais privée.

LETTRE XI.

De la comtesse de Lurcé, au chevalier d'Iselin.

Du château de ***, ce 23 juin.

Oui, mon cher chevalier, je suis toujours enchantée de mon nouvel état. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité parfaite, on est heureux dans tous les temps, et dans celui-ci on a trouvé le suprême bonheur. Mon appartement est petit, mais fort propre, et j'ai la jouissance d'un superbe château, d'une immense bibliothèque, et des plus beaux jardins du monde; je commande à tous les domestiques, qui m'obéissent ponctuellement; je puis me croire la maîtresse de cette magnifique demeure; et si je l'étois réellement, j'y serois moins heureuse, car il faudroit compter avec un intendant, chose très-ennuyeuse; il faudroit représenter, s'habiller, se friser, aller à la cour, recevoir une multitude de gens importuns: quel bonheur d'être affranchie de tout cela! Qu'est-ce que vivre dans le

monde avec une grande fortune? c'est passer sa vie à sacrifier ses penchans, sa raison, sa santé et son temps, à la mode, à l'étiquette et aux préjugés les plus frivoles. Lorsqu'on a passé la première jeunesse, que l'on est ni joueur ni vain, ni ambitieux, et qu'on a des goûts solides, la vie que l'on mène à la cour et dans le grand monde est véritablement insupportable. Vous me direz qu'alors on est maître de vivre suivant son goût; mais c'est une chose fort difficile avec une fortune considérable. Dans cette situation, on a tant de liaisons, tant d'*amis intimes* qu'on n'aime point; mais auxquels l'habitude retient, qu'il faudroit beaucoup de caractère pour se décider à rompre tant de petits nœuds, et pour braver la clameur publique; car une personne immensément riche, qui renonce à la société, inspire à une grande partie des gens du monde l'espèce d'indignation que l'on éprouve pour un négociant qui fait banqueronte. De grands soupers, des fêtes de moins, des loges de moins, etc., etc., voilà de terribles torts! Aussi ce genre de désertion n'a jamais l'approbation publique; on ne veut y voir que

de l'avarice ou de la bizarrerie. Mais d'ailleurs, si l'on se consacre à la retraite, à quoi sert une grande fortune? on n'a plus besoin d'une belle maison, si l'on veut n'y recevoir que ceux qu'on aime, que ceux qui n'y viendroient chercher que celui qui l'habite; on n'a plus besoin du faste et du luxe; on ne pourroit employer tous ces trésors qu'en les donnant: ce seroit, j'en conviens, une jouissance céleste; mais quand on ne les possède pas, on n'est pas tourmenté du désir de les avoir pour les répandre; on n'envie les richesses que pour satisfaire sa vanité, et non pour en faire un digne usage. Je dirai même que dans la médiocrité on est bienfaisant avec un plaisir plus pur, parce qu'on l'est avec plus de mérite et de discernement. Des dons éclatans sont communément attribués à l'ostentation, et la vanité qui corrompt tout, s'y mêle toujours un peu. Il est beau de fonder des hôpitaux; il est plus doux d'aller au fond d'une solitude porter du pain dans des chaumières. La conclusion de tout ceci, c'est qu'il semble que le ciel ait attaché à la médiocrité toute la félicité de cette vie; et comme les im-

menses richesses éloignent beaucoup plus de cet heureux état que la pauvreté ; il en résulte que vous et moi sommes plus près du bonheur, que ne l'ont jamais été M. de Monmartel et M. de Beaujon (1).

Quant aux fonctions de mon état, elles me prennent fort peu de temps ; avec du bon sens, de l'ordre et de l'activité, il n'est point de devoirs domestiques, bornés à la surveillance, qu'on ne remplisse parfaitement en y consacrant avec régularité une seule heure par jour. Aussi n'ai-je jamais admiré ces femmes *ménagères* à grande réputation dans ce genre, précisément par la raison qui leur attire des éloges, c'est-à-dire, parce qu'on les voit toujours affairées : cette occupation continuelle ne me prouve que de la puérilité ou de l'affectation. Une femme intelligente sait conduire sa maison tout aussi-bien, et souvent

(1) On sent bien, par les exemples qu'elle cite, qu'elle ne parle pas de la *pauvreté absolue*, c'est-à-dire de celle où l'on manque à la fois de revenu et de ressources ; il n'est ici question que de la situation dans laquelle on n'a que l'absolu nécessaire, ou de celle qui force au travail.

mieux, et personne ne peut remarquer que c'est elle qui dirige tout. Il est vrai que je ne parle point des femmes qui, avec une fortune non-seulement honnête, mais très-considérable, poussent les vertus économiques jusqu'à faire elles-mêmes habituellement la cuisine; je sais que cet usage qui subsiste en plusieurs pays, paroît à certains voyageurs un gage assuré des mœurs les plus pures; il leur semble qu'une femme doit avoir toutes les perfections de son sexe dès qu'elle sait faire un bon dîner, et qu'elle s'est consacrée à passer sa vie avec des servantes et des valets. Selon eux, la cuisine est un *temple* où l'honneur des femmes est toujours en sûreté; ces gens-là contemplent avec autant d'attendrissement que d'admiration, une jeune femme hachant de la viande et se brûlant le visage sur un fourneau. Chacun a sa manière de voir et de juger; pour moi, je crois que lorsqu'on paie une cuisinière, il est inutile de partager avec elle de telles fonctions, et qu'il vaut beaucoup mieux plaire à son mari, soigner ses enfans, se mettre en état de les bien élever, que de passer tous les jours quatre

ou cinq heures dans un lieu brûlant et fort sale, à faire, sans nulle nécessité, un métier dégoûtant et malsain, qui finit toujours par détruire la santé. Au reste, ma critique ne tombe que sur les dames riches et cuisinières d'habitude, et qui, par *amour pour la gloire*, se plaisent à couper de la viande crue; je ne puis me les représenter que avec des mains ensanglantées, noircies par le charbon : mais j'aime beaucoup qu'une jeune personne ait appris de cet art tout ce qui tient à l'office; ce genre de cuisine n'a rien de désagréable, il semble même que des gelées et des conserves de fleurs et de fruits doivent être préparées par des mains de femmes.

J'écris assez souvent à *ma maîtresse* la baronne de Pflemmingue; je déguise parfaitement mon écriture; mais d'ailleurs je tâche de lui rendre mes lettres agréables. Je crois pouvoir me flatter d'y réussir, car elle me fait des réponses longues et charmantes, et elle m'assure qu'elle meurt d'envie de me *connoître personnellement*. Elle ne se doute pas que cette entrevue sera une très-belle *reconnoissance* de roman, et un véritable coup de théâtre. Elle

compte toujours aller en Angleterre. Ainsi, elle ne viendra dans ce château que dans dix-huit mois ou deux ans. Je n'écris d'ailleurs qu'à madame de Dimont et à vous; je n'ai nulle correspondance avec madame d'Ermont, mais je sais de ses nouvelles par sa cousine, qui me mande qu'elle fait beaucoup de démarches pour rentrer en France. Ainsi, cette royaliste passionnée va devenir républicaine. Il faut avouer que toutes ces apostasies décréditent infiniment les systèmes politiques, ou les caractères des enthousiastes des différens partis. Heureux les gens paisibles et modérés, qui n'ont jamais dit d'injures, qui n'ont haï personne pour des opinions; ils n'ont point de rétractation à faire! Vous me conseillez, mon cher chevalier, de faire aussi des tentatives pour obtenir le retour dans ma patrie. J'en ferois certainement si j'étois sûre de trouver la paix en France; mais comment l'espérer? Je vous remercie des offres que vous me faites à ce sujet; je vous avoue que j'aime mieux rester concierge dans mon château, que d'aller vivre au milieu des factions et des intrigues, et pourquoi? pour une fortune dont

je me passe si bien! J'ai consacré mes jours à la douce tranquillité; je ne puis vous dépeindre le calme de mon âme; oh! combien j'en jouis délicieusement, en le comparant à l'horrible agitation qui consume tant de gens!... Les philosophes et les poëtes croient nous donner l'idée d'un grand courage, en nous représentant le sage *luttant* avec constance contre l'adversité; je fais mieux que *lutter* contre elle, je l'embrasse non-seulement avec soumission, mais avec joie, je sens que je lui dois beaucoup plus qu'elle n'a pu m'ôter; elle m'a donné ce qui tient lieu de tout, la patience, l'indulgence, l'inaltérable sérénité d'une âme douce et résignée, et le bonheur inestimable de connoître toutes ses forces et toutes ses ressources individuelles. Laissez-moi donc ma solitude, j'y suis oubliée des pervers et des indifférens, je ne vis plus que pour ce que j'aime; est-il, aujourd'hui surtout, une plus douce existence?

Ecrivez-moi longuement et souvent; il faut avoir vécu dans une absolue retraite, pour savoir quel prix on peut attacher aux lettres d'un véritable ami qui écrit comme

vous. Les lettres ici n'arrivent que le soir; mais la seule espérance d'en recevoir répand un intérêt inexprimable, surtout les jours de poste, et je ne pourrois vous donner une idée du plaisir que j'éprouve, lorsqu'on m'apporte une grosse lettre, bien épaisse, sous une enveloppe, sur laquelle je reconnois le timbre de *Brême*. Adieu, mon ami; croyez que l'absence, loin d'affoiblir l'amitié, ne peut que l'exalter lorsqu'on vit dans une profonde solitude.

LETTRE XII.

De Juliette, à sa cousine Adrienne.

Rarup, 28 août.

Non, ma chère cousine, nous n'avons point encore de nouvelles directes d'Adélaïde, mais il paroît certain qu'elle est en Danemarck ou en Suède. Lord Selby mande à mon père, dans sa dernière lettre, qu'il croit enfin avoir positivement trouvé des traces certaines qui la lui feront découvrir incessamment. Vous jugez, chère amie, de tout ce que nous avons souffert

dans cette longue attente ! La santé de maman en est bien dérangée.

On parle de nous renvoyer en France auprès de ma tante, mes frères, ma petite sœur et moi, à cause des biens qu'on nous rendra ; mais cela nous feroit bien du chagrin de sortir d'exil, et d'y laisser mon père et ma mère. Comment me plairois-je dans une belle et grande maison, en sachant qu'ils habitent une petite chaumière ! J'aurois pourtant un grand plaisir à revoir ma tante, mon cousin, et vous, ma chère Aménaïde ; mais c'est avec maman que ce bonheur seroit parfait ! On a décidé que mon frère aîné resteroit en Danemarck tout le temps que lord Selby y passera, et qu'Orosmane, Amalazonte et moi ne retournerons en France qu'au commencement de l'hiver ; peut-être qu'alors mon père et maman pourront y venir aussi.

Notre habitation est charmante dans ce moment ; nous avons un voisinage bien agréable, nous allons souvent à Dollrott ; si je savois mieux écrire je vous ferois le portrait des maîtres de ce château ; mais cela seroit bien long, car je crois qu'il seroit

impossible de pouvoir détailler dans une seule lettre tout ce qu'ils ont de bon et d'aimable. J'ai aussi une charmante amie à Flarup; c'est une jeune personne de mon âge, adoptée par une dame qui lui donne une éducation parfaite.

Nous faisons de longues promenades; dans lesquelles nous trouvons beaucoup de plantes et des papillons superbes que nous peignons avec les fleurs; ainsi, vous voyez que nous sommes aussi heureux que peuvent l'être des émigrés. Gabrielle est tout-à-fait contente à présent, elle est toujours un peu mélancolique, mais elle est aimable et bien bonne. Elle a des soins touchans de la famille émigrée dont je vous ai parlé, madame de Mortane et ses petits-enfans. Ces enfans dont mon père a arrangé toutes les affaires, retourneront en France le mois prochain et avec leur grand'mère qui est rayée de la liste des émigrés, grâce aux soins de papa.

Amalazonte tricote et lit à merveille, Orosmane grimpe sur les arbres comme un écureuil; d'ailleurs, il apprend fort bien et parle l'allemand d'une manière surprenante. Adieu, chère Améuaïde, aimez

toujours votre Théodelinde, et dites-le lui fort souvent.

LETTRE XIII.

De madame de Palmène, à sa sœur madame d'Armilly.

Paris, 30 septembre.

D'APRÈS votre dernière lettre, chère amie, j'espère que vous avez enfin retrouvé notre Adélaïde, et qu'elle est maintenant dans vos bras. J'ai fait de mon côté toutes les démarches possibles pour acquérir quelques lumières sur son sort, mais bien inutilement. Que je serai heureuse quand je la saurai près de vous! Qui mieux que moi peut concevoir et ressentir tout ce que vous avez souffert dans une telle circonstance! Vos affaires ici vont fort bien, M. d'Elsenne s'en occupe exclusivement. La reconnoissance est dans son âme une véritable passion, aussi cette âme est-elle sensible et généreuse à un degré bien rare. Vous ne voulez pas décidément nous envoyer Edouard tout de

suite, mais nous vous demandons les autres, par les raisons que M. d'Elsenne vous détaille. Il vous conjure de lui confier Pierrot, qu'il gardera jusqu'à ce que vous puissiez lui ramener Gabrielle. Je veus assure que Pierrot trouveroit en lui l'instituteur le plus assidu et le plus affectionné. Vous représentez-vous cet *ennemi* terrible, implacable, cet ancien persécuteur M. d'Elsenne enfin, uniquement occupé de vos intérêts et de tout ce qui vous touche? Hélas trop souvent l'indifférence et l'inimitié succèdent aux affections les plus tendres; il est doux d'admirer un changement tout contraire, et de voir la haine remplacée par un sincère attachement. Si nous connoissions bien l'étonnante versatilité du cœur humain, une espérance très-fondée nous adouciroit les peines déchirantes que produisent les sentimens violens et déraisonnables, nous nous dirions : cette passion que je crois invincible, ne laissera peut-être dans mon âme, avec le temps, que le mépris et le dégoût. Cet objet qui m'inspire une aversion coupable, sera peut-être un jour mon ami le plus cher!..... Oh, quel bonheur si de telles réflexions pou-

voient modérer un dangereux enthousiasme, ou vaincre d'injustes préventions!.... Nous avons connu, l'une et l'autre, une femme qui pendant dix ans crut avoir une insurmontable antipathie pour son mari, et qui au bout de ce temps prit tout à coup pour lui une tendresse passionnée qui dure encore. Ces exemples, beaucoup plus communs qu'on ne croit, sont, à mon sens, l'un des plus forts argumens que l'on puisse faire contre le divorce, indépendamment de toute idée religieuse. Il n'y a de solides que les sentimens inspirés par la nature, ou prescrits par le devoir; tous les autres tiennent à des illusions ou à des erreurs que le temps détruira sûrement, et que la raison et la vertu pourroient dissiper.

Vous me demandez des nouvelles de madame C***. Je l'ai revue il y a quinze jours pour la première fois depuis trois ans. Par un bonheur extraordinaire elle a vécu paisiblement en Languedoc, et n'a été ni privée de sa liberté, ni persécutée. Elle est toujours aimable, mais elle élève bien mal la petite Clémentine. Cette enfant qui a dix ans, a l'air d'un petit gar-

çon habillé en fille; elle est toujours armée d'un fouet, ou jouant avec un tambour; elle grimpe sur les chaises, fait un vacarme affreux; je n'ai rien vu de plus ridicule et de plus importun. A tout cela madame de C*** sourit, en répétant d'un air de complaisance, que Clémentine est *une vraie polissonne;* on voit qu'elle attache à cette accusation une sorte de grâce et de gentillesse, et Clémentine, qui ne s'y trompe pas, redouble son tapage toutes les fois qu'elle entend cette phrase, qui n'est pour elle qu'un éloge. Combien on passe facilement d'une extrémité à l'autre! Madame de C*** a été frappée de la pédanterie de certaines mères qui veulent que leurs filles, âgées de cinq ou six ans, *ayent un bon maintien*, et elle donne à la sienne le ton et les manières des petites filles des rues. Elle veut qu'à dix ans elle soit *une franche polissonne*, c'est-à-dire qu'elle ne sache s'amuser qu'avec indécence et grossièreté. Nos enfans n'ont jamais été gênés, ils ont tout le naturel et toute l'aimable gaîté de leur âge, mais avec mesure et bienséance. Nos filles n'ont point la tournure décidée de nos garçons;

on ne leur a point ôté les grâces, qui, dès l'enfance embellissent et caractérisent leur sexe, la timide douceur et l'instinct de la modestie; *à dix ans*, quand on leur permettoit de passer quelques instans dans la société, loin d'importuner tout le monde par des jeux bruyans, elles savoient déjà écouter la conversation avec intérêt, et par conséquent avec fruit; et je crois qu'Adélaïde, Juliette, Gogo et Adrienne seront des femmes plus aimables que ne pourra jamais l'être Clémentine, quoique cette dernière soit née aussi avec un excellent naturel.

Quant à la belle-sœur de madame de C***, elle est toujours telle que vous l'avez vue, enthousiaste par calcul, froidement emphatique, et mortellement ennuyeuse pour tous ceux qui aiment le naturel et la raison. Sa conversation ressemble à ces mauvais recueils de bons mots faits par des gens sans goût. Son caractère n'est pas plus estimable que son esprit. Au commencement de la révolution elle étoit *zélée constitutionnelle;* vous pouvez vous rappeler combien elle nous ennuyoit avec ses éloges de *la monarchie limitée*, des

gouvernemens mixtes ; maintenant elle est *ardente républicaine ;* elle seroit sans doute *royaliste passionnée*, si nos braves soldats n'eussent pas vaincu toutes les puissances de l'Europe conjurées contre nous. En politique, selon moi, une femme ne peut parler que des choses qui tiennent à la morale, des lois particulières, de quelques institutions sociales ; mais lorsqu'elle s'avise de disserter sur la constitution et la forme des gouvernemens, elle devient ridicule au suprême degré ; faute d'instruction, elle ne peut que répéter avec pédanterie les lieux communs les plus usés ; ce singulier mélange d'ignorance, de prétentions et de frivolité offre quelque chose de si comique et de si frappant, que je suis surprise qu'on n'ait pas eu l'idée de mettre au théâtre un semblable personnage. Une pièce intitulée *La femme* ou *Les femmes d'Etat*, pourroit être une excellente comédie de caractère ; ce sujet me paroît beaucoup plus piquant que celui des *Femmes savantes* ou des *Précieuses ridicules*. Quel dommage qu'un tel caractère n'ait pas existé du temps de Molière !

Adieu, chère sœur, j'ai le doux pres-

sentiment que nous nous reverrons bientôt; mais si vous ne revenez pas d'ici à quatre ou cinq mois, j'irai certainement vous faire une visite. Je confie cette lettre à l'aimable et intéressante Alphonsine, qui passera près des lieux que vous habitez, en s'embarquant pour aller en Danemarck, et de là à Stockholm. Cette jeune personne ne pouvant obtenir le rappel de ses parens, part avec son mari pour les aller voir, et en quittant tout pour faire ce grand voyage, elle croit ne remplir qu'un devoir indispensable. Cette action est, en effet, très-naturelle de sa part; mais il faut la louer dans un gendre. Madame de N*** est partie aussi pour aller voir sa mère en Suisse. Je remarque, avec un grand plaisir, que le malheur et les persécutions ont exalté tous les sentimens vertueux des belles âmes. Adieu, mon amie, ne m'écrivez qu'à l'adresse que vous a donnée M. Duplessis.

LETTRE XIV.

De lady Elisabeth, à lord Arthur Selby son fils.

De Londres, 12 novembre.

Il est vrai, mon cher fils, que depuis dix-huit mois je suis uniquement occupée du mariage de votre cousine Charlotte; ce mariage a été à la veille de se faire, ensuite les caprices de ma belle-sœur l'ont rompu, et enfin il a réussi par mes soins. Cependant croyez, mon Arthur, que, malgré le vif intérêt que je mets à cette affaire, j'aurois répondu avec détail aux lettres dont vous me parlez, si je les avois reçues. Mais je vois clairement à présent, que vous m'avez écrit trois ou quatre lettres que je n'ai jamais reçues. Je ne sais ce que c'est que cette *fugitive intéressante* dont vous prétendez m'avoir conté l'histoire; mon silence à cet égard n'étoit point *un oubli* et l'effet de *ma distraction naturelle;* le mariage de ma nièce n'*absorboit point toutes mes pensées*, mais *les confi-*

dences dont vous me parlez ne me sont point parvenues. Il est vrai que j'ai reçu, il y a trois ou quatre mois, une lettre dans laquelle vous me demandiez de prendre des informations sur toutes les jeunes Françaises émigrées qui sont à Londres. Vous n'ajoutiez rien de plus, et je vous ai rendu compte de cette commission, ce qui vous a fait penser peut-être que j'avois reçu vos autres lettres, car j'imagine que celle-ci n'étoit qu'une suite des *confidences* que vous croyez m'avoir faites. Hélas! en temps de guerre surtout, des secrets confiés à la mer sont bien hasardés! Au reste, quand j'aurois su tout ce que j'ignore, je n'aurois pu faire plus de démarches; j'ai bien senti qu'un *intérêt de cœur* excitoit votre curiosité sur les jeunes Françaises émigrées; j'ai pris les plus minutieux renseignemens sur toutes les jolies proscrites qui sont ici, et je n'ai négligé ces informations que pour celles qui ont la réputation d'être dépourvues de grâces et de beauté. Je vous ai envoyé une liste exacte de toutes les personnes jeunes et belles, et non mariées, qui habitent Londres et les environs. J'ai reçu la réponse dans la-

quelle vous me mandiez que *toute cette nomenclature* vous étoit bien inutile. J'ai pensé que vous aviez changé de sentimens; je ne vous en ai plus parlé. Mais je vois, par votre dernière lettre, que la même idée vous occupe toujours et profondément, et que vous m'avez écrit plus d'une lettre contenant des détails circonstanciés sur cet objet qui vous touche si vivement, et dont j'ignore jusqu'au nom. Depuis que j'ai écrit la liste qui vous est parvenue, nulle Française jeune et jolie (du moins à ma connoissance) n'est venue dans ce pays, et je m'en informe toujours. On parle beaucoup, depuis quelques mois, d'une petite fille charmante et remplie de talens, et qui est française; elle s'appelle *Cordélie*, elle est fille d'un musicien, mais c'est un enfant; elle n'a, dit-on, que dix ou onze ans, ainsi ce n'est point là votre intéressante fugitive. Je ne l'ai point vue; parce qu'il faut qu'une émigrée ait au moins *quinze ans* pour exciter ma curiosité. Recommencez donc vos confidences, cher Arthur, et avec tous les détails; je n'en veux rien perdre. J'aime, sans la connoître, cette personne qui vous

inspire un tel attachement; je me la représente aimable, mais surtout bonne et vertueuse. Je suis certaine que des agrémens frivoles, ou la seule beauté, ne pourroient fixer un cœur tel que le vôtre. Adieu, mon cher fils, répondez-moi promptement.

Notre mariage se fera chez moi, dans le Devonshire, où je retournerai tout exprès au mois de janvier; j'en reviendrai sur la fin de février.

LETTRE XV.

D'Eugène de Vilmore, à Edouard d'Armilly.

De Londres, ce 2 décembre.

Depuis un mois que nous sommes en Angleterre, je n'ai pu disposer d'un moment, mon cher ami. Je suis bien agréablement dans ce pays, puisque madame la baronne de Pflemmingue y est aussi, et que je vois Lolotte tous les jours. Mais j'ai une belle histoire à vous conter, et je l'ai déjà ajoutée à la suite de mes Mémoi-

res ; et, comme dit mon père adoptif, elle y fait *un dénoûment moral*, que l'on y trouve avec plaisir. Je ne veux point vous préparer, pour ne pas vous priver d'une très-grande surprise ; ainsi je vais commencer mon récit. Madame la baronne demeure avec Lolotte, à Kensington, chez une dame de ses amies. Nous y fûmes déjeuner il y a huit jours, mon père et moi ; mon père, qui avoit affaire, s'en alla, après avoir pris le thé, avec un Anglais qui l'emmena dans sa voiture ; je demandai à rester encore un peu de temps ; mon père le permit, mais m'ordonna de revenir avant la nuit, parce qu'il faut traverser, pour retourner à Londres, des champs déserts, où l'on rencontre souvent des voleurs quand la nuit est tout-à-fait tombée. Je m'oubliai auprès de Lolotte ; j'en fus bien fâché, car c'est la première fois que je n'aie pas exécuté exactement un ordre de mon père. Je m'en allai à cinq heures trois quarts. Mon père m'avoit laissé une voiture et un laquais de louage. En traversant ces champs solitaires dont j'ai parlé, j'entendis tout à coup des cris perçans ; aussitôt je fais arrêter la voiture, mais

avec peine, car le cocher ne le vouloit pas. Je saute à terre, et je cours à l'endroit d'où partoient les cris. Vous savez que je suis grand et fort pour mon âge; j'avois un bon bâton avec une lame, et puis je comptois sur le domestique; mais il eut la lâcheté de ne pas me suivre. J'arrivé auprès d'un fossé, où je trouve un homme terrassé et blessé par un voleur qui le tenoit à la gorge; je pris une grosse voix pour faire peur au voleur, et je lui dis en anglais, que s'il ne s'en alloit pas, j'allois lui tirer un coup de pistolet. Cela me réussit; le voleur, tout de suite, prit la fuite à toutes jambes. Je criai cela au domestique, qui n'étoit pas loin, et qui vint aussitôt. L'inconnu blessé ne pouvoit pas se remuer, mais il parloit d'une voix basse et bien foible; quoique la nuit ne fût pas bien noire, il ne m'étoit pas possible de distinguer ses traits. Nous le tirâmes du fossé; il étoit tout en sang, ce qui me fit horreur: nous le portâmes à la voiture, et nous continuâmes notre route. Je voulus le conduire à notre auberge, parce qu'il demeuroit à l'autre extrémité de Londres, et que j'étois pressé d'arriver, supposant que mon

père étoit inquiet de moi. Comme nous entrions dans notre rue, cet homme s'évanouit, ce qui me fit beaucoup de peine, croyant qu'il venoit d'expirer. Arrivés à l'auberge, je chargeai le domestique du soin d'expliquer cette aventure à notre hôte : et je fus droit à la chambre de mon père. Il venoit de rentrer, et s'apprêtoit à ressortir pour m'aller chercher. J'ouvre la porte, mon père s'avance, jette les yeux sur moi, devient pâle comme la mort, et s'écrie : Ah! mon Dieu? et tombe sur une chaise. Je restai fort surpris; je ne songeois pas que j'étois tout couvert de sang... Enfin, nous nous expliquons; mon père m'embrassa en pleurant, je pleurois aussi, mais je disois : Hélas! mon père, je n'ai pu lui sauver la vie, il est mort dans la voiture.... Dans ce moment on vint nous dire que cet homme avoit repris sa connoissance et qu'il parloit. J'en fus transporté de joie, et mon père aussi; car en approuvant mon action, il trouvoit que j'avois manqué de prudence, en ne faisant pas tout de suite ma déclaration en entrant dans Londres, et que si cet homme fût mort, cela auroit pu m'exposer à de fâ-

cheuses procédures. Nous descendîmes dans la chambre du blessé ; le juge de paix et d'autres gens de justice et un chirurgien y entrèrent en même temps que nous. La chambre étoit fort éclairée ; on avoit mis le blessé sur un lit dont les rideaux étoient tirés. Le chirurgien passa dans la ruelle pour visiter sa plaie et le panser, et mon père m'emmena sur-le-champ dans un salon voisin avec les gens de justice : on appela le cocher et le domestique de louage, et nous fîmes nos dépositions. Tandis que je contois cette histoire, je fus attendri plus d'une fois, parce que mon père, qui étoit à côté de moi, eut souvent les larmes aux yeux ; il m'étoit bien doux, mon cher Edouard, de voir ce bienfaiteur chéri, le meilleur des hommes, regarder de temps en temps avec satisfaction les gens de justice, et tâcher d'augmenter l'étonnement qu'ils montroient d'une action si simple et si naturelle, en leur disant mon âge, car ils me croyoient moins jeune que je ne le suis. Quand j'eus fini de parler, mon père me serra dans ses bras, en me disant : Mon Eugène, mon fils, je suis content

de toi. O mon père, répondis-je, quelles douces paroles! et quelle indulgence, quand je ne suis parti qu'à la nuit! Mon père sourit et dit : C'est Lolotte qui mérite d'être grondée. Cependant j'avois bien envie de savoir des nouvelles de mon inconnu, et de le voir. Le chirurgien vint nous retrouver, et nous dit qu'il croyoit les blessures mortelles, et que cet homme ne passeroit pas la nuit ; il ajouta qu'il avoit toute sa connoissance, qu'il paroissoit riche, qu'il étoit étranger, et qu'il demandoit à voir *son libérateur*. Ce mot *libérateur* me fit plaisir et peine en même temps, en songeant que cet homme étoit mortellement blessé. Sur-le-champ mon père me prit par la main pour me conduire dans l'autre chambre; nous nous approchâmes du lit, et l'hôte et le chirurgien tirèrent les rideaux. Comme l'hôte venoit de me dire que le blessé étoit Français, je lui parlai dans cette langue. Il me répondit quelques mots et puis s'arrêta tout à coup en me regardant attentivement d'un air étonné. Je le fixai à mon tour, et un souvenir confus me rappela ses traits. Il me semble lui dis-je que je ne vous vois pas pour la pre-

mière fois : me connoissez-vous ? Je me nomme Eugène de Vilmore. O mon Dieu! s'écria-t-il avec force... Je sentis mon cœur palpiter... Je venois de le reconnoître..... Le croirez-vous, mon cher Edouard, cet homme assassiné et dépouillé par un voleur, étoit le voleur *Bérard*, ce cocher de mon pauvre oncle ! c'étoit ce misérable domestique, qui, à Stuttgard, nous vola tout notre argent !... Dans la minute, emporté par l'idée que son crime avoit fait mourir mon malheureux oncle, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Ah ! scélérat ? mais aussitôt je me repentis de ce premier mouvement. Je ne vis plus qu'un homme près de mourir, et je ne songeai qu'à le consoler. Il me demanda mille pardons, et me parut bien repentant. Il avoit fait une espèce de fortune, pour un homme de son état. Il déclara qu'il me devoit une restitution, et me laissa la somme qu'il nous avoit volée. Il avoit quitté l'infâme nom de Bérard ; il s'étoit mis dans le négoce, et ses affaires étoient en très-bon état. Je l'engageai à voir un prêtre : il a montré beaucoup de remords et d'effroi, et il mourut dans de cruelles angoisses, la

nuit même, vers les quatre heures après minuit. J'ai donné aux pauvres, avec l'approbation de mon père, la somme entière qui m'a été restituée. Il me semble que c'est une espèce d'hommage que j'ai rendu à la mémoire de mon oncle, qui étoit si vertueux et si charitable; d'ailleurs, pouvois-je employer autrement un argent qui a passé par de telles mains, et qui a coûté la vie à mon respectable oncle?

Cette aventure a bien fait pleurer Lolotte, et depuis ce temps, loin de me retenir jusqu'à la nuit, elle me presse vivement de m'en aller au grand jour. Vous m'avez recommandé, mon ami, de vous conter tout ce qui m'arrive d'intéressant, ainsi je vous devois cette histoire. Adieu, mon cher Edouard; Lolotte et moi nous parlons souvent de vous, et nous vous aimons bien tendrement.

LETTRE XVI.

D'Edouard, à Auguste.

Copenhague, ce 1er janvier 1796.

La poste va partir, cher Auguste, et nous partons aussi dans une heure pour Stockholm. Enfin, mon ami, après tant d'inquiétudes et de recherches, nous croyons avoir découvert avec certitude les traces de ma sœur. Je t'ai rendu compte de tous les indices qui, jusqu'au mois d'octobre de l'année passée, nous ont fait soupçonner qu'elle étoit dans le nord; voici des faits plus positifs. Un Suédois, nommé M. le comte de ***, qui revient de Norvège, et avec lequel nous avons fait connoissance, a vu plusieurs fois une jeune personne de quatorze ou quinze ans, sous la conduite d'une gouvernante, nommée madame Roussel; cette jeune personne est belle, remplie de talens; sa gouvernante convient qu'elle est Française, sous un nom supposé, qu'elle est d'une grande naissance, et qu'elle cherche ses parens

émigrés comme elle, et dont divers événemens lui ont fait perdre les traces. Nous avons demandé des détails sur sa figure, qui se rapportent fort bien à ma sœur, si-non qu'elle est fort grande et très-formée pour son âge; mais il est bien possible que les voyages et le temps qui s'est écoulé aient produit en elle ce changement. Le comte de *** n'a pas été frappé de sa ressemblance avec moi; cependant il trouve que nous avons un air de famille. Cette jeune personne, qui a pris le nom de *Clara*, a parlé devant le comte de son père et de sa mère avec une grande sensibilité; une autre fois elle a dit qu'elle avoit une sœur charmante, et un *frère* qu'elle aimoit bien tendrement. Nous pensons que si elle n'a fait mention que d'un frère et d'une sœur, c'est que Gogo et Pierrot étoient trop enfans quand nous nous sommes séparés, pour qu'elle ait pu en conserver un souvenir aussi tendre que de Juliette et de moi. En un mot, nous ne doutons point que Clara ne soit Adélaïde, et pour comble de bonheur, nous savons positivement où elle est. Une dame suédoise, nommée la baronne de Klings-

bourg, et qui a passé quelque temps à Copenhague, a vu cette jeune émigrée, et a pris pour elle l'amitié la plus tendre. Comme *Clara*, ou pour mieux dire, Adélaïde imaginoit que nous étions dans le nord, elle a d'abord été en Norvège avec la baronne, sa protectrice, qui a, dit-on, des parens dans ce pays, et c'est pourquoi nous n'avons pu la rencontrer en Danemarck; ensuite elle est partie pour la Suède, il y a cinq ou six mois, avec la baronne: on sait qu'elle n'a point quitté cette dame, et qu'elle loge dans sa maison; ainsi nous sommes bien sûrs de la trouver. Tu peux juger de ma joie! Lord Selby la partage. O mon ami, si j'en avois le temps, je te ferois le détail de mes espérances!... Je crois que je ne m'abuse pas, et que lord Selby (quoiqu'il ne m'ait rien dit) désire autant que moi que nous puissions retrouver Adélaïde. Depuis qu'il a lu son journal et les lettres de M. Duplessis, il est si occupé d'elle! Ah! s'il étoit vrai, rien ne manqueroit à mon bonheur! j'aime tant lord Selby, il est si bon, si aimable, si vertueux!.... la femme qu'il épousera sera si parfaitement heureuse! Adieu,

cher ami, on me presse, il faut partir; je te récrirai en arrivant à Stockholm.

LETTRE XVII.

Du même, au même.

Stockholm, ce 10 janvier.

Oui, mon ami, Clara est en effet Adélaïde!.... mais il n'existe point de bonheur sans mélange. Ecoute le récit d'un événement bien étrange et bien extraordinaire.

Après avoir pris les informations nécessaires sur la baronne de Klingsbourg, nous nous sommes rendus chez elle hier à midi; on nous dit à sa porte qu'elle étoit partie la veille pour la campagne avec mademoiselle Clara. Ce voyage nous parut singulier dans cette saison. Nous demandâmes si nous pourrions voir la gouvernante de mademoiselle Clara. On répondit qu'elle étoit aussi à la campagne : enfin on nous apprit que cette maison de campagne n'étoit qu'à deux petites lieues de France de Stockholm, et lord Selby se

décida à y aller sur-le-champ. Il se faisoit un plaisir extrême de jouir de la surprise d'Adélaïde, et d'être témoin des premiers mouvemens de sa joie et de sa sensibilité : c'est pourquoi je ne lui avois pas écrit. La difficulté d'avoir des chevaux, une voiture, un interprète, et une infinité de malentendus, furent cause que, malgré toute notre impatience, il ne nous fut possible de partir qu'à sept heures et demie du soir. A moitié chemin, notre voiture cassa, ce qui nous retarda de trois mortelles heures au moins ; enfin nous n'arrivâmes à ce château qu'un peu avant minuit. Nous avions trouvé sur la route beaucoup de voitures et de traîneaux qui revenoient du lieu où nous allions, et en entrant dans l'avenue du château, nous fûmes étonnés de la trouver tout illuminée. Nous vîmes que le château étoit aussi magnifiquement illuminé, et que tout annonçoit une fête brillante. Comme il y avoit à la porte d'entrée une longue file de voitures qui sortoient des cours de la maison, lord Selby et moi nous prîmes le parti de descendre ; nous entrâmes à pied par une petite porte ; on ne prit pas garde à nous, et après avoir

traversé rapidement une immense cour, nous entrâmes dans le château. On y dansoit encore dans plusieurs pièces, et je ne sais pourquoi ce bruit d'instrumens et tout cet appareil de fête me firent de la peine, j'étois interdit sans pouvoir en deviner la cause. C'étoit un véritable pressentiment. Notre interprète fut questionner les domestiques, et pendant ce temps nous restâmes dans une antichambre où tout le monde alloit et venoit. L'interprète nous rejoignit au bout de quelques minutes, et nous dit que madame la baronne de Klingsbourg venoit dans l'instant de repartir pour Stockholm avec les nouveaux mariés. Quels nouveaux mariés? demanda lord Selby avec émotion. Le frère de madame la baronne, reprit l'interprète, et cette jeune Française émigrée, mademoiselle Clara, qui se sont mariés ce matin, et qui retournent ce soir à Stockholm. A ces mots, lord Selby pâlit, et je fondis en larmes. Il me prit par la main, me la serra fortement, et sur-le-champ m'entraîna hors du château. Nous remontâmes bien tristement en voiture. Durant le trajet, il ne dit pas une parole, mais il

soupira plus d'une fois. Je ne pouvois voir son visage, à cause de la nuit. En arrivant à notre auberge, il me serra encore la main, et fut aussitôt s'enfermer dans sa chambre. Ce matin on m'a éveillé à neuf heures. Par l'ordre de lord Selby, on m'a remis un billet de lui, qui ne contient que ces mots : « Le frère de la baronne de Klingsbourg se nomme le comte d'Harfeld; le domestique qui vous remettra cette lettre sait son adresse. Allez chez lui, mon cher Edouard, pour moi, je ne sortirai point aujourd'hui. »

Je m'habillai, et je suis sorti à onze heures. Arrivé chez le comte d'Harfeld, j'ai demandé d'abord à voir madame Roussel. On m'a dit qu'elle étoit restée à la campagne, et qu'elle ne reviendroit que le soir. Alors, voulant faire prévenir doucement ma sœur, j'ai désiré que l'on me conduisît dans son antichambre. L'on m'y a mené, et là, j'ai demandé à parler en particulier à l'une de ses femmes. L'on m'a fait entrer avec mon interprète dans un joli cabinet, où j'ai attendu plus d'un quart d'heure. Je me promenois en long et en large avec une extrême agitation;

mes yeux sont tombés par hasard sur un bouquet de roses blanches artificielles, posé dans un joli petit vase de porcelaine; je regarde ce vase de plus près, et je me rappelle que j'en ai donné un pareil à Adélaïde. Au même moment je me ressouviens que j'avois fait écrire dessous le socle ces mots : *Don de l'amitié*. Je lève le vase, je regarde dessous, et je trouve en effet ces mêmes paroles. Ce petit incident m'a attendri jusqu'aux larmes, puisqu'il me donnoit l'entière certitude que Clara est véritablement ma sœur. Je n'en doutois pas, mais cette preuve si positive a presque produit en moi l'effet que sa vue même pourra me faire. Après avoir attendu quinze ou vingt minutes, un domestique est venu me dire que les femmes de la comtesse étoient occupées, que la comtesse elle-même n'étoit visible pour personne, mais que si je voulois repasser à cinq heures, on m'accorderoit l'audience que je sollicitois. On m'a demandé mon nom; je n'ai pas voulu le dire, craignant qu'une déclaration si brusque sans aucune préparation, ne causât à ma sœur un saisissement dangereux. En rentrant, j'ai vu

lord Selby qui m'attendoit avec impatience, je lui ai conté ce qui m'est arrivé, sans oublier la circonstance du petit vase de porcelaine. Il ne m'a rien dit, mais il est bien triste et bien rêveur. Ah! mon ami, il l'auroit aimée, son projet étoit de l'épouser si elle eût répondu à l'idée qu'il avoit d'elle!... j'en suis certain!.... lord Selby seroit devenu mon frère!... j'aurois été trop heureux!.... Se peut-il qu'Adélaïde ait ainsi disposé d'elle-même, si jeune, sans le consentement de ses parens!.... Elle a fait, il est vrai, un excellent mariage, elle étoit sans ressource, sans appui; cependant, se marier à quatorze ans et huit mois, sans que son père et sa mère en soient informés!... Ce mariage est sans doute valable dans ce pays, mais je crois que dans tout autre il ne le seroit pas!.. Enfin, je ne dois pas la condamner sans l'entendre; il faut l'écouter. En attendant l'heure du rendez-vous, j'ai écrit à mon père, j'avois le besoin de l'écrire aussi. Oh! cher Auguste, que je suis agité! je vais donc la revoir, cette sœur chérie!..... cette fille bien-aimée!... Que diront mon père et ma mère?... ils

blâmeront ce mariage?... Combien toutes ces idées me tourmentent!... Oh! quelle différence si je l'eusse retrouvée libre!... quelle seroit ma joie maintenant!..... Adieu. Il est quatre heures et un quart; je reprendrai cette lettre en revenant.

De Stockholm, 11 janvier.

Grand Dieu, cher Auguste, qu'ai-je à t'apprendre!.... Je ne sais pas moi-même si je suis satisfait ou affligé!.... mais je suis l'un et l'autre. Je vais tout te conter avec ordre, et brièvement.... Hier à cinq heures moins dix minutes, j'entre dans la maison du comte d'Harfeld: on me mène dans un salon; un instant après survient, comme je l'ai désiré, une femme de chambre; je lui demande si elle entend le français, elle répond qu'oui; alors voulant commencer à l'instruire: Je m'appelle Edouard d'Armilly, lui dis-je.... D'Armilly? interrompit-elle, ah! ce nom est bien cher à madame... Mais, monsieur, poursuivit-elle, seriez-vous le frère d'Adélaïde d'Armilly?... Oui, répondis-je... O ciel, s'écria-t-elle, quelle joie pour ma-

dame!... En disant ces mots, elle me quitte brusquement, et je la rappelle en vain.... Le cœur me battoit violemment.... J'entends ouvrir et fermer des portes, et marcher précipitamment. La femme de chambre reparoît tout essoufflée, en disant : Voilà madame la comtesse.... Je me précipite vers la porte en tendant les bras, et je me trouve vis-à-vis d'une jeune dame très-parée que je n'ai jamais vue. Je recule deux pas, et je reste immobile, puis je dis : Mais, madame, la comtesse d'Harfeld où est-elle?.... C'est moi, monsieur, dit la jeune dame. Vous, grand Dieu! m'écriai-je.... et Clara? — Oui, c'est moi qui suis Clara. A ces mots, je tombe sur une chaise en versant un torrent de larmes. La comtesse paroît fort étonnée. Je lui explique en peu de mots mon erreur; elle m'apprend à son tour qu'elle a rencontré Adélaïde, et passé cinq mois avec elle en Hollande; qu'elles se sont liées l'une et l'autre de la plus tendre amitié, mais que s'étant séparées au mois d'octobre 1794, elles n'ont plus entretenu de correspondance, de sorte que la comtesse ignore, ainsi que nous, le nom de

l'asile d'Adélaïde. Cependant elle m'a dit qu'elle lui avoit témoigné le désir d'aller en Angleterre, et certainement c'est là que le ciel l'aura conduite. J'avois un empressement inexprimable de retourner à notre auberge, afin d'instruire lord Selby de tout ceci. J'y reviens, je vole à sa chambre, il s'avance au-devant de moi, je me jette à son cou, en m'écriant : Clara, comtesse d'Harfeld, n'est point Adélaïde.... ma sœur n'est point mariée!..... Et en disant cela je pleurois, mais sans amertume; dans ce moment je ne sentois que de la joie.... Il étoit si touché qu'il ne pouvoit parler... il s'assit... Il étoit pâle.... (il pâlit toujours quand il est affecté), je lui contai bien vite tout ce que la comtesse venoit de me dire. Il me serra les mains, se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, revint s'asseoir auprès de moi, et me serra encore la main : Edouard, me dit-il, depuis hier vous avez encore acquis de nouveaux droits sur mon cœur... Il s'arrêta, il avoit les larmes aux yeux; pour moi, je pleurois toujours, et je l'embrassois. Enfin, reprit-il, nous avons d'elle des nouvelles plus fraîches de six mois, c'est

quelque chose, elle se portoit parfaitement bien... Il est vraisemblable qu'elle est en Angleterre, je devois naturellement y retourner bientôt. Nous la retrouverons, mon cher Edouard !.... Cette soirée, cher Auguste, fut douce pour moi, malgré le chagrin de n'avoir pas revu ma sœur ; j'étois si content qu'elle ne fût pas mariée! et d'ailleurs, jamais lord Selby ne m'a montré tant d'amitié. Aujourd'hui nous avons été ensemble chez la comtesse, nous n'avons parlé que d'Adélaïde ; la comtesse nous a conté mille traits charmans, et lord Selby l'écoutoit avec un grand plaisir. Nous repartons pour Copenhague dans quatre jours. J'ai encore un million de choses à te dire. Tu auras bien des détails dans ma première lettre. Pardonne-moi le désordre de celle-ci ; je n'ai jamais éprouvé tant d'agitation. ..

LETTRE XVIII.

Du même, au même.

De Copenhague, 26 janvier 1796.

Lord Selby ne peut partir d'ici que dans un mois; mais il a écrit le 15 à sa mère au sujet de ma sœur, par une excellente occasion. Un Suédois qui partoit pour Londres, s'est chargé de sa lettre; il passe par Hambourg, mais il nous a protesté qu'il ne s'y arrêteroit pas, et qu'il iroit tout de suite en Angleterre. En outre, un Anglais de notre connoissance part demain pour Hambourg; lord Selby le charge encore de plusieurs lettres; je lui donne celle-ci, qu'il m'a promis de te faire parvenir par une bonne occasion. Je vais reprendre les détails que je t'ai annoncés. La comtesse d'Harfeld est une jeune personne charmante, elle est un peu plus âgée que ma sœur, elle a quinze ans et dix mois. C'étoit apparemment pour nous faire plaisir que ce Suédois nous dit qu'elle et moi avions un *air de famille*, car il n'y pas le

moindre rapport entre sa figure et la mienne. Elle ne ressemble en rien à Adélaïde, mais elle a comme elle une grande blancheur, de beaux yeux, un petit nez, de belles dents, quoique moins bien rangées, des cheveux superbes et à peu près de la même couleur. Elle est bien jolie, mais Adélaïde a plus de grâces, et une physionomie beaucoup plus expressive; et puis Clara est un peu trop forte et trop grasse pour son âge. Son histoire est singulière. Elle est fille du marquis de R*** qui a joué un rôle dans la révolution, et qui est patriote. Malgré cela il fut mis en prison sous le règne de Robespierre, avec sa femme, sa fille aînée qui venoit de se marier, que ma tante et ma mère connoissent, et qui s'appelle Alphonsine de R***. La comtesse a encore un jeune frère qui est justement de mon âge. On mit en séquestre les biens de M. de R***, un ami se chargea de son fils, Clara resta dans une ferme avec une gouvernante. M. et madame de R*** étoient en prison ensemble dans une ville de Picardie, et séparés de leur fille aînée enfermée à Paris. Cette dernière apprit que son père et sa mère

alloient être transférés à Paris, ce qui entraînoit toujours un jugement de mort. Elle trouva le moyen de leur faire passer un diamant de prix qu'elle avoit emporté dans sa prison, en leur donnant l'utile avis de tâcher de se sauver; ils y parvinrent, et voulant emmener Clara, ils lui firent dire de s'échapper de France, et de se rendre avec sa gouvernante hors des frontières, dans un lieu qu'ils indiquèrent. La commission fut mal comprise, ou mal faite. Clara se rendit dans un autre lieu que celui où l'attendoient ses parens. Ayant quelque raison de penser qu'ils étoient en Hollande, elle y passa; dans ce trajet elle se trouva dans une voiture publique avec ma sœur, et ces deux jeunes personnes prirent l'une pour l'autre la plus vive amitié; elles allèrent à Amsterdam, et y logèrent ensemble pendant cinq mois. Cependant Clara cherchant toujours ses parens, apprit qu'une maison à Oudenaarden étoit louée par un Français, nommé, comme son père, M. de R***. Comme plusieurs personnes portent ce même nom, elle lui écrivit pour lui demander s'il étoit son père. Le lendemain, une femme d'un

certain âge et d'un extérieur fort honnête, vint dans une voiture attelée de quatre chevaux, demander Clara, et lui dit qu'elle étoit envoyée par son père et sa mère qui l'attendoient à Oudenaarden ; elle ajouta que madame de R*** ne venoit point la chercher, parce qu'elle étoit malade et dans son lit. Clara fit à la hâte ses paquets et ses adieux à ma sœur; les deux jeunes amies pleurèrent beaucoup en se quittant, et Clara monta dans la voiture avec sa gouvernante et la femme inconnue. Au bout d'une heure elles arrivèrent à Oudenaarden, devant une jolie maison isolée dans un bois. La femme inconnue fait descendre Clara, qui, sans regarder derrière elle, se précipite vers la maison dont la porte s'ouvre et se referme sur elle! Alors elle s'arrête et commence à s'émouvoir en ne voyant point son père; dans ce moment elle entend distinctement sa gouvernante pousser deux ou trois cris.... Clara épouvantée se retourne du côté de la porte ; mais une servante et un vieux domestique paroissent, la prennent par les bras, et malgré sa résistance l'entraînent dans un salon.... La pauvre Clara, plus morte que

vive et prête à s'évanouir, tombe sur un canapé. La Fleur, dit en français la servante au vieux domestique, vous pouvez vous en aller en attendant que monsieur revienne. Mais fermez la porte à double tour; si j'ai besoin de vous, je sonnerai. A ces mots le domestique sortit, et Clara fondant en larmes, s'écria : Que signifie tout ceci? où est maman! où est mon père! qu'est devenue ma bonne? O mademoiselle, dit la servante, vous ne rencontrerez plus de *Jacobins*, il ne faut plus penser à cela, et vous devez bien en remercier le bon Dieu. Clara répétoit toujours : Où est maman, où est ma bonne? et la servante lui dit nettement qu'elle ne les reverroit jamais. Tu peux juger du désespoir de cette jeune personne et de sa terreur. D'ailleurs, elle avoit beau questionner, la servante répondoit constamment : Quand monsieur rentrera, il vous instruira de tout. Elle passa ainsi trois heures; enfin, on frappa en maître à la porte; la servante s'écria : *Voilà monsieur.* Clara frémit, une minute après elle entendit dans l'antichambre une grosse voix d'homme qui dit d'un ton brusque : *Où est cette petite fille?....* On

répondit qu'elle étoit dans le salon. Eh bien, reprit la grosse voix, qu'on me l'amène dans ma chambre où je vais me débotter et me coucher. A ces paroles, Clara jetant les hauts cris, se cramponna au canapé, et déclara que rien ne l'en arracheroit; mais le vieux domestique rentra. A sa vue Clara s'évanouit.... En reprenant ses sens elle se retrouva sur le même canapé, et elle vit à côté d'elle un vieillard d'un aspect sévère, et dont la figure ne lui étoit pas inconnue; elle le regardoit avec étonnement, et cependant moins d'effroi. Eh bien, lui dit-il, me reconnoissez-vous?.... Quatre ans d'absence à votre âge ont pu m'effacer de votre souvenir; je suis le vicomte de R*** votre grand-père.... Cette déclaration rassura Clara sur une crainte horrible; cependant elle fut très-affligée de se trouver au pouvoir de ce vieillard, qui, royaliste enthousiaste, avoit pris depuis la révolution la haine la plus violente et la plus implacable contre son fils qui s'étoit engagé dans le parti contraire. Elle répondit avec respect, mais montra le regret de n'avoir point rencontré son père, et le désir de l'aller re-

joindre. Le vieillard fronça le sourcil, et la regardant avec des yeux enflammés de colère : Ne me parlez jamais, dit-il, de cet infâme scélérat, ni de sa femme qui ne vaut pas mieux que lui. Je vous ai tirée de leurs mains pour vous arracher à la corruption qui les environne. Vous ne les reverrez de votre vie, ils ne vous sont plus rien ; oubliez-les, et justifiez la bonté charitable qui me porte à me charger de vous, en reprenant des sentimens conformes à votre naissance. Après ce discours, le vieillard sortit sans attendre de réponse. Clara, justement indignée d'entendre ainsi parler de son père et de sa mère, s'abandonna à la plus vive douleur. Mais décidée à fuir pour aller retrouver ses parens, elle prit le parti de dissimuler; elle garda un profond silence, et parut se soumettre à son sort. Quatre jours après, M. de R*** partit precipitamment avec Clara, et se rendit à Brême. Il laissa en Hollande la femme qui avoit enlevé Clara, et n'emmena que la servante et le vieux domestique. Clara se conduisant avec une extrême douceur, étoit beaucoup moins surveillée. Il y avoit quinze jours qu'elle étoit à Brê-

me, lorsqu'un matin, que le vieillard venoit de sortir, la servante lui dit qu'une marchande de rubans demandoit si elle vouloit acheter quelque chose. Clara refusa; la servante fut le dire, et rapporta une carte, disant que c'étoit l'adresse de la marchande. Clara lisant cette adresse fut frappée de ces mots : *Madame Roussel d'Amsterdam, marchande de rubans.* Le nom de Roussel étoit celui de la gouvernante de ma sœur, mais Clara reconnut l'écriture de la sienne. Elle comprit que le nom de cette dernière étant connu du vieillard, cette femme n'avoit osé le prendre, et en avoit choisi un qui devoit naturellement éveiller la curiosité de Clara. La marchande fut rappelée sous un prétexte plausible; c'étoit en effet la gouvernante de Clara, qui le jour de l'enlèvement, ayant été retenue de force dans la voiture au moment où Clara en descendoit, avoit été reconduite à Amsterdam sans pouvoir se plaindre en justice de cette violence, puisque le ravisseur étoit le grand-père de la jeune personne. Cette femme qui a, dit-on, beaucoup d'esprit, découvrit que le vieillard alloit se rendre

à Brême ; elle l'y suivit, et s'introduisit chez Clara, comme je viens de le dire. Elles concertèrent leur fuite, qui eut lieu peu de jours après. La gouvernante garda le nom de Roussel, Clara prit celui d'*Adélaïde*, mais le quitta par suite, se rappelant que les parens de ma sœur devoient sans doute la chercher, et que ce nom, réuni à celui de Roussel, pourroit les induire en erreur. C'est pourquoi nous apprîmes à Hambourg qu'elle y étoit arrivée sous le nom d'Adélaïde, et en étoit partie sous celui de Clara. *Emilie* étoit son véritable nom ; elle avoit un extrême intérêt à le cacher, afin d'échapper aux poursuites de son grand-père, et de ne pas risquer de retomber entre ses mains. Et voilà les précautions qui produisirent tous les rapports singuliers qui nous ont abusés. Clara fuyant son aïeul et cherchant son père, vint en Danemarck, fit connoissance avec la comtesse de Klingsbourg, qui la prit sous sa protection et la mena à Stockholm, où l'heureuse Clara retrouva son père et sa mère. Le comte d'Harfeld, touché [illegible]s vertus, de la modestie et des agrémens de Clara, devint amoureux d'elle, et la com-

tesse de Klingsbourg même, l'engagea à l'épouser. Quelque temps avant son mariage, Alphonsine, sœur aînée de Clara, arriva à Stockholm, et eut le plaisir d'assister aux noces de Clara. Cette dernière sachant que son grand-père est toujours à Brême, et qu'il étoit tombé dans l'indigence, s'est empressée de lui envoyer une somme considérable, en lui écrivant la lettre la plus respectueuse et la plus tendre. Enfin, M. et madame de R*** viennent d'obtenir leur rappel : en retournant en France, ils passeront par Brême, pour y voir le vieux vicomte de R***, et tâcher de se réconcilier avec lui ; mais que le vieillard s'apaise ou non, tu penses bien que son fils lui assurera une pension qui puisse lui procurer toute l'aisance dont on a besoin, surtout à son âge. Voilà l'histoire de cette famille intéressante dont tous les individus sont aimables et vertueux, à l'exception pourtant du grand-père, car l'on ne peut être ni bon ni aimable, lorsqu'on est si haineux et si vindicatif. Tu peux croire que nous avons fait à Clara toutes les questions imaginables sur ma sœur. Elle nous a dit qu'elle étoit petite

pour son âge, et que sa taille est si mince et son visage si délicat, qu'elle a l'air d'un enfant, mais qu'elle est d'une grande fraîcheur et jolie comme un ange; qu'elle parloit sans cesse de mon père, de ma mère, de moi et de nous tous, et toujours avec un extrême attendrissement; que cependant elle n'étoit pas triste, parce qu'elle avoit confié à Clara, sous le sceau du plus grand secret, qu'elle n'étoit point inquiète de nous, et qu'elle étoit sûre de rejoindre mon père et maman sous peu de mois, mais qu'elle ne pouvoit s'expliquer davantage à cet égard, ayant donné sa parole d'honneur de se taire sur ce point. Ceci est fort extraordinaire et absolument inexplicable. Une autre chose qui m'a fort surpris, c'est que Clara m'a dit qu'elle étoit certaine que madame Roussel maltraitoit souvent ma sœur, quoique cette dernière n'en soit jamais convenue, et qu'elle eût la plus grande soumission pour madame Roussel. Clara ajoute que cette femme paroît hautaine, bizarre, impérieuse, mécontente, et garde presque toujours le plus profond silence. Reconnois-tu madame Roussel à ce portrait? elle qui

étoit si bonne, si raisonnable, et d'une humeur si égale et si gaie? Elle a été vingt-cinq ans au service de ma grand'-mère, et elle avoit toute sa confiance. Je me flatte encore que Clara, pour quelque sujet frivole, l'aura prise injustement en aversion; pourtant Clara paroît être extrêmement sincère, et ce détail me fait bien de la peine. Du reste, Adélaïde s'occupoit toute la journée; elle cultivoit avec soin ses talens : elle écrivoit, elle jouoit de la harpe, elle peignoit. Elle a peint à la gouache et d'une manière charmante, sa propre tête en profil, qu'elle a donnée à Clara (1). J'ai bien envié ce portrait, que lord Selby ne se lasse pas d'admirer; mais la comtesse n'a pas voulu m'en faire le sacrifice. La veille de mon départ de Stockholm, elle fit mettre sur la table où nous venions de prendre le thé, le petit vase qui contient le bouquet de roses blanches dont ma sœur me fit présent. Adélaïde, dit-elle, en me donnant ces roses de son ouvrage, me fit promettre que si je me mariois, je porte-

(1) Il est très-facile de peindre son propre profil avec deux miroirs, etc.

rois ce bouquet tout blanc le jour de ma noce. Je lui ai tenu parole; je voudrois que ces fleurs qui me sont chères par tant de raisons, servissent aussi à parer mon amie dans le moment le plus intéressant de sa vie. En disant cela, Clara coupa une branche de roses, et me pria de la prendre, pour la remettre à ma sœur, sous la condition qu'elle imposoit; elle joignit à cela une jolie petite chaîne d'or qu'Adélaïde sera priée de faire river à son bras le jour de son mariage, pour ne la plus quitter, suivant l'usage qui s'observe en Danemarck, au lieu de donner un anneau. Le soir, en rentrant à notre auberge, je dis à lord Selby que j'avois peur de gâter ou de perdre la branche de roses et la chaîne d'or, et que je le priois de serrer ces deux choses, et de les garder jusqu'à ce que nous eussions retrouvé Adélaïde. Adieu, mon ami. Je sais que tu montres mes lettres à ma cousine, et je pense, avec plaisir, que tous ces détails l'intéresseront. Mon père m'écrivoit dernièrement qu'il lui fait, par M. Duplessis, qu'elle est bien grandie, et qu'elle joue supérieurement du piano; oh! quand pourrai-je la voir et l'entendre!...

LETTRE XIX.

De lady Elisabeth, à son fils, lord Selby.

De Londres, ce 22 janvier.

La tête me tourne de cette enfant dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, cette charmante petite Cordélie; c'est une douce et ravissante créature, et belle comme le jour. Elle est moins jeune qu'on ne me l'avoit dit, elle a quatorze ans; cependant elle a une tournure beaucoup trop enfantine pour que je puisse supposer que ce soit là votre *intéressante fugitive*..... Imaginez que cette pauvre petite, depuis son émigration, a perdu sa tante, qui étoit sa conductrice et son seul appui; la pauvre enfant est toute seule, et se conduit avec une prudence admirable à son âge. Elle s'est mise en pension chez des gens fort honnêtes, ne sort presque jamais, et vit de ses talens, qui sont véritablement surprenans. Elle donne des leçons à des femmes, et toujours chez elle: jouant supé-

rieurement de la harpe, elle a constamment refusé de se faire entendre dans les concerts; enfin, c'est un ange, à tous égards. Elle m'inspire un tel intérêt, que je suis décidée à la prendre chez moi, et à l'adopter, si son esprit et son âme répondent à l'idée qu'en doivent donner sa conduite et sa angélique physionomie. Cher Arthur, vous aurez là une sœur qui sera bien dangereuse dans deux ou trois ans!... Eh bien! si elle a de l'esprit, si elle est bonne et sensible, croyez-vous que je fusse capable de sacrifier votre bonheur à l'absurde préjugé de la naissance? Je pense, sur ce point, comme Voltaire :

L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle et sage,
Sans biens, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

Dès qu'on vit dans la société, il y a sans doute des convenances qu'il n'est pas permis de mépriser; on ne pourroit les blesser, sans manquer de délicatesse. Je sais qu'il existe des professions justement avilies par les mœurs de ceux qui les exercent; mais nul homme ne peut s'abaisser en épousant une jeune personne qui a toujours vécu

dans la retraite et dans une obscurité volontaire. Quel que soit l'état de la beauté modeste qui cherche à se dérober à tous les regards, elle honorera celui qui recevra sa main. Je ne puis savoir encore quelle sera la belle-fille que le ciel me destine, mais puisse-t-il m'en donner une qui ressemble à ma Cordélie! Je prendrai cette enfant chez moi, aussitôt que je serai quitte des embarras de notre noce. Nous n'irons point dans le Devonshire; le mariage se fera toujours chez moi; mais seulement à quarante-huit milles de Londres, dans ma maison de ***. Je pars demain de grand matin, je ne serai absente que quinze jours : pendant ce temps on arrangera l'appartement que je destine, à Londres, à ma petite Cordélie. Je ne vous parle que de cette enfant : j'en ai véritablement la tête remplie, et à un tel point, que je suis désolée de ne pouvoir l'emmener avec moi. Mais cette maison de campagne n'est pas grande; et j'aurai beaucoup plus de monde qu'elle n'en peut contenir; et puis, pendant ces quinze jours, je ne veux m'occuper que des nouveaux mariés et de ma belle-sœur, qui a plus d'humeur

que jamais dans ce moment, et c'est assurément beaucoup dire. Je ne lui ai point encore annoncé que je voulois me charger de cette charmante orpheline; je suis sûre d'avance qu'elle trouvera cette action bien extravagante.

Je vous ai écrit une assez longue lettre le 12 de novembre, et vous n'y avez point encore répondu. Mais les vents ont été contraires pendant si long-temps, que j'imagine bien que vous n'avez pu la recevoir qu'à six semaines, ou deux mois de date. Ainsi, vraisemblablement, je n'en aurai la réponse qu'à mon retour. Adieu, mon Arthur, je me flatte que j'aurai le bonheur de vous revoir ce printemps; vous seul pouvez savoir combien alors je serai heureuse.

LETTRE XX.

Réponse de lord Selby, à sa mère.

De Copenhague, 13 février.

MA MÈRE,

JE reçois dans l'instant votre dernière lettre, et elle me cause une émotion inexprimable. Pour cette fois je ne crois pas me tromper : cette Cordélie, que vous dépeignez si bien, est certainement mademoiselle d'Armilly !... Vous avez sûrement reçu à présent plusieurs lettres de moi, qui expliquent les motifs de l'intérêt extrême que je prends à cette jeune infortunée.... Je ne puis partir d'ici que dans un mois, il faut terminer les affaires dont on s'est chargé; mais Cordélie est avec vous, je suis tranquille. O ma mère! aimez-là; c'est elle que je cherche, c'est elle que mon cœur a choisie, quoique je ne l'aie jamais vue; mais je la connois si bien!... Cordélie joue supérieurement de la harpe; elle est prudente, à quatorze ans; c'est Adé-

laïde !... Cordélie a une figure angélique, et elle se cache ; c'est Adélaïde !... Le hasard ne peut former de tels rapports, comme la nature ne sauroit produire deux êtres parfaits et semblables ! Adélaïde vous a déjà conté son histoire ; vous la connoissez vous m'approuvez ; oh ! concevez mon bonheur !... Je ne vous prescris point de m'écrire promptement ; je suis sûr que cela est fait.... J'attends à chaque instant une lettre de vous... les premiers mots de cette lettre seront ceux-ci : *Mademoiselle d'Armilly est dans mes bras !...* O Providence adorable !.... après beaucoup de méprises, je n'ai pas un doute ; Cordélie est Adélaïde, j'en suis certain !..... Adélaïde est dans vos bras !.... Cependant j'ai la raison de me taire avec mon jeune ami ; je ne l'instruirai que lorsque j'aurai acquis la certitude physique ; quand je recevrai la lettre que j'attends, je la lui montrerai, et j'écrirai à ses parens. Quelle sera la joie de cette intéressante et vertueuse famille, et quel sera mon bonheur !..... Adieu, ma tendre mère, adieu ; je ne suis pas en état d'écrire une longue lettre !

LETTRE XXI.

Du chevalier d'Iselin, à madame de Blimont:

Bâle, ce 28 février 1796.

J'AI, Madame, une bonne nouvelle à vous apprendre; c'est que je suis presque certain d'obtenir avec mon rappel, celui de madame de Lurcé. J'agis sans qu'elle le sache. Quand la chose sera faite, je l'en instruirai; elle fera ce qu'elle voudra. Je vous avoue que sans elle, je n'aurois aucun plaisir à retourner en France,

La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée (1).

et mon âme est enchaînée aux lieux qu'habite notre amie: c'est une déclaration que je n'ose lui faire, car je suis loin d'espérer qu'elle y soit sensible. Je ne crois pas que l'on doive appeler *amour* le sentiment

(1) Voltaire.

qu'elle m'inspire ; elle a trente-cinq ans, j'en ai quarante ; à nos âges, un grand attachement ressemble beaucoup plus à l'amitié qu'à l'amour, mais il n'en est que plus solide. Il est singulier que j'aie passé toute ma jeunesse avec elle, sans en avoir jamais été amoureux, quoiqu'elle m'ait toujours paru charmante, et qu'elle eût de plus alors l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Mais elle n'étoit ni veuve, ni coquette ; il faut toujours un peu d'espérance pour se livrer à l'amour, et la plus belle de toutes les femmes n'inspirera jamais que de l'estime et de l'admiration, si elle est véritablement vertueuse. Il faut convenir aussi que madame de Lurcé a montré, depuis notre émigration, des qualités et une force de caractère que l'on n'auroit jamais pu reconnoître en elle, sans tous nos malheurs. Comment ne pas s'attacher à une personne si résignée et même si aimable dans l'infortune, à une personne que rien ne sauroit aigrir, et qui, paisible et gaie au milieu des revers, n'a de sensibilité que pour les peines des autres ?

Vous me demandez, Madame, s'il est possible que je puisse devenir *Républi-*

cain? Hélas! il le faudra bien, puisque je sollicite un rappel en France! Tous les systèmes doivent s'anéantir devant la probité. Dès que je me décide à briguer le titre de *citoyen* d'une république, si l'on m'accorde cette grâce, je ferai sans retour le sacrifice de mes opinions politiques; et aussitôt que j'aurai mis le pied sur le territoire français, je serai le plus paisible et le plus fidèle de tous les républicains, puisqu'on ne me rendra qu'à cette condition, un état, mes biens et mon pays. Ne jamais tromper sera toujours la règle de ma conduite et de ma vie. Ce principe est bien simple, mais il suffit à tout.

Oui, Madame, monsieur de S*** est toujours à Brême; son fils, cet aimable Donatien, dont je vous ai tant parlé, vient d'obtenir, à quinze ans, un emploi, qui procure à son père une honnête subsistance. Ce jeune homme, modèle de la piété filiale, est devenu un prodige d'instruction pour son âge, uniquement par le désir de répondre aux soins de son père, et par l'espoir de lui être utile. Son père m'écrivoit dernièrement: « Voilà Donatien placé, « c'est lui maintenant qui me fait vivre,

« et qui fait en même temps mon bonheur « et ma gloire (1) ».

Ah ! s'il est sur la terre une gloire qui ne soit pas vaine, c'est, en effet, celle que l'on retire des objets de ses affections, et surtout de ses enfans !

Adieu, Madame ; si vous avez toujours l'intention de venir ici sur la fin du mois prochain, donnez-moi vos ordres et vos commissions, et comptez sur le zèle de l'homme du monde qui vous est le plus dévoué.

LETTRE XXII.

De lady Elisabeth, à son fils, lord Selby.

De Londres, 14 février 1796.

Il me seroit impossible, mon cher fils, de vous dépeindre le chagrin que j'éprouve, vous n'en pourrez juger que par le vôtre !.... Hélas ! Cordélie est Adélaïde d'Ar-

(1) J'ai lu cette lettre, et j'en transcris la phrase que j'en rapporte.

milly... Par une inconcevable fatalité, les deux lettres qui auroient pu me le faire soupçonner ne me sont point parvenues... J'ai reçu, il est vrai, une lettre datée de Copenhague, du 13 de janvier, dans laquelle vous ne répétez tout ce que vous aviez écrit dans les lettres qui sont perdues; mais le Suédois que vous aviez chargé de ce dernier paquet, n'est arrivé à Londres que le 2 février, et il n'étoit plus temps!... La malheureuse Adélaïde, abusée par sa candeur et par un monstre, est partie de Londres le 24 de janvier; elle s'est embarquée pour aller en Portugal chercher ses parens!.... Oh! que ne l'ai-je emmenée avec moi!... En partant elle a laissé un paquet pour moi, contenant une copie de son journal et une lettre. Je vous envoie le tout;... cette lecture vous déchirera le cœur! Quel ange!.... et comment se consoler de l'événement qui remet cette créature céleste au pouvoir du plus abominable de tous les hommes! Car, outre qu'il est évident, par le journal de l'innocente infortunée, que cet homme est un infâme séducteur, j'ai pris des informations sur lui, qui m'ont appris qu'il a sur tous les

points la plus affreuse réputation. Il est clair aussi qu'il avoit gagné l'hôtesse d'Adélaïde, mais il paroît que le mari n'a point trempé dans cet exécrable complot. J'ai fait d'ailleurs tout ce qu'on pouvoit faire, j'ai découvert le nom du vaisseau sur lequel elle est embarquée, je vous envoie cette notice. J'ai fait écrire en Portugais : Adélaïde sera réclamée.... Puisse le ciel veiller sur cette intéressante enfant!.... Adieu, je suis trop accablée pour pouvoir vous en dire davantage. Que pourrois-je ajouter à tout ce que vous sentez comme moi? Mais c'est une consolation pour moi de penser, du moins, que vos regrets ne viennent que de l'imagination; les miens partent du cœur!... je l'avois vue!... Adieu, je suis véritablement inconsolable.

LETTRE XXIII.

D'Adélaïde d'Armilly, à lady Elisabeth.

Londres, ce 23 janvier; au soir.

MADAME,

C'EST un devoir pour moi de vous instruire des motifs sacrés qui m'empêchent de profiter de vos bontés. Je sens que j'aurois été bien heureuse de vivre sous votre protection, je n'oublierai jamais vos offres généreuses, et vous confier tous mes secrets est la seule preuve de reconnoissance que je puisse vous donner. C'est pourquoi je vous supplie d'accepter une copie de mon journal, que je destinois à mon frère aîné; mais je lui en ferai une autre. Vous verrez par-là, Madame, que *Cordélie* n'est pas mon vrai nom, et que je m'appelle Adélaïde d'Armilly. Après bien des traverses et des inquiétudes, j'ai enfin découvert positivement que mes parens sont en Portugal, et qu'il leur est impossible de venir en Angleterre; je dois donc les aller chercher sans délai. Le plus

respectable et le plus généreux des hommes, M. Godwin, se charge de me conduire; il part demain avec sa femme: je me hâte de profiter d'une si bonne occasion de faire ce grand voyage avec autant de décence que de sûreté.

Je me souviendrai toujours, Madame, de la bonté touchante que vous avez daigné me montrer; j'en étois si attendrie, que je vous aurois confié tout de suite mes secrets, si cela m'eût été permis dans cet instant; mais vous verrez par mon journal que je ne le pouvois pas.

Je suis avec respect et la reconnoissance la plus vive et la plus tendre,

Madame,

Votre très-humble, etc.

ADÉLAÏDE D'ARMILLY.

Journal d'Adélaïde d'Armilly (1).

De Romeval, ce 25 d'avril 1794.

Madame Roussel et moi nous sommes bien effrayées, parce que nous savons que le commissaire Brutus, le boucher, passera demain dans ce village, et viendra sûrement au château. On dit que c'est un bien méchant homme, et qui fait des cruautés abominables. Il est affreux d'être obligé de recevoir un tel monstre!.... Cette nouvelle nous consterne.

Ce 26.

Je suis encore toute tremblante, car le citoyen Brutus sort d'ici. Voici comment cela s'est passé. Notre bon fermier est venu bien vite nous avertir que ce terrible commissaire entroit dans l'avenue. Là-dessus je voulois me cacher, mais le fermier et madame Roussel ont dit qu'il ne le falloit pas. Ainsi je suis descendue avec

(1) Il y a beaucoup de lacunes dans ce journal, parce qu'on en a supprimé un grand nombre de répétitions et de détails dénués d'intérêt.

madame Roussel dans le salon, je tremblois comme une feuille, et madame Roussel aussi.... Le citoyen Brutus n'étoit encore que sur l'escalier, que nous entendions déjà sa voix; il a une voix de tonnerre, et sa figure est encore plus effrayante. Il a une taille de géant, je suis sûre qu'il a au moins six ou sept pieds, et il est d'une grosseur énorme. Son visage est rouge comme de l'écarlate, il a des sourcils noirs si épais que ses yeux en sont à moitié cachés; mais sa conversation est pire que tout cela, et je ne peux pas écrire toutes les expressions dont il se sert, parce qu'elles sont trop malhonnêtes. En m'apercevant, il a bien vu toute ma frayeur, car j'étois pâle comme la mort, et cette remarque a fait rire ce vilain homme. Il s'est assis dans un fauteuil, et il m'a appelée en me tutoyant; comme je restois immobile, il s'est levé, est venu me prendre par la main, m'a entraînée, s'est remis dans son fauteuil, et a voulu me faire asseoir sur ses genoux. Cette insolence m'a donné du courage, je me suis débattue, j'ai eu le bonheur de m'échapper de ses indignes mains; dans ce mouvement

mon fourreau de linon s'est accroché à l'éperon de sa botte, et a été tout déchiré, et j'ai été tomber sur une chaise à quelques pas de lui. Alors il a grondé madame Roussel, en lui disant qu'elle m'élevoit en *aristocrate*, et mille autres choses ridicules et grossières. On a apporté du vin, du cidre et des fruits; madame Roussel m'a fait un signe, et j'ai versé du vin dans un verre que j'ai posé sur la table, en l'invitant à le boire. La table étoit entre lui et moi. L'odieuse créature m'a souri. Je n'ai jamais vu un sourire si méchant! Il a bu, mangé, et puis il a demandé de l'eau-de-vie. Au milieu de tout cela il a fait cent questions sur moi, sur la terre de Romeval, sur mon revenu. Et tout d'un coup m'adressant la parole, il a voulu savoir mon âge. J'aurai treize ans dans dix-neuf jours, mais j'ai répondu simplement que j'avois douze ans. Oh, que j'ai été saisie de ce qu'il a dit là-dessus!.... Douze ans, a-t-il répété; mais l'on peut se marier à douze ans! cela est bon à savoir!... Grand Dieu, qu'a-t-il voulu dire!... nous en sommes encore épouvantées!... Il est resté deux heures, et en

s'en allant, il a dit qu'il reviendroit, ce qui nous met au désespoir. —

Ce 28.

Bonne journée! Maman en seroit contente si j'avois eu le bonheur de la passer sous ses yeux. J'ai fini la layette que je faisois pour une pauvre femme en couches, j'ai été la lui porter. En revenant je suis entrée dans la chaumière du bon vieux père Jérôme qui est malade; j'avois un livre d'Evangiles dans ma poche, je lui en ai lu deux chapitres, sa femme et ses filles étoient présentes. Cela console ces bonnes gens qui ne savent pas lire, et qui n'ont plus d'églises et de prêtres, mais je leur fais ces lectures en secret, afin d'éviter les persécutions. Ce devoir de charité chrétienne m'en est plus cher quand je pense qu'il y a du danger à le remplir. Je suis rentrée au château, je n'ai pas perdu un moment dans toute la journée. J'ai lu de l'histoire de France, j'ai tricoté des bas pour les pauvres, j'ai dessiné, j'ai chanté et joué de la harpe, et puis mes prières, et puis écrit ce journal. —

Ce 30.

J'ai été témoin aujourd'hui d'un événe-

ment bien touchant. J'ai vu mourir le vénérable Jérôme, et c'est moi qui l'ai exhorté à la mort; voici comment. Au moment où je sortois de table, à une heure après-midi, Nanette, tout éplorée, est venue me dire que son grand-père étoit bien mal, et qu'il me demandoit pour lui parler de Dieu et de la mort, et pour lui lire quelque chose. Cela m'a fait frissonner; j'ai regardé madame Roussel, qui m'a dit: Allez, mon enfant, puisque ces honnêtes gens, malgré votre jeunesse, vous honorent d'une telle confiance, allez les assister, j'irai vous rejoindre. La chaumière de Jérôme est tout près du château; j'ai pris mes heures, et je suis sortie avec Nanette, qui m'a dit en chemin qu'il n'étoit pas possible d'avoir le chirurgien qui étoit allé à trois lieues, mais qu'il avoit déclaré la veille qu'il n'y avoit plus rien du tout à faire. Quand le bon Jérôme m'a vue, il a montré une grande joie, et il a voulu me parler en particulier, ce qui m'a causé un violent battement de cœur... Alors il m'a dit qu'il avoit bien *du tourment* de mourir ainsi sans confesseur. Vous, ma chère demoiselle, a-t-il

ajouté, vous qui êtes si instruite (ce sont ses propres paroles) dites-moi si je ne risque rien de paroître devant Dieu sans avoir eu l'absolution? Non, non, mon bon Jérôme, lui ai-je dit, Dieu est juste, et ne vous punira pas de l'impiété des méchans; ce n'est pas votre faute si vous ne remplissez pas les devoirs d'un chrétien, vous le désirez, cela suffit. Je lui ai dit encore là-dessus plusieurs choses qui l'ont si bien tranquillisé qu'il en pleuroit de joie. J'étois vivement touchée aussi, mais j'étois trop saisie pour pleurer; un souvenir bien douloureux me déchiroit le cœur!... Sa femme et ses filles sont rentrées. Je me suis mise à genoux, j'ai récité des prières. Au bout d'un quart d'heure il a demandé un crucifix. Hélas! mon ami, a dit la femme, tu sais bien que les volontaires, en fouillant notre maison, l'ont trouvé et l'ont emporté.... Les scélérats, s'est-il écrié....O mon père, ai-je dit, gardez-vous de les maudire, songez que notre Sauveur en mourant, a prié pour ses bourreaux. Eh bien, a-t-il dit, je leur pardonne, et que le bon Dieu leur fasse miséricorde. Mais, ma chère demoi-

selle, promettez-moi que lorsque vous le pourrez, vous ferez dire une messe pour le repos de mon ame. Je le promis. En même temps j'ai détaché ma petite croix de rubis qui me vient de maman, et qui ne me quitte jamais; je l'ai mise dans ses mains, en lui disant qu'elle est bénite, ce qui est vrai. Il l'a prise avec un respect et une satisfaction extrême, en m'assurant que je lui donnois autant de consolation qu'il en pourroit recevoir de notre bon curé, qu'on a déporté et qui est un si saint homme. J'ai recommencé à réciter des prières; les femmes disoient *amen*. Tout d'un coup ce vertueux vieillard m'interrompant: Avant de quitter ce monde, me dit-il, je veux vous bénir!.... Ce mot m'a fait tressaillir. Grand Dieu! quel moment il m'a rappelé!... Homme juste et vénérable, ai-je dit, je reçois avec respect votre bénédiction, mais priez Dieu qu'il [illegible] mes parens. Alors il a joint ses mains, et il a fait tout haut la prière que je demandois, avec une ferveur si touchante, que j'ai fondu en larmes.... Quelques minutes après, sa tête s'est embarrassée, madame Roussel est venue, elle

vouloit m'emmener, je l'ai priée de me permettre de rester jusqu'à la fin. A cinq heures ce respectable vieillard a rendu doucement le dernier soupir.... J'étois si troublée que je ne savois plus où j'étois, et que j'ai oublié de reprendre ma petite croix de rubis; Nanette vient de me la rapporter. Je n'imaginois pas que cette croix pût me devenir plus précieuse, mais elle me sera plus chère encore s'il est possible, puisqu'elle a servi à consoler un homme de bien dans ses derniers momens!...

Ce 14 mai.

Grand Dieu, quelle est notre terreur!... Que ferons-nous, qu'allons-nous devenir!... Cet affreux citoyen Brutus, le boucher, est revenu ce matin avec son fils, un jeune homme aussi méchant que lui.... O mon père! ô ma tendre mère!..... où êtes vous?.... hélas, je l'ignore!... votre malheureuse enfant ne peut vous consulter!..... Je n'ai même pas le temps d'écrire à ma tante pour lui demander un conseil; c'est le 16, c'est après demain que ces tyrans veulent me mener à *** pour y faire, dans une fête nationale, l'infâme

personnage de *la Raison !*.... mais ce n'est pas tout !.... Je vais tout conter avec ordre, si je le puis.

Ce matin à neuf heures le commissaire Brutus est arrivé avec son fils. J'étois dans le parc avec madame Roussel, quand tout à coup au détour d'une allée je les ai vus paroître !... Cet indigne Brutus s'est avancé vers moi en m'appelant *sa petite citoyenne*, et en même temps il a eu l'impertinence de me donner une tape sur le cou... Je ne puis dire ce que j'ai éprouvé en sentant sur mon cou cette grosse main, cette horrible main qui a signé tant d'arrêts de mort !.. Il s'est retourné vers son fils en disant : Eh bien, Pélopidas, comment la trouves-tu ?... Pélopidas a répondu que j'avois un *joli minois*, et l'insolente créature a voulu m'embrasser, mais aussitôt je me suis mise à courir de toutes mes forces sans regarder derrière moi, et comme je cours bien, il n'a pu m'atteindre, d'autant plus qu'il est gros comme son père et qu'il avoit aussi des bottes. Arrivée au château, j'ai été bien vite m'enfermer à double tour dans ma chambre. Au bout de trois quarts d'heure madame Roussel a frappé à ma porte, et m'a dit

qu'il falloit descendre, et qu'elle me répondoit qu'on ne feroit rien qui pût me choquer. J'ai obéi avec bien de la répugnance. En sortant de ma chambre j'ai été frappée de l'extrême pâleur de madame Russel, elle pouvoit à peine se soutenir, et en me répétant que je n'avois rien à craindre, elle bégayoit et ses lèvres tremboloient horriblement. Eh, bon Dieu! qu'avez-vous? ai-je dit. Vous saurez tout, a-t-elle répondu, mais descendons, car je vous proteste que pour le moment vous n'avez rien à redouter. Nous avons donc été dans le salon où les deux odieux personnages prenoient du café et de l'eau-de-vie. Ils ont beaucoup ri en me revoyant. Mais ensuite le citoyen Brutus affectant un air grave : Viens sans crainte, ma petite, a-t-il dit, nous ne t'en voulons pas, car une jeune fille doit être sauvage et modeste, il faut des mœurs dans une républicaine, c'est sûr ça, il faut des mœurs.... En achevant cette phrase il a avalé un grand verre d'eau-de-vie, et puis il a répété : *il faut des mœurs, et des mœurs austères....* Pélopidas, donne une tasse de café à la jeune citoyenne. J'ai reçu cette tasse en faisant

une révérence, et ce monstre de Pélopidas a fait un jurement affreux en criant que j'avois *des petites mains blanches à croquer*. Tout beau, tout beau, a repris le père, ne t'effarouche pas. Citoyenne, a-t-il continué, mon Pélopidas n'est pas un *muscadin*, ce n'est pas un petit *mièvre*, un *papillon de toilette* et un *mirliflore* comme vos *ci-devant*; mais c'est un bon *drille*, un *franc républicain*, un *gaillard*, je vous en réponds. Je répète exactement toutes ces étranges choses, afin de donner une idée juste de ces vilaines gens, et afin que mes chers parens puissent bien connoître par la suite que nous ne nous sommes pas effrayées sans raison ou légèrement. Après avoir bien bu et bien mangé, le citoyen Brutus m'a tenu ce discours : Il faut que tu saches, citoyenne, que ta situation est très-*scabreuse*; fille d'émigrés, parente de détenus très-suspects, et enfin femme de *ci-devant*, tout cela t'expose à de terribles événemens, et tu ne peux te soustraire à de si grands dangers qu'en épousant un bon *sans-culotte*. Je te prends sous ma protection, je peux tout dans ce département, et je me charge de te trou-

ver un mari; je n'irai pas bien loin pour cela, ajouta-t-il en jetant un regard d'intelligence sur le citoyen Pélopidas, qui lui répondit par le plus effrayant sourire..... Mais, poursuivit-il en m'adressant toujours la parole, il faut, avant tout, te populariser; et pour cela je veux que tu fasses la *Raison* à ***, dans la fête nationale qu'on célébrera le 16. Tu seras sur un beau char de triomphe, nous te parerons magnifiquement, tu seras jolie comme un *petit bijou*, et tu recevras les hommages du peuple. La ville n'est qu'à trois lieues, je viendrai le 16 *du courant*, c'est-à-dire après demain, te prendre dans *mon équipage*. Pélopidas sera avec nous, je te servirai de *papa*, il faut que tu t'accoutumes à cela, entends-tu, ma petite? Adieu, j'arriverai le 16, à dix heures. Citoyenne Roussel, que la petite soit prête et toute *pomponnée*, je ne veux pas attendre une minute. Citoyenne Roussel, vous savez ce que je vous ai dit, ne l'oubliez pas. En prononçant ces dernières paroles d'un ton terrible, il se leva, et sortit avec le citoyen Pélopidas. J'étois si glacée d'épouvante qu'il m'avoit été impossible de répondre un

mot, et même après leur départ je restai quelques instans comme une statue, sans pouvoir articuler une syllabe. Madame Roussel a parlé la première en s'écriant : O mon Dieu, venez à notre aide!.... Ma chère bonne, ai-je dit, quels méchans hommes!... O mon enfant, a repris madame Roussel, vous ne savez pas encore tous nos malheurs; imaginez que ce brigand m'a dit que si je ne vous décidois pas à vous donner en spectacle à cette fête impie, et en outre à épouser son fils, il me feroit guillotiner le 17, et vous feroit mettre à l'hôpital!.... Ces paroles m'ont fait dresser les cheveux à la tête, et je frémis encore en les écrivant!..... Madame Roussel pleuroit, s'agitoit, sortoit, rentroit, ne prenoit aucun parti; enfin je lui ai dit : Ma chère bonne, il vaudroit mille fois mieux mourir que subir une telle infamie. — Oui, oui, a-t-elle répondu, il vaut mieux mourir.... Je consens de tout mon cœur à être guillotinée..... mais je ne souffrirai point que vous alliez à l'hôpital... — Mais, ma chère bonne, sauvons-nous, nous irons rejoindre mes parens... — Et comment nous sauver? je ne me fie

à aucun domestique, ils sont tous nouveaux..... — Le fermier est si honnête! contons lui tout..... — Il ne voudra point émigrer... — Il nous donnera les moyens de fuir... — Il craindra de se compromettre... — Nous lui promettrons le secret.

En effet, nous avons parlé au fermier, c'est-à-dire moi, car madame Roussel ne peut que pleurer. Le fermier est bon, mais il a peur pourtant il nous fait sauver, et nous conduira lui-même, cette nuit, à cinq lieues. Nous serons bien déguisées. Comme le fermier dira que nous avons pris la fuite à son insu, il ne veut se charger d'aucune lettre, d'aucune commission.... Je laisserai un billet ouvert sur ma table, mais je n'y puis rien dire d'intéressant.... Nous ne pouvons emporter qu'un gros porte-manteau, un petit vase de porcelaine qui me vient de mon cher Edouard, mes bijoux, mon écritoire et ma boîte à couleurs. Le fermier nous a fait donner sa parole que nous ne lui écririons point, que nous ne parlerions point de lui. Il m'a remis soixante-dix louis, il a une manière de se faire rembourser; en outre j'en avois soixante-six. Madame Roussel en emporte

quarante-cinq à elle. Mais nous ne pouvons prendre ma harpe, je la regrette bien!... Nos petits paquets sont faits, il est huit heures du soir. Nous partons à minuit!....

7ème jour, à dix heures du soir.

Je suis tout à-fait tranquillisée : voici pourquoi. Il y avoit trois cents pas du château, tout près du cimetière, une petite colonne de pierre, avec une niche, dans laquelle étoit une image de la Sainte-Vierge, pour laquelle toutes les jeunes filles du village, et même des environs, avoient une grande dévotion. De temps immémorial, on avoit la coutume de poser dans la niche un vase, rempli de roses blanches naturelles en été, et de roses blanches artificielles en hiver. On dit que cela fut fondé par une de nos aïeules, qui, ayant son mariage, voyant sa mère à l'extrémité, fit ce vœu, et après la guérison de sa mère, érigea cette colonne. Depuis mon enfance, j'étois accoutumée à mettre des fleurs dans le vase, et j'aimois bien cette petite chapelle, que les commissaires nationaux ont fait détruire. Mais à la

place de la colonne, j'ai moi-même transplanté un beau rosier blanc, on y a porté du terreau, j'allois l'arroser soir et matin, j'y faisois chaque jour une prière, et ce rosier a été si bien soigné, qu'il est déjà presque tout fleuri. A huit heures un quart, pendant que madame Rousset s'enfermoit encore dans ma chambre, afin de défaire et de refaire notre portemanteau pour la quatrième fois, je suis descendue dans la cour, et j'ai appelé Jeanneton, qui ne se doute pas de notre départ, car personne n'est dans le secret, que notre fermier.

Jeanneton, ai-je dit, je voudrois, avant de me coucher, aller faire une petite prière au rosier blanc. Cela ne l'a pas surprise ; seulement elle a trouvé qu'il étoit bien tard, et comme elle avoit peur de passer par le cimetière, nous nous sommes fait suivre par le jardinier, qui est un bon vieillard bien pieux. La nuit est belle, je n'ai jamais vu les étoiles si brillantes ; cela inspire la dévotion, et quand on les fixe attentivement, il semble que Dieu parle à notre âme !... Quand nous avons été près du rosier, nous nous sommes mis tous trois à genoux, et nous avons dit, à demi-

voix, les litanies de la Sainte-Vierge. Ensuite j'ai fait, de toute mon âme, une prière particulière, pour que Dieu bénisse ma fuite et me réunisse à ma famille. Et puis en me levant j'ai coupé une branche du rosier que je veux emporter avec moi. En m'éloignant du rosier, j'ai pensé que je ne le soignerois plus, et cela m'a fait de la peine. Je retournai la tête pour le voir encore une fois, mais je ne pus plus le distinguer.... Au bout de l'avenue, écoutez, ai-je dit au jardinier et à Jeanneton, je vous confie que ma bonne ange veut plus que je vienne cultiver ce rosier; mais promettez-moi tous deux que vous en aurez toujours soin, et que chaque jour vous y ferez une prière. Ils me l'ont promis, et j'ai donné un louis au jardinier. Pour Jeanneton, je l'ai menée dans mon cabinet, je lui ai donné deux tabliers de mousseline et quelques autres petites choses. Je lui ai dit après cela d'aller se coucher, et je l'ai embrassée; j'étois attendrie, car je ne la reverrai plus, et Jeanneton est une bien bonne fille. Depuis que je suis revenue du rosier, je suis calme et j'ai d'heureux pressentimens....

A onze heures trois quarts.

Tout dort depuis long-temps dans le château, excepté ma bonne, le fermier et moi.... tout est prêt.... J'ai dans mon sein ma chère petite croix de rubis [illegible] ma branche de roses blanches, je fuis l'infamie et l'ignominie, je vais chercher mes parens, je pars avec courage et confiance. O mon Dieu, guidez-nous et protégez ma tante, ses enfans et nos amis qui m'ont fait s'échapper!...

De Liége, ce 21 mai.

.... Enfin, nous avons découvert la nièce du curé, qui nous a dit positivement que son oncle lui avoit confié que maman est en Angleterre (1). Ainsi, nous partons pour la Hollande, d'où nous passerons en Angleterre. Quoi! dans trois semaines peut-être, je serai dans les bras de mon père, de maman!... je reverrai mes frères et mes sœurs!... Heureuse Adélaïde!...

D'Amsterdam, [illegible] juin.

.... Emilie est charmante : je l'ai vue de

(1) On verra par la suite que le curé, craignant l'indiscrétion reconnue de sa nièce, lui fit cette fause confidence pour mettre le secret à couvert.

tout mon cœur (1)..... On vient de nous dire qu'un malheureux émigré, qui est depuis deux jours dans la maison voisine, est bien malade et manque de tout. On dit que c'est un vieillard qui a au moins soixante ans. J'irai le voir ce soir avec ma bonne....

Même jour, à neuf heures du soir.

Quelle rencontre !... et combien elle m'a touchée !... Cet émigré, c'est notre ... ré de Romeveld !... Nous avons bien pleuré ensemble... Je lui ai donné cinq louis, et ma bonne en a ajouté un de son argent : cette petite somme le tire d'affaire, car avec cela il peut s'acheter un habit et se rendre à Utrecht, où on lui a promis une place. Je l'ai supplié de dire une messe pour le repos de l'âme du bon Jérôme ; je n'avois pu m'acquitter plus tôt de ce devoir, parce que ma bonne, pour des raisons que j'ignore, ne veut pas que je sorte, pas même pour aller à la messe, et elle m'a défendu de donner la moindre commission

(1) Le lecteur doit se rappeler que cette Emilie est Clara, comtesse d'Harfeld.

à qui que ce soit. J'ai profité de cette occasion pour me confesser, il y avoit si longtemps que je n'avois pu le faire! On est bien tranquillisé quand on a reçu l'absolution, cela soulage d'un si grand poids!...

4 juin, d'Amsterdam.

Emilie a reçu une harpe qu'elle n'avoit pu emporter et qu'elle avoit fait mettre à la diligence. Cette harpe lui est chère, parce qu'elle lui vient de sa sœur Alphonsine. Emilie est bonne musicienne, elle joue à merveille du piano, mais elle n'est pas forte sur la harpe. Elle m'a donné des leçons de piano, que je lui rends sur la harpe; en outre elle a la bonté de me prêter sa harpe tant que je veux, ce qui me fait bien plaisir.... J'ai arrangé dans ma chambre une petite chapelle bien jolie. J'avois une estampe en couleur, faite d'après un tableau de Raphaël, qui représente la Sainte-Vierge avec l'Enfant Jésus. Je l'ai copiée à la gouache, et je crois que mon petit tableau, qui est encadré, n'est pas mal. Au-dessous de ce tableau, sur une petite table, j'ai posé, en mémoire du rosier blanc de Romeval, une grosse branche de roses blanches artificielles, de mon ou-

vrage, et j'ai mis cette branche dans le charmant petit vase de porcelaine que m'a donné mon cher Edouard. Tous les matins, en nous levant, Emilie et moi, nous faisons une prière devant cette table, qui est pour nous un autel. Nos deux prières sont semblables, comme nos situations et nos sentimens; nous demandons à Dieu la même grâce, celle de nous rendre à notre famille.

26 juillet, Amsterdam.

J'ai enfin eu, avec ma bonne, une explication qui me rend bien heureuse. Je l'ai pressée de vouloir bien me dire pourquoi elle gardoit un si triste silence avec moi, et pourquoi nous restions si longtemps en Hollande, au lieu d'aller en Angleterre. Elle m'a répondu : *Soyez bien tranquille; j'agis d'après les ordres de vos parens.* Bon Dieu! me suis-je écriée, vous avez donc de leurs nouvelles? Oui, oui, a-t-elle répondu, vous les reverrez dans trois mois. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. J'ai eu beau la presser, je n'ai pu rien obtenir de plus; mais n'est-ce pas assez pour être heureuse!... Madame Roussel est la vertu et la vérité

même; elle est incapable de tromper. Ce secret lui coûte à garder, c'est ce qui la rend triste!... Hélas! comment mes chers parens peuvent-ils douter de ma discrétion, et me cacher ce qu'ils confient à ma bonne?... Mais je dois obéir et me soumettre sans murmure.... Ne me suffit-il pas d'être sans inquiétudes pour eux (car ma bonne dit qu'ils sont tous en parfaite santé), et de savoir que je les reverrai sûrement cette année?

D'Amsterdam, 2 septembre.

Le temps s'écoule, grâce à Dieu! dans six semaines je serai dans le sein de ma famille....

A présent que je n'ai plus d'inquiétudes pour moi j'en ai davantage pour Emilie. Que je voudrois qu'elle fût heureuse! elle mérite tant de l'être!.. Elle a fait acheter quelques livres; dans ce moment nous relisons ensemble *les Veillées du château*. Cette lecture nous inspire beaucoup d'intérêt pour l'auteur. La pauvre femme est, comme nous, errante et fugitive; on dit qu'elle a bien des ennemis, je suis bien sûre pourtant qu'elle n'en a point parmi les bonnes mères de famille et les jeunes per-

sonnes : elle aime tant les enfans !..... Nous trouvons qu'elle les fait parler avec beaucoup de naturel ; il faut qu'elle les ait bien étudiés et qu'elle n'en ait connu que d'aimables. J'ai lu dans un de ses ouvrages, qu'en Pologne un grand seigneur [illegible] dans son jardin une île, contenant un petit village, uniquement habité par des enfans. Comment madame de Genlis ne va-t-elle pas se réfugier là ? Certainement on l'y recevroit à bras ouverts, elle y vivroit heureuse, et elle n'auroit pas à craindre d'en être renvoyée.

D'Amsterdam, ce 4 octobre.

Mon aimable Emilie a retrouvé ses parens ; j'ai partagé sa joie du fond de l'âme. Elle est partie ce matin ; nos adieux m'ont fait bien de la peine, mais elle sera heureuse, cette idée doit me consoler. Elle a voulu absolument me laisser sa harpe comme un gage de son amitié ; je désirois lui en donner un de la mienne, elle m'a demandé mon petit vase avec les roses blanches ; c'étoit un sacrifice pour moi, ce vase me venant d'un frère si chéri ! Mais la harpe d'Emilie fut aussi un présent d'une sœur bien-aimée ; ainsi, il étoit

juste de faire une chose semblable pour Emilie ; je lui ai donné le vase et les roses, et je lui ai fait promettre que si elle se marie, elle portera ce bouquet le jour de ses noces....

D'Amsterdam, ce 22 octobre.

O mon Dieu, venez à mon secours !... Comment pourrai-je conter ce funeste événement... Depuis hier je suis si tremblante, que je ne puis ni dessiner, ni écrire... Mon écriture est à peine lisible... Je reprendrai demain ce journal, il m'est impossible de tenir ma plume....

D'Amsterdam, ce 23 octobre.

Mes chers parens, c'étoit donc une erreur!... Je ne vous reverrai point dans quelques jours !.... Oh ! je ne puis que pleurer et prier Dieu..... J'écrirai ce soir.

D'Amsterdam, ce 24 octobre.

Je n'ai pu écrire hier au soir, je crois que j'avois de la fièvre. Je suis mieux ce matin.... O maman, si j'ose me flatter encore de pouvoir un jour vous remettre ce journal, quel sera votre effroi en lisant ce détail affreux!...

Le 19 de ce mois, notre hôte mourut ;

sa nièce, jeune fille de quatorze ans, qui parle assez bien l'anglais, monta chez nous; cette petite fille, qui, à ce qui me paroît, manque d'éducation, est peureuse comme Jeanneton, et me fit toutes sortes de contes de revenans. Le lendemain, elle m'en fit encore, et me dit que l'âme de son oncle *rôdoit à minuit dans la maison*, et qu'ayant entendu du bruit, elle s'étoit levée, et qu'elle avoit vu son oncle dans *un linceul blanc*, *assis au comptoir*. Elle ajouta que la servante l'avoit vu *allumant une pipe*. Ces folies m'amusoient, j'en riois; mais pourtant en songeant que le mort étoit toujours dans la maison et justement sous notre chambre, j'avoue que cela finit par me faire peur aussi. C'est bien bête; mais je ne dois rien déguiser. Le soir je n'osois plus aller dans notre cabinet sans lumière ou même seule, et quand la boiserie craquoit, j'avois des tressaillemens involontaires. Enfin, j'étois fâchée que ma bonne, suivant notre coutume, éteignît la lumière en se mettant au lit. J'avois honte de cet enfantillage, et je n'en disois rien. Nous couchons, ma bonne et moi, dans la même chambre.

Le 21, il y avoit environ une heure que nous étions couchées. La peur m'avoit tenue éveillée assez long-temps; enfin je commençois à m'endormir, lorsque tout à coup j'entends distinctement marcher dans la chambre. J'appelle à grands cris ma bonne, qui a toujours un sommeil fort léger; personne ne répond... Glacée de terreur, je m'enfonce dans mon lit, je mets mon drap sur la tête, et je prie Dieu de tout mon cœur.... Dans ce moment une violente secousse, donnée au pied de mon lit, fait trembler toute la chambre; et en même temps on tire avec force toutes mes couvertures. Je ne sais pas comment je ne me suis pas évanouie, je conservois ma connoissance, mais il me sembloit que j'avois un poids terrible sur l'estomac, qui m'empêchoit de changer de place et de respirer.... Alors une voix basse et enrouée, une voix effroyable a dit : *Allons, allons, il faut mourir!*... Oh, j'ai bien cru que je touchois à ma dernière heure!..... Mais j'ai pensé que Dieu recevroit mon âme; cette idée m'a donné du courage, j'ai fait le signe de la croix, et reprenant de la force, je me suis jetée à bas de mon

lit pour me mettre à genoux. A peine y étois-je, que je me sens presser le cou par deux grands bras tout nus et froids comme de la glace..... Je me débats, je me relève, je m'échappe, j'entends un bruit affreux de tables, de meubles renversés, on pousse un cri lamentable, et puis un profond silence!.... Je reste immobile.... le silence continue.... j'invoque la Sainte-Vierge, je me ranime, et je songe à gagner la porte pour m'enfuir. Dans l'obscurité totale où j'étois, je pris un chemin contraire, et en avançant je heurte contre quelque chose, et je tombe sur le lit de madame Roussel, que je ne pouvois prendre pour le mien, parce que c'est un lit de sangles sans rideaux. Je tâte ce lit; ma bonne n'y étoit pas!... Cela me fit frémir d'abord, mais un moment de réflexion me fit penser que toute cette aventure pouvoit être fort naturelle; j'imaginai que ma bonne avoit fait ces étranges choses en dormant, comme ce domestique de ma tante, dont on nous a conté, dans mon enfance, tant de choses singulières. Quoique toujours bien tremblante, je fus pourtant un peu rassurée

par cette idée. Sachant que la porte de la chambre n'est qu'à deux pas du petit lit, j'y fus tout de suite, et j'entrai dans mon cabinet; j'y cherchai à tâtons un flambeau, et puis j'ouvris la porte qui donne sur l'escalier, où brûloit une lampe qui n'étoit pas encore éteinte. Je fus bien contente en revoyant de la lumière! J'allumai la chandelle, et j'appelai une servante qui couche près de nous; elle vint, et je rentrai avec elle dans ma chambre, où je vis ma pauvre bonne en chemise et sans connoissance, étendue sur le plancher. La servante la porta dans son lit; je lui fis respirer des sels, et elle ouvrit les yeux. Pendant tout cela la servante montroit beaucoup d'étonnement et d'effroi; elle ne parle que le hollandais, je ne comprenois pas ce qu'elle disoit, je la congédiai, et je me retrouvai seule avec ma bonne; j'avois gardé la lumière, je passai une robe dans mes bras, je vins m'asseoir au chevet de son lit, je lui demandai comment elle se trouvoit; elle me regarda fixement sans me répondre; je renouvelai ma question, alors se penchant vers moi, elle me dit tout bas à l'oreille : *Ecoutez : il ne faut*

pas parler de ceci.... Il ne faut pas qu'Adélaïde le sache. Ces paroles, et son air extraordinaire, me causèrent une cruelle palpitation de cœur.... O chère bonne, dis-je en l'embrassant, tranquillisez-vous, remettez-vous, tâchez de dormir.... De dormir? reprit-elle, quand je dois être guillotinée le 17!.... et le 17, c'est demain! A ces mots je sentis mon sang se glacer par une nouvelle frayeur, qui n'étoit que trop fondée! ... Et ma bonne reprenant la parole: Mon sacrifice est fait, dit-elle, mais Adélaïde à l'hôpital?... Les barbares!... ils l'ont arrachée de mes bras, et l'ont mise à l'hôpital!... En achevant cette phrase elle se mit à pleurer.... Non, je ne puis dépeindre ce que j'éprouvai dans ce moment!... La reconnoissance et la pitié m'ôtèrent toute ma terreur, je me jetai à son cou en fondant en larmes. O vous, respectable amie, m'écriai-je, vous qui me tenez lieu de mère, vous mon seul appui, mon seul guide, reprenez votre raison, reconnoissez votre Adélaïde! — Adélaïde! où est-elle? — Elle est près de vous... — Non, je suis en prison, Adélaïde est à l'hôpital....

— Ouvrez les yeux, regardez-moi, je suis Adélaïde. Ces derniers mots la calmèrent comme par enchantement. Son regard fixe s'adoucit, elle reprit une autre physionomie, me serra la main, me regarda tendrement en silence, et au bout d'un moment elle me dit, comme si elle fût revenue d'un songe : Que s'est-il donc passé? Rien, chère bonne, répondis-je, il est tard, je vais me coucher. Bonne nuit, dit-elle d'un ton tout-à-fait calme. Je me levai, je portai la lumière dans le cabinet, où je la posai sans l'éteindre, je laissai la porte de la chambre entr'ouverte, et je me remis dans mon lit. Je n'avois plus peur du tout, mais j'étois accablée de douleur... Elle dormit assez tranquillement le reste de la nuit : pour moi, je ne fermai pas l'œil. Le lendemain matin elle étoit à peu près comme à son ordinaire, elle se plaignit pourtant d'une forte courbature, elle étoit un peu plus rêveuse que de coutume, et elle avoit l'air de m'examiner avec inquiétude. J'eus à supporter toute la journée les sottes questions de cette jeune fille dont j'ai parlé. La servante a dit à tout le monde de la mai-

son, que le fantôme de notre hôte, après avoir culbuté tous nos meubles, avoit voulu *tordre le cou* à ma bonne; je ne veux pas dire la vérité, et l'on est persuadé que nous avons eu la plus terrible apparition. Ce jour-là je vis arriver le soir avec bien de la peine!... Chaque mouvement de ma bonne m'effrayoit. Après souper, quand nous fûmes toutes seules, au lieu de se mettre à son ouvrage, elle approcha sa chaise tout près de la mienne, et me dit avec sa voix basse étouffée : Je veux pourtant le savoir; que s'est-il passé cette nuit? qu'ai-je fait? — Mon Dieu, ma bonne, laissons cela, vous étiez un peu malade; voilà tout... — Oui, oui, je suis malade, je n'ai plus ma tête; mon enfant, laissez-moi, fuyez-moi, j'ai perdu la raison... Ses sanglots lui coupèrent la parole, je me jetai dans ses bras. Moi vous fuir, lui dis-je en versant un déluge de pleurs, quand vous avez tout quitté pour moi? non, rien ne me séparera de vous!... — Chère enfant, est-il bien vrai? vous ne m'abandonnerez pas?... Cette question qu'elle fit d'un ton si tendre, me déchira le cœur. O ma bonne, répondis-je, puis-

sé-je ne jamais retrouver mes parens si je ne vous soigne pas avec toute l'affection de la fille la plus tendre.... — Généreuse enfant!... mais je connois mon état, il est dangereux, il est effrayant.. — Il ne peut l'être pour Adélaïde. — J'ai des intervalles, il est vrai... je me contiens depuis long-temps à cause de vous... mais j'ai toujours la tête brûlante.... je rêve toujours.... je puis me taire pourtant. Ce méchant *Brutus*, c'est lui... — N'y pensons plus. Consolez-vous, chère bonne. Vous n'avez que mal aux nerfs, vous guérirez. — Le croyez-vous? — J'en suis sûre. Ce petit entretien lui fit du bien... La nuit s'est assez bien passée, seulement elle a beaucoup parlé en dormant, chose qui lui arrive sans cesse depuis notre émigration; mais alors elle parle si bas et si peu distinctement, que l'on n'entend qu'un murmure très-sourd, sans pouvoir distinguer une parole.

D'Amsterdam, 26 octobre.

Ma pauvre bonne est toujours dans le même état, elle n'a pas un seul instant de parfaite raison, mais elle m'aime toujours, et sa folie en général est douce; dès que

la jeune fille ou la servante viennent chez nous, elle est silencieuse, et personne encore ne s'aperçoit de son mal. Hélas! tout ce qu'elle m'avoit dit sur mes parens n'étoit qu'une rêverie. Comme elle m'avoit expressément défendu de lui en parler, je n'osois lui faire de nouvelles questions; plusieurs fois cependant je hasardai, d'une manière indirecte, de la faire parler sur ce point, mais inutilement, et elle paroissoit fâchée. J'avois tant de confiance en sa vertu, en sa prudence, en ses lumières; ma pauvre bonne maman, dans ses derniers momens, m'avoit si expressément ordonné de lui obéir en toutes choses, que rien n'égaloit ma soumission pour elle....

Je remarquois bien depuis notre fuite un grand changement dans son humeur, mais je ne me permettois pas de réfléchir là-dessus... Elle écrivoit sans cesse, ce qui étoit en elle une nouveauté; elle ne me montroit jamais ses papiers; je croyois qu'elle écrivoit à mes parens. Je le lui dis un jour, et elle me répondit : *Vous l'avez deviné.* Je lui portois toujours mon journal, ne voulant rien écrire à son insu;

elle avoit l'air de le lire... à présent je ne le lui porte plus, et elle ne me le demande jamais.

Une chose bien désolante, c'est le temps énorme que nous avons perdu ici. J'ai été si agitée ces jours-ci, que je n'ai été capable de rien; il faut pourtant prendre un parti, il faut aller en Angleterre, puisque la nièce du curé a dit positivement que maman y étoit. Hélas! y sera-t-elle encore?..... Quelles sont ses inquiétudes sur moi?... Je me rappelle que la gouvernante d'Emilie disoit que mon père ayant aimé la révolution, ne seroit pas sous son nom en Angleterre; comment donc le trouverai-je?... Et moi-même, puis-je aller dans ce pays sous le nom d'Armilly? oserai-je dire que j'y viens chercher mon père qui s'y cache? cela pourroit lui être funeste... — Mon Dieu, que ferai-je?.... Oh, combien de toutes manières je regrette Emilie! elle avoit une gouvernante, je me serois mise sous sa conduite, elle m'auroit conseillée!... A mon âge, il est doux et facile d'obéir; mais qu'il est embarrassant et cruel de se décider par soi-même!... Sans guide et

sans expérience, comment se tirer d'une telle situation? si je n'avois pas autant de confiance en la bonté de Dieu, je succomberois à mes chagrins....

D'Amsterdam, 28 octobre.

Nous partons pour l'Angleterre, et sous des noms supposés, c'est le plus prudent. J'ai pris le nom de *Cordélie;* c'est dans *le roi Léar*, de Shakespeare, une fille bien tendre; voilà pourquoi j'aime tant ce nom...

Londres, 15 novembre.

Enfin nous quittons cette auberge pour nous mettre en pension chez un apothicaire, un *chimiste*, comme on dit ici. Les gens de cette auberge disent que c'est le plus honnête homme du monde, et très-considéré dans son état: il s'appelle M. Purvis. Il m'enseignera un médecin pour ma bonne, et pourra lui-même la soigner; on assure qu'il sait très-bien la médecine. Ma pauvre bonne a bien besoin de faire des remèdes, puisqu'il se joint à son dérangement de tête de si terribles maux de nerfs. En arrivant ici, j'ai tout de suite demandé un médecin, je n'ai pu l'avoir encore.

Quand on n'a ni domestique ni servante, et qu'on n'ose sortir de sa chambre, c'est bien à plaindre dans la situation où je suis!... L'argent me manquera bientôt, et assurément je ne veux pas entamer celui de ma bonne..... Depuis qu'elle n'est plus en état de faire les comptes, notre dépense est inconcevable, pourtant je me refuse tout pour moi; mais je compte mal, je ne connois pas les monnoies anglaises, je crois que l'on m'a trompée plus d'une fois. Puisque ma bonne ne peut plus rien faire, il faut que j'apprenne à savonner; le blanchissage est trop cher... Je passe ici pour être sa nièce. J'ai prié notre hôtesse de me procurer quelques écolières pour la harpe et pour le dessin, mais je ne veux donner des leçons que chez moi. Notre hôtesse m'a amené un musicien pour juger de mes talens; c'est un homme de soixante ans, qui joue très-bien de l'orgue. Il m'a donné les plus grands éloges, et m'a proposé d'arranger, par souscription, un concert à mon profit, en m'assurant que cela me vaudroit beaucoup d'argent; mais je ne consentirai jamais à me montrer ainsi en public...

— Ce musicien m'a promis de me donner une écolière qui s'appelle *miss Thornhill*.

Londres, 20 décembre.

Je n'ai pu écrire hier à cause de notre déménagement. Nous voilà enfin établies chez M. Purvis. Nous y arrivâmes hier matin, à neuf heures : M. Purvis est un bien digne homme, et madame Purvis est une femme bien vertueuse et bien pieuse; elle est Irlandaise et catholique. Miss Sarah, leur fille unique, âgée de dix-neuf ans, n'est pas jolie; mais elle est d'une bonté et d'une douceur parfaites. C'est un grand bonheur pour moi d'avoir été reçue dans cette maison. On m'avoit refusée d'abord à cause de l'état de ma pauvre bonne, mais je pris sur moi d'écrire à M. Purvis; ma lettre étoit en bien mauvais anglais, et pourtant elle toucha ce bon homme. J'ai lieu de croire que madame Purvis, effrayée de la maladie de ma bonne, nous voit ici avec peine; elle me traite froidement, mais elle est très-polie, et j'espère qu'avec le temps je gagnerai son amitié. La pension que je paie me paroît bien chère, et nous n'avons pour tout logement qu'une petite chambre

très-sombre et un petit cabinet fort joli, mais où l'on ne peut tenir commodément que trois ou quatre personnes tout au plus.

21 décembre.

M. Purvis a examiné ma bonne, et la trouve bien malade. J'ai dit que je voulois absolument avoir le meilleur médecin de Londres; il m'a dit que cela seroit bien cher, mais je ne veux rien épargner pour elle, c'est mon devoir, et je le remplis de bon cœur. J'ai commencé hier à savonner, cela n'est pas si difficile que je le croyois, mais j'avois mis trop d'empois, ce qui fait que j'ai gâté et déchiré trois fichus... Miss Thornhill vient demain, à dix heures, prendre chez moi sa première leçon de harpe; elle me donnera une couronne par leçon. Cela me répugne bien de recevoir de l'argent pour des leçons, mais enfin c'est vivre de son travail, et cela est honorable. D'ailleurs il le faut bien, je n'ai plus que l'argent nécessaire pour payer trois mois de notre pension, et je suis obligée d'acheter tant de drogues pour ma bonne, sans compter les visites du médecin qu'il faudra payer.

22 décembre.

Je ne suis pas du tout contente de ma nouvelle écolière, miss Thornhill. Elle a [illegible] ans, elle est fort laide, et si grande et si grosse, qu'elle remplissoit tout mon cabinet. Elle est entrée chez moi, tenant sous son nez un flacon de sel, en disant qu'il y avoit dans toute la maison une odeur affreuse de rhubarbe, et qu'il étoit étrange de loger chez un apothicaire. Elle étoit suivie d'une femme de chambre, qui avoit l'air bien grognon, et d'un petit garçon de huit ans, qui est son frère; cet enfant est aussi laid que mal élevé : il louche à faire peur, et comme il a naturellement la bouche de travers et des manières très-impolies, j'ai réellement cru, quand il s'est avancé vers moi, qu'il me faisoit une grimace, mais c'est son visage ordinaire. Miss Thornhill s'est récriée sur la petitesse de mon cabinet, en disant : *Nous étouffons ici!* J'ai proposé d'éteindre le feu; au lieu de me répondre, miss Thornhill m'a priée de jouer de la harpe, ce que j'ai fait sur-le-champ. Pendant tout ce temps, le petit garçon n'a cessé de faire un bruit épouvantable, de se moquer de moi, de

me tirer les cheveux, de me donner de petites tapes, et mille gentillesses de ce genre. Miss Thornhill rioit beaucoup de toutes ces jolies espiégleries, et ne m'écoutoit pas du tout; et avant que j'eusse achevé ma sonate, elle m'a interrompue, en disant qu'elle alloit prendre sa leçon. Elle s'est mise à la harpe, et elle m'a montré assez d'application, mais son frère ne nous a pas laissé un moment de tranquillité; il tourmentoit sa sœur sans relâche, qui, alors, loin de rire, s'est fâchée si sérieusement, qu'elle a fini par s'emporter, au point de lui donner, avec colère, un grand soufflet. L'enfant s'est mis à crier, et s'est jeté avec fureur sur miss Thornhill; il lui a fait une grande égratignure au bras avec ses ongles; miss Thornill lui a donné un second soufflet; la femme de chambre s'est précipitée sur lui, en disant qu'elle alloit le fouetter. Comme je ne voulois pas voir cela, je me suis sauvée dans ma chambre; mais bientôt tout s'est apaisé; on m'a rappelée, miss Thornill m'a donné un cachet, en m'assurant qu'elle ne rameneroit plus son frère. C'est ainsi que s'est passée ma première

leçon. Le moment où j'ai reçu le cachet m'a été bien désagréable, d'autant plus que miss Thornhill a un air extrêmement dédaigneux. Elle venoit de sortir, et j'étois toujours debout à la même place, tenant ce cachet, et j'avois envie de pleurer. Enfin, j'ai dit : J'emploierai l'argent de ce cachet pour ma bonne, alors je le regardai sans peine..... J'ai réfléchi depuis à ce mouvement d'humiliation, et je crois qu'il est condamnable, parce qu'il ne peut venir que de la vanité; car on ne doit rougir que d'avoir tort, et sûrement, dans cette occasion, je n'ai rien fait de répréhensible.

26 décembre

Le médecin est venu, a vu ma bonne, et ne croit pas qu'on puisse la guérir. Tout ce qu'il m'a dit là-dessus, m'a causé tant de chagrin, que j'en ai été malade. J'ai eu un accès de fièvre. Grand Dieu, que deviendrions-nous, si ma santé se dérangeoit tout-à-fait! Cette idée est terrible. Je ne me porte pas bien depuis deux mois, et je suis fort maigre. J'aurois besoin de prendre l'air et de faire un peu d'exercice; mais comment quitter ma bonne!....

Cependant je sors tous les dimanches avec madame Purvis, pour aller à la messe, et puis faire un tour de promenade; j'ai un grand chapeau et un voile qui me cachent entièrement le visage. Pendant ce temps, une des servantes reste avec ma bonne; je lui donne quelque chose pour cela; mais jusqu'au moment où je rentre, je suis inquiète. Je sens que personne ne doit et ne peut me remplacer auprès de ma bonne. Pauvre femme!... son état est donc sans espérance!.... Hélas, combien son attachement pour moi lui coûte cher! Elle avoit une pension de ma bonne maman; si au lieu de venir avec moi, elle se fût retirée avec son mari, elle n'auroit éprouvé ni persécutions, ni frayeurs, elle auroit conservé sa raison et sa santé, elle seroit heureuse! je suis la cause de tous ses malheurs!

De Londres, 15 janvier 1795.

Je suis toujours dans le plus grand embarras, relativement à mes parens. Je sais bien, par M. et madame Purvis, les noms des émigrés français qui sont à Londres; mais à quoi cela me sert-il, si mon père y est sous un nom supposé! et comment

pourra-t-il me trouver, puisque je me cache? J'ai pensé plus d'une fois que les gazettes pourroient m'instruire; mais ma mère et ma bonne maman m'ont défendu formellement de lire les papiers publics. Ma bonne maman, deux jours avant sa mort, me renouvela encore cette défense. Elle me dit, que depuis la révolution, les gazettes étoient remplies d'impiétés, ou contenoient le récit des choses les plus abominables en tout genre. J'ai donné ma parole de ne jamais jeter les yeux sur ces papiers...

J'ai bien pensé à me confier à madame Purvis, qui pourroit me conseiller et prendre des informations; mais outre qu'elle me traite toujours un peu sèchement, j'ai remarqué qu'elle parle beaucoup, et qu'elle est un peu indiscrète; et si une indiscrétion alloit exposer mes parens!...

M. Purvis est un excellent homme, mais il ne sort jamais, il est très-distrait, et s'occupe uniquement de son métier.....

27 janvier.

Outre mes deux écolières, miss Thornhill et madame Maitland, je vais en avoir

encore une autre, miss Daiz[illegible] dame Maitland qui me la procure.

Depuis trois semaines, mes écolières m'ont acheté deux camées, un petit tableau de fleurs et quelques ouvrages à l'aiguille; tout cela m'a valu cinq guinées. Avec cet argent, j'acheterai plusieurs choses dont j'ai besoin pour faire des fleurs artificielles...

4 février.

Hier au soir ma bonne fut si mal, qu'après l'avoir mise dans son lit, à sept heures, je descendis en bas pour supplier M. Purvis de monter un moment J'entrai dans la boutique, ce que je ne fais jamais. J'y trouvai un étranger très-bien mis, qui parloit à M. Purvis. Je n'osois avancer, je restois à la porte, espérant que l'étranger s'en iroit; mais il me regardoit d'un air surpris, et parla tout bas à M. Purvis qui se retourna et m'appela. Je m'approchai avec beaucoup de timidité, l'étranger m'en imposoit, et puis je suis devenue bien sauvage. Je priai M. Purvis de venir voir ma bonne (ce que j'appelle ici ma tante), il me répondit qu'il alloit me suivre. Comme je me retournois pour m'en al-

r me fit une profonde révérence, que je lui rendis, et je remontai bien vite dans ma chambre. M. Purvis ne vint qu'au bout de trois quarts d'heure; l'étranger l'avoit questionné tout ce temps sur moi, ce qui m'inquiéta d'abord. Mais ce matin, madame Purvis est venue demander des nouvelles de ma bonne, et elle est restée assez long-temps avec moi dans mon cabinet, ce qui ne lui arrive jamais. Elle m'a beaucoup parlé de cet étranger; il s'appelle M. Godwin, il a une immense fortune, dont il fait un usage admirable, c'est un homme bien vertueux et bien pieux, et d'un âge respectable; ainsi, l'espèce de curiosité qu'il a témoignée sur moi ne venoit que de sa bonté, et ne doit pas m'inquiéter.

8 février.

Je suis obligée de donner une garde à ma pauvre bonne; j'ai passé les deux dernières nuits à la veiller : je suis bien fatiguée et encore plus affligée. Grâce au ciel! je puis subvenir à toutes les dépenses qu'il faut faire. J'ai vendu ma montre, mon étui d'or et mon étoile de diamans.

20 février.

Madame Purvis gâgne bien à être connue; le chagrin qu'elle me voit et les soins que j'ai pour ma bonne, l'ont rendue aussi tendre pour moi, qu'elle étoit froide dans les commencemens. Si cela continue, je lui confierai tous mes secrets.

28 février.

Ma bonne étant infiniment mieux depuis plusieurs jours, j'ai été trois fois prendre du thé chez madame Purvis. Les deux premières il n'y avoit, comme je l'ai déjà dit, qu'elle et Sarah sa fille; mais aujourd'hui j'y ai trouvé M. Godwin, ce qui m'a d'abord interdite; cependant la conversation de cet homme respectable m'a bientôt assez intéressée pour m'ôter toute ma timidité. La cause de son intérêt pour moi est touchante et singulière; il est marié, et il a une fille unique de mon âge, qui me ressemble à ce qu'il dit, comme deux goutes d'eau. Elle est en Portugal, (pays où M. Godwin a passé vingt ans.) Cette jeune personne est dans un couvent, avec le dessein de s'y faire religieuse. M. Godwin ne veut pas qu'elle prononce ses vœux avant l'âge de vingt-un ans; mais il dé-

si elle persévère, et c'est, dit-il, parce qu'il l'aime passionnément, qu'il le souhaite, afin de n'avoir jamais à craindre pour elle les séductions du monde, et afin d'être assuré de son bonheur éternel. Un père qui pense ainsi pour une fille unique, a certainement une piété parfaite, surtout quand il a une grande fortune. M. Godwin m'a montré une bienveillance dont je suis bien touchée; il m'a beaucoup louée de ne vouloir pas jouer de la harpe ou chanter dans des concerts. Il m'a fait toutes les offres de services imaginables, et m'a donné d'excellens conseils. Il m'a demandé si j'avois des livres français; j'ai répondu que j'en manquois absolument, n'ayant personne pour me guider dans mes lectures. Il a dit qu'une jeune personne ne pouvoit être trop prudente à cet égard; il a même blâmé la lecture des romans les plus honnêtes; en tout, il est très-austère, mais il est bon et extrêmement obligeant. Il a dit, sans que je lui demande, qu'il m'enverroit des livres.

Ce 1er mars.

M. Godwin m'a envoyé des livres, et

le choix qu'il a fait, prouve bien sa piété. Ces livres sont : *les Sermons de Bourdaloue*, que je ne connoissois que de réputation ; *le Petit Carême de Massillon*, que j'avois déjà lu chez ma bonne maman ; et les *Nuits d'Young*, en français, que je ne connois pas du tout.

3 mars.

J'ai une nouvelle écolière, sur *ma seule réputation ;* c'est mistriss Stopford, qui a fait demander à me voir ce matin. Madame Purvis m'a dit qu'elle la connoissoit de nom ; que c'étoit une jeune dame très-riche et très-honnête. Je l'ai reçue ; elle n'est pas de la première jeunesse, mais elle est fort agréable, elle chante assez bien, et veut apprendre à s'accompagner de la harpe. Je lui ai déjà donné une leçon.

4 mars.

Enfin, j'ai fait toute ma confidence à madame Purvis, et l'extrême amitié qu'elle me montre depuis quelque temps, méritoit bien cette preuve de confiance. Elle m'a promis de lire toutes les gazettes, de feuilleter les anciennes, de m'en rendre compte, et de prendre d'ailleurs toutes les informations possibles. Ce soir elle

est revenue chez moi, pour me conseiller de tout confier à M. Godwin; elle m'a fait observer que je dois compter entièrement sur le zèle et les services d'un homme si bon et si vertueux, et qui peut m'être si utile par ses amis, ses correspondances, sa sagesse et ses lumières. J'ai trouvé ce conseil excellent, et il a été convenu que madame Purvis parlera demain à M. Godwin, en lui demandant, de ma part, un secret inviolable. Enfin, je puis donc espérer à présent de découvrir où sont mes parens: que cette idée est consolante!.....

5 mars.

L'excellent M. Godwin a reçu ma confidence avec la plus touchante sensibilité, il veut me parler là-dessus; je le verrai ce soir chez madame Purvis.

6 mars.

Je suis dans l'enchantement de ma conversation avec M. Godwin. Cet homme incomparable m'a promis formellement de découvrir où sont mes parens. Par un bonheur singulier, il se trouve qu'il a une collection complète de toutes les gazettes faites depuis la révolution. Il va les relire toutes. Il m'a dit qu'il étoit sûr d'avoir vu

le nom d'Armilly plusieurs fois dans les gazettes, qu'il se souvient même positivement que ces articles indiquoient les lieux où se trouvoit cette famille, qu'il est certain aussi qu'un des lieux indiqués étoit l'Espagne, mais qu'il ne se rappelle plus ni le temps, ni l'époque, ni les numéros des gazettes. Il faudra qu'il relise tous ces papiers; c'est un travail immense et de plusieurs mois, si le hasard ne le fait pas tomber tout de suite sur les articles que nous cherchons. Je lui ai dit que j'avois appris en Hollande, par la gouvernante d'Emilie, qui l'avoit lu dans un journal imprimé, que l'on avoit rendu la liberté à ma tante de Palmène, mais que je n'osois pas lui écrire de peur de la compromettre, et puis, parce que je ne savois comment faire mettre à la poste une lettre à son adresse, sans risquer de faire soupçonner qui je suis. Il a fort approuvé cette prudence, et il m'a conté, à ce sujet, qu'un émigré de sa connoissance ayant écrit dernièrement à sa mère, de la manière la plus réservée, la lettre avoit été ouverte à la poste, et que pour cela seulement la pauvre mère a été remise en

prison. Cela fait frémir! quelle prudence il faut avoir!... M. Godwin, qui a des correspondans partout, se charge de faire remettre, par une occasion sûre, à ma tante et à M. Duplessis des lettres que j'écrirai demain. En outre il va sur-le-champ écrire en Espagne, pour savoir si mes parens y sont encore... Je fondois en larmes, tandis qu'il me disoit tout cela, il pleuroit aussi. En me quittant il m'a dit: Soyez bien tranquille, je suis père, je me mets à la place de M. d'Armilly, je partage vos peines, mais je sens les siennes. Dans quelque lieu qu'il puisse être, je le découvrirai, et je vous conduirai moi-même dans ses bras... Quelle bonté adorable!..... Il m'a demandé une chose que madame Purvis trouve très-prudente, c'est de ne confier nos secrets à qui que ce soit sans son aveu. L'esprit de parti a fait à ma famille des ennemis irréconciliables; d'ailleurs M. Godwin m'a fait entendre qu'il avoit de puissans motifs de craindre tout pour moi, si l'on me connoissoit. Enfin, il est bien juste que je ne fasse pas une démarche importante, sans y être autorisée par ce protecteur généreux que la Providence me

donne. J'ai donc promis ce qu'il désiroit, il a reçu ma parole, et sûrement je la tiendrai scrupuleusement. Je ne dois pas oublier de dire qu'il m'a beaucoup pressée de ne plus donner de leçons, en m'offrant de me prêter tout l'argent dont j'aurai besoin pour ma bonne et pour moi. Mais quels que soient mon respect et ma reconnoissance pour lui, j'aime mille fois mieux vivre de mon travail que d'emprunter, et de faire des dettes que mes parens seroient obligés de payer. J'ai positivement refusé ses offres, mais en le remerciant comme je le devois... Dieu bénisse cet homme bienfaisant!...

12 mars.

Aujourd'hui, comme je donnois une leçon à madame Stopfort, madame Purvis est rentrée pour m'apporter, de la part de M. Godwin, *les quatre Fins de l'homme*, de Nicole, qu'il m'a conseillée de lire. Madame Purvis a mis le livre sur la table, et s'en est allée. Alors mistriss Stopfort a dit: Je suis sûre que c'est un livre de dévotion, puisque c'est M. Godwin qui le prête. Vous connoissez donc M. Godwin? ai-je repris. Je le connois seulement de réputation, a-

t-elle répondu, mais c'en est assez pour savoir que c'est un saint et le meilleur de tous les hommes. Là-dessus elle m'en a cité des traits véritablement admirables, et que madame Purvis ne m'avoit pas contés. Cet éloge n'est pas suspect d'une personne qui ne lui a jamais parlé ; on ne peut pas croire que l'amitié la fasse exagérer. Quel bonheur qu'un tel homme ait bien voulu se charger de mes affaires ! je dois aussi bien de la reconnoissance à madame Purvis pour ses bons conseils et pour la tendresse qu'elle a pour moi. Je ne puis donner une idée de ses intentions. Elle m'envoie continuellement toutes sortes de petits présens en bonbons, pâtisseries, confitures, et l'autre jour elle a fait faire des glaces, afin de m'en envoyer ; enfin, je ne crois pas qu'elle ait plus d'affection pour Sarah que pour moi.

18 mars.

La santé de ma bonne est toujours moins mauvaise depuis plus de huit jours, mais sa tête est plus dérangée que jamais.

M. Godwin veut que je fasse connoissance avec sa femme, qui est un ange comme lui. Elle vit dans la retraite à quinze

milles de Londres, elle viendra la semaine prochaine, et je la verrai. M. Godwin nous a conté hier, à madame Purvis et à moi, l'histoire de son mariage; elle est admirable. M. Godwin, dès l'âge de quinze ans, étoit d'une telle dévotion, qu'il vouloit absolument se faire moine. Il s'enferma dans un couvent de Portugal, qui est beaucoup plus austère que nos religieux de La Trappe; par exemple, il couchoit sur un lit dont on ne peut, dit-il, donner l'idée qu'en le comparant à une grande vergette; il dormoit sans draps sur ce crin ainsi posé, qui le piquoit de tous côtés. D'heure en heure, pendant toute la nuit, un religieux passoit dans tous les corridors avec une grosse sonnette, en criant: *veillez pour prier, et souvenez-vous de la mort!* (cela est bien frappant.) Il portoit toujours une ceinture, une espèce de collier et des bracelets placés sur la peau, et remplis de petites pointes de fer. Il avoit pour toute nourriture, du gros pain noir et de l'eau. Il a vécu comme cela cinq ans. Au bout de ce temps son père tombant dangereusement malade, le rappela, et il le soigna deux ans. Son père mourut, et en rendant le dernier sou-

pir, il lui recommanda de prendre soin des enfans de son ami intime qui étoit mort ruiné. M. Godwin se mit à la tête des affaires de cette famille, et plaça tous les garçons; il restoit une fille, à laquelle M. Godwin voulut faire une pension, ce qu'elle refusa par délicatesse. M. Godwin, touché de ses vertus, l'épousa, uniquement pour lui assurer un sort; ce n'étoit pas du tout par amour, car elle étoit fort laide et plus âgée que lui. Voilà comment il s'est marié, regrettant toujours de n'avoir pu suivre sa vocation. Il n'est pas étonnant qu'il approuve celle de sa fille, et qu'il soit charmé qu'elle veuille se faire religieuse. Il est bien tendre père; il est toujours aussi frappé de ma ressemblance avec sa fille : elle lui fait tellement illusion, que, quelquefois en me regardant, il tombe dans une totale distraction, ensuite il soupire et il rêve. Je crois que, malgré lui, il s'afflige en pensant que lorsque sa fille aura fait ses vœux, il sera séparé d'elle sans retour, et sa piété condamne ce mouvement, qui est pourtant bien naturel.

Madame Purvis m'a dit que M. Godwin, quoique dans le monde, vit toujours avec

une extrême austérité; mais il s'en cache, pour ne pas paroître singulier : on ne croiroit pas, à le voir, qu'il jeûne si souvent et qu'il porte toujours un cilice, car il est très-gras; mais c'est qu'il est accoutumé à ce genre de vie depuis sa première jeunesse.

25 mars.

M. Godwin cherche toujours une occasion pour envoyer mes lettres à ma tante et au bon M. Duplesis, mais il n'en a pas encore trouvé d'assez sûre à son gré. Il est en tout d'une telle prudence, qu'il n'a pas voulu décidément que M. Purvis fût mis dans nos secrets, disant qu'il est trop distrait, que d'ailleurs il ne nous seroit utile en rien, et que c'est une indiscrétion de faire une confidence importante sans nécessité.

Je n'enseigne plus madame Stopfort, qui ne peut plus prendre de leçons, parce qu'elle va faire un long voyage. La veille de son départ, elle m'a encore parlé de M. Godwin avec enthousiasme; elle venoit de voir une famille d'émigrés à laquelle il a rendu des services inouïs; mais il ne se vante jamais de ces choses-là; c'est pourquoi je ne savois pas un mot de toute

cette histoire Chaque jour augmente ma vénération pour lui.

J'ai acquis deux écolières de plus : j'en ai cinq à présent ; quand j'en aurai six, je n'en prendrai plus de nouvelles, afin de me réserver assez de temps pour mes études particulières.

Je savonne et je repasse très-bien à présent. Je compte beaucoup mieux, je connois bien les monnoies anglaises, j'en ai arrangé une petite collection dans une boîte, et j'ai écrit sur chaque pièce le nom et la valeur.

J'apprends aussi de M. Purvis les noms et les propriétés des drogues ; il m'a donné des échantillons de toutes celles qui ne sont pas des poisons, ce qui me fait une petite pharmacie bien jolie. Enfin, je ne néglige aucun moyen d'apprendre quelque chose de nouveau. M. Purvis est très-bon botaniste ; il a été charmé de voir que je savois un peu de botanique, il m'en a donné quelques leçons, et il m'a prêté un bien bel herbier gravé.

2 avril.

J'ai eu ce matin, pour la première fois, une dispute assez vive avec madame Pur-

vis. Je sens tous les égards que mérite son âge, et toute la reconnoissance que je lui dois; cependant je ne crois pas avoir eu tort. Voici exactement notre conversation : Madame Godwin doit arriver ces jours-ci; madame Purvis étoit seule avec moi ce matin dans mon cabinet, pendant que ma pauvre bonne dormoit encore dans notre chambre; l'entretien est tombé sur madame Godwin, et madame Purvis m'a dit qu'elle m'exhortoit à tout mettre en usage pour plaire à cette respectable dame. J'ai répondu que j'avois un grand désir d'obtenir l'amitié de la femme de M. Godwin. Et de plus, a repris madame Purvis, vous y avez aussi un grand intérêt. — Comment? — C'est que si vous lui plaisez, je suis persuadée que M. Godwin, qui vous aime comme un père, lui proposera de vous prendre chez elle; il ne me l'a pas dit, mais connoissant sa bonté, je n'en doute pas. — Je crois, moi, Madame, que vous vous trompez. Il faudroit que j'abandonnasse ma bonne, et certainement M. Godwin est loin d'avoir une telle idée..... — *L'abandonner!* à Dieu ne plaise que je vous conseille une semblable chose! On la mettroit

en pension chez un bon chirurgien, on lui loueroit un meilleur appartement que celui-ci, elle auroit une servante et une garde, elle seroit infiniment mieux qu'ici, elle guériroit peut-être; voyez que d'avantages seulement pour elle!.... — Mais qui paieroit toute cette dépense pour ma bonne?..... — M. Godwin se trouveroit trop heureux de faire cette bonne action. — J'en suis persuadée; mais cette action m'appartient, j'en sens tout le prix, et je ne la céderai à qui que ce soit. Si j'acceptois un asile chez madame Godwin, je ne pourrois plus disposer de mon temps, je ne pourrois plus donner de leçons; par conséquent je n'aurois plus de moyens pour faire subsister ma bonne, et, je vous le répète, je ne souffrirai point qu'un autre me supplée à cet égard. — Ecoutez, ma chère demoiselle, parlons raison. Votre bonne est condamnée par les médecins, elle ne recouvrera jamais ni la santé, ni la raison, mais elle peut végéter encore long-temps dans l'état où elle est. Songez que la vie que vous menez finira par détruire votre propre santé et toute votre fraîcheur. Songez combien il est malsain, et

même déraisonnable, de coucher toutes les nuits dans la chambre d'une personne si infirme, et dont la tête est aliénée ! D'un moment à l'autre il peut lui prendre des accès de fureur dont vous seriez la victime ; cela fait frémir !.... Ce que je vous propose, seroit le parti le plus avantageux pour madame Roussel, et en même temps vous rendroit une honnête liberté, et vous affranchiroit des dangers affreux que vous courez continuellement. — Non, Madame, je ne crains point ma bonne ; elle n'a plus sa tête, il est vrai, mais elle a conservé son cœur, elle me connoît et m'aime toujours. — Dans la situation où elle est, elle ne se souviendroit plus de vous au bout de vingt-quatre heures d'absence. — Je n'en crois rien, mais du moins je suis certaine que moi je ne l'oublierois pas, et que je ne pourrois vivre avec le remords de l'avoir quittée volontairement. — Faites une autre réflexion : il est possible que, contre notre attente, vous passiez encore quelques années sans retrouver vos parens ; Dieu seul peut savoir comment finira tout ceci ; ne seroit-il pas prudent, dans cette incertitude, de vous assurer un asile honorable,

et de vous mettre sous la protection d'une dame vertueuse, immensément riche, qui peut s'attacher à vous, et par la suite vous assurer une fortune considérable ? Votre extérieur a quelque chose de si enfantin, que l'on ne peut pas encore, en vous voyant, vous regarder comme une jeune personne ; vous n'avez l'air que d'une enfant, mais vous allez avoir quatorze ans ; dans un an, votre figure sera peut-être formée, et alors il sera bien peu convenable de vivre ainsi toute seule sans aucun mentor; soyez sûre que de cette manière vous exposeriez cruellement votre réputation.... — Je saurai la conserver irréprochable, en vivant dans la retraite et dans l'obscurité. En un mot, ma chère madame Purvis, je dois à madame Roussel une reconnoissance sans bornes ; je lui ai promis, depuis qu'elle est malade, de la soigner constamment et de ne la jamais quitter, et rien dans le monde ne pourra me faire manquer à cet engagement. — Et si vos parens sont en Espagne, et s'ils vous mandent de les aller rejoindre ? — S'ils sont en Espagne, j'irois les rejoindre quand ils ne me rappelleroient pas, à moins

qu'ils ne me le défendissent, mais j'emmenerois madame Roussel; vous savez que les médecins s'accordent à dire que de longs voyages lui feroient du bien, surtout par mer. — Et si votre famille étoit dans le nord? s'il falloit faire beaucoup de chemin en voiture?.... — J'emmenerois toujours madame Roussel..... — Je doute qu'elle fût en état de soutenir un long voyage par terre, à moins de s'arrêter souvent, et de voyager avec une extrême lenteur.... — Je m'arrêterois, et je voyagerois à petites journées. — En allant rejoindre une famille chérie? — Je la reverrois plus tard, il est vrai, mais elle ne m'en recevroit qu'avec plus de plaisir et de tendresse; j'aurois rempli un devoir sacré. Je connois mes parens, je suis sûre qu'ils me prescriroient tout ce que la reconnoissance m'inspire pour madame Roussel. — En vérité, Mademoiselle, je ne puis voir dans vos projets, à cet égard, qu'une obstination tout-à-fait extravagante. Ces paroles prononcées du ton le plus sec, me causèrent beaucoup d'émotion. J'ose croire, Madame, répondis-je, que M. Godwin ne me désapprouveroit pas. Madame Pur-

vis ne répliqua rien, et rêva un moment. Ensuite elle me dit : Je ne puis vous cacher que mon mari voit avec beaucoup de peine madame Roussel dans notre maison, et que je ne réponds pas de pouvoir l'engager à la garder encore long-temps. A ces mots je n'ai pu retenir mes larmes. Je serai bien affligée de vous quitter, Madame, ai-je répondu ; cependant je m'y résoudrai sans balancer, si ma bonne ne peut rester chez vous. Pensez-y bien, me dit madame Purvis en se levant, et réfléchissez, Mademoiselle, à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Soyez convaincue, Madame, ai je repris, que vous me retrouverez dans tous les momens les sentimens que je viens de vous montrer. Madame Purvis est sortie fort en colère. Justement ma bonne se réveilloit et m'appeloit. Que sa voix m'a paru douce et touchante dans cet instant!..... J'ai volé vers elle, je l'ai aidée à se lever, je l'ai conduite dans son fauteuil, je lui ai donné une tasse de bouillon que je fais pour elle. Jamais je ne l'ai servie avec tant de plaisir, jamais je n'ai senti au fond de mon âme une satisfaction plus pure ! Je ne pouvois la regarder sans être atten-

drie!... L'intéressante et chère créature me sourioit et me serroit les mains. J'ai pressé les siennes contre mon cœur, en renouvelant, avec délice, la promesse sacrée qu'elle a reçue de moi... —Cette après-midi madame Purvis est venue me chercher. M. Godwin étoit chez elle; elle amenoit Sarah pour rester avec ma bonne. Je l'ai suivie, elle avoit un air embarrassé, mais très-adouci. Quand nous avons été dans son salon, elle m'a avoué qu'elle avoit tout conté à M. Godwin, et elle a ajouté, avec beaucoup de candeur, qu'il lui donnoit entièrement tort (ce qui m'a fait bien plaisir). M. Godwin est un ange, il a pris la parole pour gronder encore la pauvre madame Purvis. Cet excellent homme a dit qu'il avoit en effet pour moi les sentimens d'un père, mais que par cette raison, il désiroit surtout me voir remplir tous mes devoirs; il a loué mon attachement pour ma bonne, et a répété plusieurs fois que je dois la soigner jusqu'à son dernier soupir. Madame Purvis s'est excusée sur l'intérêt extrême qu'elle prend à mon sort; elle m'a dit des choses bien touchantes; je l'ai embrassée de toute mon âme; et en

effet, je ne dois pas lui en vouloir, car son tort ne vient que d'un zèle mal entendu. J'ai montré mon inquiétude sur ce qu'elle m'a dit que M. Purvis ne vouloit pas garder ma bonne; M. Godwin s'est chargé de lui parler et de lui faire sentir combien il seroit inhumain de la renvoyer; mais M. Godwin m'a prescrit de n'en pas dire un mot à M. Purvis, parce que la seule chose qui le retient, est l'idée que je ne m'en doute pas, et que je compte entièrement sur l'amitié qu'il me témoigne; ainsi je ne lui en parlerai jamais. Que deviendrois-je, bon Dieu, si je n'étois pas guidée par les conseils d'un homme si prudent, si éclairé, et si parfait en toutes choses!

Ce 13 avril.

J'ai d'aujourd'hui mes six écolières; c'est M. Godwin qui m'a complété ce nombre, en me procurant miss Dennis, âgée de quinze ans, et fille d'un marchand de la cité. Cette pauvre jeune personne est bien disgraciée de la nature; elle est horriblement marquée de la petite vérole et très-bossue, c'est pourquoi, dit-on, ses parens veulent lui donner beaucoup de talens. Elle me paie comme

deux écolières ; car, outre la harpe, elle enseigne le dessin.

15 avril.

J'ai vu hier madame Godwin. M. Godwin a eu l'honnêteté de l'amener dans mon cabinet, où il entroit lui-même pour la première fois. Madame Godwin m'a fait beaucoup de caresses, et m'a invitée, d'une manière pressante, à aller dîner quelquefois chez elle. J'ai répondu que cela m'étoit impossible, à cause de ma bonne, et que je m'étois fait la loi de ne sortir que pour aller à l'église et pour prendre l'air une demi-heure de temps en temps. Malgré cela, elle continuoit de me presser d'une manière si singulière, que j'en étois embarrassée, lorsque M. Godwin est venu à mon secours, en approuvant positivement mon refus. Comme je dois tout dire dans ce journal, j'avoue que madame Godwin a un extérieur extraordinaire et repoussant. Il y a dans ses manières je ne sais quoi de décidé, et en même temps de contraint, que je n'ai jamais vu qu'à une seule personne, madame Stopfort. Mais cette dernière étoit belle et jeune encore, au lieu que madame God-

elle est excessivement laide et fort âgée, affectant d'avoir l'air vénérable. Elle parle un très-mauvais anglais, et elle emploie des expressions tout-à-fait étranges. Elle n'a vécu que dans la retraite et en province; elle n'a aucun usage du monde; je crois qu'elle manque absolument d'éducation et d'esprit. M. Godwin n'en est que plus estimable d'avoir fait un tel mariage; il a infiniment d'esprit et des manières fort nobles. Je suis sûre qu'il voit parfaitement les ridicules de sa femme; j'ai même remarqué qu'il a été embarrassé, deux ou trois fois, des choses qu'elle disoit, et qu'il lui a fait plusieurs signes; mais elle a une belle âme et une grande dévotion, et c'en est assez pour que M. Godwin la chérisse. Il ne parle jamais d'elle qu'avec le plus grand respect, parce qu'il n'est véritablement frappé que de sa vertu. Madame Godwin m'a priée de jouer de la harpe et de chanter. J'ai bien vu que les paroles de mes romances choquoient un peu M. Godwin, parce qu'elles n'expriment que l'amour; (il ne va jamais aux spectacles à cause de cela). Pendant que je chantois, il me regardoit tristement, et il étoit fort

rouge. J'étois vraiment honteuse, en pensant que je faisois rougir un homme ; mais c'est que M. Godwin est réellement un saint ; ce n'est pas une façon de parler. Il a dit que l'on devroit bien faire, pour les jeunes personnes, des cantiques et des romances morales ; cette idée est, en effet, très-bonne, et pour moi, je sens que je chanterois mieux, si j'avois à exprimer la piété filiale, la reconnoissance et l'amitié fraternelle.

Ce 1er mai.

La pauvre miss Dennis n'a aucune disposition ni pour le dessin, ni pour la musique. Elle vient communément toute seule chez moi, mais sa mère l'amène quelquefois, et, d'après la manière dont la mère et la fille me parlent de M. Godwin, je présume que cet homme charitable est le bienfaiteur de cette famille, et que c'est lui qui paie les maîtres de miss Dennis. Cela me fait bien de la peine de penser que c'est de M. Godwin que je reçois cet argent, et surtout qu'il me paie pour faire une bonne action. Je voudrois montrer pour rien à cette pauvre fille, mais je n'ai nul prétexte pour cela, puisqu'on me ca-

c..e sa situation. M. Godwin ne convient jam.. du bien qu'il fait ; c'est même le fâcher que de lui en parler.

16 mai.

Mes lettres pour Paris sont enfin parties hier. M. Godwin a trouvé une occasion parfaite. Il n'a point encore reçu de réponse d'Espagne ; il l'attend tous les jours. Il lit toujours sa collection de gazettes, mais plusieurs numéros lui manquent, il les cherche inutilement. Il vient de charger un libraire de les lui trouver dans quelque magasin ; il dit que cela sera assez long. Quelle persévérante bonté ! Il joint à cela des attentions charmantes pour moi ; lui et madame Godwin m'envoient continuellement les plus belles fleurs du monde, et elles sont fort rares à Londres, et trop chères pour que j'en puisse acheter ; par cette raison je ne voulois pas les recevoir, mais elles viennent d'un jardin qui appartient à M. Godwin et qu'il cultive lui-même.

16 mai.

Mon cabinet est ravissant, il est tout rempli de fleurs, en grande partie dans des pots, mais j'ai huit carafes. C'est un

coup d'œil charmant. — Ma bonne étant mieux depuis un mois, j'avois congédié la garde, mais je l'ai reprise seulement pour trois heures de la matinée, temps où je donne mes leçons dans le parloir de madame Purvis. Ma bonne ne se levant jamais qu'à midi et demi, est alors dans son lit; mais entre chaque leçon je monte un moment chez moi pour voir si elle est calme, ou si elle n'a besoin de rien.

20 mai.

Hier à midi et demi, après avoir, comme à l'ordinaire, congédié la garde et levé ma bonne, je suis rentrée dans notre chambre pour faire le lit de ma bonne, suivant ma coutume. Au bout de quelques minutes je l'ai entendu marcher dans le cabinet, ce qu'elle ne fait jamais, car elle reste toujours dans son fauteuil, occupée à effiloquer des chiffons, la seule chose depuis long-temps qui paroisse l'amuser. J'ai été tout doucement regarder à la porte ce qu'elle faisoit, et j'ai vu avec bien de la peine, je l'avoue, qu'elle cueilloit et arrachoit toutes mes charmantes fleurs!... Je l'ai questionnée là-dessus; elle ne m'a répondu d'abord que par un signe mysté-

ieux, c'est toujours sa manière; j'ai ré- [illegible] question, et elle m'a dit qu'elle vouloit faire *des guirlandes pour me parer.* — Qui pourroit avoir la barbarie de la contrarier dans l'état où elle est?.... J'ai fait le sacrifice de mes pauvres fleurs.... Elle les a toutes rompues sans en épargner une seule; elle les entassoit à mesure dans le pan de sa robe; cela fait, elle a été se rasseoir, m'a demandé du fil, et s'est mise à faire des guirlandes. Ensuite elle m'a appelée pour *m'habiller*, a-t-elle dit: je me suis mise à genoux devant elle, et aussitôt elle m'a couverte de toutes ces guirlandes; elle en a posé une sur ma tête, une autre en bandoulière sur ma taille, une troisième en ceinture; et puis elle m'a embrassée en disant que j'étois jolie, et qu'elle m'arrangeroit tous les jours comme cela.... Dans ce moment la porte de mon cabinet s'ouvre, et je vois paroître M. Godwin, suivi de madame Purvis. M. Godwin s'arrêta, et me regarda avec étonnement. J'ai donné l'explication de cette singularité: pendant tout ce temps M. Godwin ne se lassoit pas d'examiner ma figure, qui devoit être en effet bien ridicule avec

toutes ces guirlandes de fleurs. Eh bien, [illegible], dit M. Godwin, je vous enverrai tous les matins de nouvelles fleurs pour vous et pour madame Roussel ; puisque cela l'amuse, il ne faut pas l'en laisser manquer. Cela n'est-il pas d'une bonté charmante?... Je suis venu, a-t-il ajouté, pour vous apporter une vieille gazette que j'ai retrouvée. A ce mot, combien mon cœur a palpité!... J'ai pris la gazette, et j'ai lu cet article : « De Madrid, 2 août 1794. Le comte et la comtesse d'Armilly, avec leur famille, sont encore ici ; mais, malgré la protection que la cour leur accorde, on croit qu'ils partiront dans quelques mois. » Après avoir lu ces six lignes, j'ai été obligée de m'asseoir ; l'attendrissement et la joie peuvent faire bien du mal, je ne pouvois plus respirer, et j'étois d'une pâleur effrayante. J'ai vu dans cette occasion toute la bonté de M. Godwin, il a pâli aussi : *Un verre d'eau, un verre d'eau!* s'est-il écrié, *elle va s'évanouir!*.... On m'a fait boire, j'ai pleuré, c'étoit heureusement derrière le fauteuil de ma bonne, car si elle avoit vu mes larmes, je suis certaine qu'elle auroit été dans la plus grande agitation, ou

lu moins elle auroit pleuré aussi ; c'est chose dont j'ai fait plus d'une fois l'expérience. M. Godwin, placé devant moi, avoit mis un genou en terre ; il tenoit un flacon qu'il me faisoit respirer. Incomparable enfant ! a-t-il dit, et ses yeux se sont remplis de larmes. Je ne puis dire combien cela m'a touchée, de voir cet homme si respectable prendre un tel intérêt à mon sort. Je ne sais ce que je lui ai dit là-dessus, mais tout d'un coup il s'est levé, s'est retourné brusquement, et s'est enfoncé dans l'embrasure de la fenêtre, où il est resté quelques minutes. Il étoit réellement si ému que je suis sûre que le souvenir de sa fille se mêloit à l'attendrissement que je lui causois. Enfin, mes chers parens étoient à Madrid il y a neuf mois ! *la cour les protégeoit*..... Cependant ils vouloient quitter l'Espagne ! ah ! c'étoit pour me chercher sans doute... je suis persuadée qu'ils sont en Portugal, M. Godwin les découvrira sûrement. Oh, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers lui !....

22 mai.

M. et madame Godwin m'envoient tous

les matins une telle quantité de fleurs, qu'ma bonne peut faire des guirlandes *me parer* (comme elle dit) sans tout employer....

J'ai oublié d'écrire qu'avant-hier au soir madame Purvis me dit qu'il étoit quelquefois incommode pour elle de se trouver constamment en tiers entre M. Godwin et moi, et qu'elle pensoit que je pouvois, sans inconvénient, recevoir sans elle dans son parloir, et même chez moi, un homme de son âge et d'un tel caractère. J'ai répondu, ce qui est bien vrai, que je regardois M. Godwin comme un second père; qu'en effet son âge étoit respectable (car je crois qu'il a bien quarante ans), mais que cependant, comme il n'est point précisément un vieillard, je ne pourrois le voir tout seul sans manquer à la bienséance. J'ai ajouté que j'étois persuadée qu'il penseroit ainsi lui-même. Je ne me suis pas trompée; madame Purvis lui en a parlé, et il a rejeté formellement cette proposition. Outre les raisons de décence qui doivent m'empêcher de me trouver tête à tête avec un homme, quel qu'il soit, j'avoue que M. Godwin m'inspire, mal-

gré moi, un embarras particulier dont je ne puis me rendre raison. Personne au monde ne peut le respecter et l'admirer plus que moi, mais il a un certain regard fixe et pénétrant qui m'intimide. Je crois qu'il est très-observateur, ce qui lui a donné cette manière de regarder qui est vraiment singulière; je ne crains point qu'il lise dans mon âme, et pourtant je ne puis soutenir ce regard, et en tout je ne suis jamais parfaitement à mon aise avec lui. Ma timidité augmente tous les jours; quand j'avois un guide pour m'avertir et pour me reprendre, j'avois bien plus d'assurance. Madame Purvis est bien vertueuse et m'aime tendrement, mais elle n'est pas très-réfléchie pour son âge....

1er mai.

J'ai encore revu aujourd'hui, pour la troisième fois, madame Godwin. Mon Dieu, qu'elle a un ton singulier et des manières désagréables!... Point encore de réponse d'Espagne ni de Paris! que cela est long!....

Je suis toujours aussi contente de ma petite écolière de dix ans, miss Watson. Elle n'est nullement jolie, mais elle est

charmante par ses grâces et sa douceur. Elle fait des progrès étonnans et joue à ravir. Elle apprend bien, parce qu'elle est extrêmement docile. Quand notre leçon est finie, sa gouvernante nous permet de jouer ensemble, et malgré la différence de nos âges, cela m'amuse, en songeant que mon aimable Juliette a sûrement encore une grande poupée. Celle de miss Watson est charmante; elle l'apporte toujours dans sa voiture, je lui donne aussi sa leçon de harpe, ce qui nous fait bien rire; et puis nous la coiffons.... — Ce matin, miss Watson m'a donné la plus jolie poupée du monde; c'est un petit maillot avec un visage de cire et des cheveux blonds tout bouclés: cela est ravissant. Je la garde pour ma chère petite Gogo. J'amasse aussi beaucoup d'autres choses pour elle et Juliette et pour mes frères. Oh, quand pourrai-je leur distribuer ce petit magasin!....

10 juin.

Miss Dennis fait si peu de progrès, que j'ai véritablement des scrupules de recevoir de l'argent pour des leçons absolument inutiles. Je l'ai dit à M. Godwin,

i m'a répondu avec sévérité, qu'il avoit [illegible] m'attacherois à une écolière privée de tout espoir d'établissement par la difformité de sa figure; car, a-t-il ajouté, les hommes en général ne sont touchés que des avantages les plus méprisables et les plus frivoles; ils ne recherchent que les grâces et la beauté... J'ai assuré avec vérité M. Godwin, que je donnois à miss Dennis plus de temps et de soins qu'à miss Watson même, mon écolière favorite; il m'en a remerciée, et m'a priée de persévérer encore quelque temps, ce qui me contrarie bien....

15 juin.

La réponse de Paris est arrivée, mais seulement une lettre du correspondant de M. Godwin. Ma tante et ses enfans et M. Duplessis sont en parfaite santé. Ma tante a dit que maman étoit allée en Espagne il y a sept mois, que depuis ce temps elle n'a pas eu de nouvelles; ma tante n'a plus eu de réponse, sûrement maman voyage. Ma tante n'ose absolument écrire un mot, cela étant du plus grand danger; elle m'ordonne la plus minutieuse prudence à cet égard, et de suivre

entièrement les conseils de M. Godwi
Elle m'enverra incessamment de l'a
par une occasion, et elle désire qu'alors je ne donne plus de leçons. Voilà tout ce que contenoit la lettre. Je l'ai relue dix fois de suite, je la sais par cœur. Les expressions me manquoient pour témoigner à M. Godwin ma joie et ma reconnoissance. Comme mon sort est changé depuis que je le connois, et quelle bénédiction le ciel répand sur moi depuis que je me laisse guider par lui !. ..

Je voudrois bien avoir des détails sur Adrienne et sur Auguste; M. Godwin dit que d'après la recommandation que m'a faite ma tante, je ne dois pas risquer de leur écrire, mais il leur fera passer quelques petits présens que je leur destine ...

25 juin.

Aujourd'hui à onze heures et demie, ma bonne étant encore couchée, M. Godwin et madame Purvis sont entrés dans mon cabinet, et M. Godwin m'a dit qu'il venoit de recevoir, par son correspondant, l'argent que m'envoie ma tante; en même temps il a tiré de sa poche des billets sur des banquiers, et puis une

bourse remplie d'or, tout cela formant la somme de cinq cents guinées. Il a posé cela sur ma table, en me priant de lui en donner une quittance. Non, Monsieur, ai-je dit, je serois bien embarrassée de garder tout cet argent-là ; je vous supplie de me permettre de vous le confier. Mais, a-t-il répondu, ces billets ne sont pas embarrassans ; mettez-les dans un portefeuille, que vous enfermerez dans votre armoire. — Non, Monsieur, je vous demande instamment de vouloir bien vous en charger. — Du moins, prenez cette bourse, qui ne contient que cent guinées, vous en aurez absolument besoin pour votre dépense courante. — Point du tout, car je suis décidée à ne rien dépenser de toute cette somme. J'ignore quelle est la situation de mes parens... — Protégés par une cour, ils sont certainement dans une grande aisance. — Des événemens imprévus peuvent les en priver, et je veux leur conserver cet argent, pour le leur remettre quand je les reverrai. — Mais cela est impossible ; il faut que vous viviez... — Je trouve dans mes leçons des ressources plus que suffisantes. — Mais madame votre

tante veut que vous cessiez de donner [illegible] leçons. Elle a dit qu'elle le *désiroit*. — désir n'est pas un ordre. — P[illegible] un ch[illegible] tel que le vôtre, le désir d'une tante si révérée n'est-il pas un ordre ? — Oui, sans doute, si elle connoissoit parfaitement la situation actuelle de mes parens, mais il y a sept mois qu'elle n'a eu de leurs nouvelles. D'ailleurs, je ne me croirois obligée d'obéir aveuglément à un ordre de ma tante, que si je le recevois de sa bouche, ou signé de sa main. Votre correspondant peut avoir mal compris ou mal expliqué ce qu'elle a dit. Enfin, cette somme est trop forte pour que ma tante me l'ait envoyée pour moi toute seule ; et si elle suppose qu'une partie en peut être nécessaire à mes parens, je dois leur réserver le tout, puisque j'en ai la possibilité. Ce discours a causé beaucoup d'étonnement à M. Godwin. Il n'a rien répondu, et après un grand silence, madame Purvis a pris la parole, pour essayer de me faire changer de résolution ; je crois que malgré moi mon visage a exprimé un peu d'impatience; M. Godwin a interrompu madame Purvis, en disant : Ne la contrarions point, ses raisons

nt si vertueuses et si touchantes, qu'il n'est pas permis de les combattre. Il m'a encore dit plusieurs choses aimables; ensuite il est sorti, en remportant les cinq cents guinées, après m'en avoir donné un reçu par écrit.

J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, et je soupçonne que M. Godwin, qui passe sa vie à faire des actions généreuses en les cachant, aura fort augmenté la somme réellement envoyée par ma tante. J'ai eu cette idée tout de suite; mais quand elle ne me seroit pas venue, je me serois conduite tout de même. Ainsi, j'ose me flatter que dans tous les cas, j'ai pris le bon parti. Je remettrai à mes parens cette somme entière, alors ils pourront éclaircir le fait. Jusque-là cet argent restera dans les mains de M. Godwin. Je crois aussi que M. Godwin désire beaucoup que je discontinue mes leçons, par la crainte que parmi mes écolières il ne s'en trouve quelques-unes capables de me donner de mauvais conseils, car il me recommande sans cesse de ne point causer avec elles, et en général, de m'en défier. Je sais d'ailleurs, par madame Maitland et miss Dalzel, qu'il

s'est présenté ici plusieurs personnes me voir et me demander de leur donner des leçons, long-temps avant que j'eusse complété le nombre d'écolières que je voulois avoir, et que madame Purvis les a refusées sans me consulter. Je lui en ai parlé, et elle m'a avoué ingénument que cela étoit vrai, mais que M. Godwin, auquel elle avoit nommé ces personnes, lui avoit dit qu'elles manquoient de principes et de piété, et qu'il seroit au désespoir qu'elles eussent la moindre relation avec moi. Certainement un père ne pourroit pas prendre plus d'intérêt à la conduite et à la réputation de sa fille. Il pousse cet intérêt si loin, qu'il s'informe exactement si je vais souvent à confesse, et si je fais maigre. Il m'a même proposé de me donner son directeur, qui a été missionnaire aux Indes, et dont la vie est toute semblable à celle des Apôtres; mais je suis très-attachée à mon confesseur, que j'ai pris en arrivant à Londres: le hasard m'a très-bien servie en cela. Cet ecclésiastique est un excellent homme; il est très-simple dans ses discours, mais ses exhortations sont touchantes, et je n'ai pas voulu le quitter.

J'ai pris un maître, c'est un vieux peintre en miniature, qui montre fort bien, et qui, très-content de mon application, me prend fort peu d'argent, et me donne de longues leçons. Je voudrois bien pouvoir perfectionner un talent si agréable.

12 juillet.

J'ai reçu aujourd'hui la plus charmante lettre du monde, écrite en français; et par une jeune personne anglaise, lady Charlotte Williamson. On a donné ce billet à M. Purvis, qui me l'a envoyé sur-le-champ. Il paroît, par quelques expressions de cette lettre, que ce n'est pas la première que cette jeune dame m'écrit, mais je n'en ai reçue aucune autre. Lady Charlotte désire depuis long-temps, dit-elle, être mon écolière, et me demande instamment, si je ne veux pas lui donner des leçons, de la recevoir du moins une seule fois. Tout cela est dit avec une grâce et une politesse extrêmes; il n'y a pas une faute d'orthographe dans la lettre, et l'écriture est parfaite. Comme madame Purvis est sortie, je suis descendue dans le laboratoire de M. Purvis, et je lui ai demandé s'il connoissoit lady Charlotte Williamson; il m'a

répondu qu'il ne l'avoit jamais vue, mais qu'il savoit qu'elle est d'une famille illustre et respectable : c'est tout ce qu'il a pu me dire. Quand madame Purvis rentrera, je la questionnerai là-dessus.

14 juillet.

Comme je l'ai écrit hier, madame Purvis m'ayant fait un portrait fort désavantageux de lady Charlotte, j'ai voulu savoir, à cet égard, l'opinion de M. Godwin. Il a blâmé madame Purvis d'avoir dit tant de mal de cette jeune dame ; mais c'est, je crois, par un sentiment de charité chrétienne, car il convient que c'est une dame *à la mode (a ladi of fashion)* et je lui ai entendu dire mille fois que cette expression ne signifioit rien autre chose qu'une *coquette*. Enfin, il ma conseillé de ne point la recevoir, et je l'ai promis. Madame Purvis m'exhortoit à ne faire aucune réponse à la lettre, j'ai témoigné que je trouvois cela bien malhonnête. Là-dessus M. Godwin a été de mon avis ; il a dit que je devois répondre avec respect, mais très-froidement, et en refusant formellement la visite. C'est ce que je ferai, et il m'en

coûte beaucoup de répondre ainsi à une si jolie lettre.

1er août.

La réponse d'Espagne est enfin arrivée, mais ne nous apprend rien de bien satisfaisant. On mande que mes parens ont quitté Madrid il y a huit mois; on soupçonne qu'ils sont en Portugal, on n'en est pas sûr, on s'en informera. M. Godwin n'a rien trouvé de nouveau dans sa collection de gazettes. Il vient d'écrire en Portugal.....

18 août.

Ma pauvre bonne est encore plus malade aujourd'hui qu'hier; depuis trois semaines sa santé est bien mauvaise....

23 août.

J'ai trouvé un moyen de calmer les agitations dont ma bonne est tourmentée, particulièrement tous les soirs; c'est aussitôt qu'elle est dans son lit, de jouer de la harpe dans mon cabinet, en laissant la porte de notre chambre ouverte; mais il faut jouer piano et sans aucune interruption ni augmentation de son pendant deux ou trois heures; au bout de ce temps elle est calmée, et elle s'endort...

27 août.

Grâce à Dieu, ma bonne est visiblement mieux depuis trois jours...

28 août.

Aujourd'hui ma petite amie, miss Watson, ne m'a parlé que de lady Charlotte Williamson, qu'elle a rencontrée à un concert particulier chez une cousine de miss Watson. Cette dernière a joué de la harpe avec un grand succès dans cette société, et elle a été bien questionnée sur sa *petite maîtresse* de harpe. Comme elle m'aime à la folie, elle a fait de moi des éloges bien exagérés; mais elle a dit que j'étois à peu près de son âge, car elle croit véritablement que je n'ai que dix ou onze ans. Quoique je sois fort petite, je suis pourtant beaucoup plus grande qu'elle, et j'ai bien l'air d'avoir au moins douze ans. Lady Charlotte a dit qu'elle mouroit d'envie de me voir, et miss Watson lui a promis *sa protection* pour cela, de sorte que cette charmante petite m'a persécutée pour que je fasse connoissance avec lady Charlotte, en m'assurant qu'elle est bien bonne et bien aimable. La gouvernante de miss Watson, qui est une personne très-sensée,

fait aussi le plus grand bien de lady Charlotte, et vante extrêmement sa modestie. Je crois réellement que M. Godwin a été trompé au sujet de cette jeune personne; mais comme il a une grande prévention contre elle, et que je lui ai promis de ne la pas recevoir, j'ai résisté à toutes les prières de miss Watson, qui m'a dit, avec dépit, qu'elle sait bien que c'est madame Purvis qui m'empêche de recevoir lady Charlotte, parce qu'elle *veut me garder pour elle toute seule*. Elle m'a conté que madame Purvis avoit vu deux fois lady Charlotte, et l'avoit si mal reçue, que lady Charlotte l'a trouvée bien *méchante*.

29 août.

Le mieux de ma bonne se soutient...

30 août.

Ce matin, après la leçon de miss Watson, nous sommes montées dans mon cabinet. J'avois dans une terrine un grand savonnage que j'ai commencé, et j'ai proposé à miss Watson de faire des bulles de savon. Comme nos étions à jouer, j'ai entendu frapper doucement à la porte; j'ai cru que c'étoit madame Purvis qui revenoit de la cité, car elle étoit sortie de

la maison, j'ai crié d'entrer, sans me déranger de notre jeu ; dans ce moment j'étois montée sur une chaise afin de pouvoir jeter les bulles de savon jusqu'au plafond. Quelle a été ma surprise en voyant paroître une jeune dame jolie comme un ange!... Miss Watson a frappé dans ses mains, en sautant de joie et en s'écriant : J'en suis pourtant venue à bout! et puis tout de suite elle m'a dit : Voilà lady Charlotte. J'étois bien honteuse qu'elle me trouvât jouant ainsi comme un petit enfant ; je suis vite descendue de ma chaise et j'ai fait une grande révérence. Lady Charlotte s'est approchée de moi les bras ouverts, elle m'a embrassée trois ou quatre fois de suite, et m'a dit des choses si aimables, et avec tant de naturel et de grâces, que de ce moment j'ai été bien persuadée qu'elle n'est point *a lady of fashion*. Elle a tant de douceur, elle paroît si sensible, je me sens si à mon aise avec elle!... Miss Watson a conté que sachant, dès avant-hier, que madame Purvis sortiroit ce matin, elle avoit fait dire à lady Charlotte de venir aujourd'hui, et de passer par la boutique, où elle ne trouveroit

que M. Purvis, qui est, dit miss Watson, un *bon homme* qui la laisseroit passer; enfin miss Watson lui a fait conseiller de ne point arriver avec ses gens, et en effet, lady Charlotte est venue dans la voiture de lady Elisabeth sa tante. Nous avons beaucoup ri de toutes ces précautions; lady Charlotte est restée plus d'une heure avec moi, je n'ai point pris l'engagement positif de lui donner des leçons, mais je n'aurois pu, sans une extrême grossièreté, refuser ses visites; elle m'a dit qu'elle tâchera de revenir après-demain.

Cette après-midi, j'ai conté naturellement tout ceci à madame Purvis, et j'ai bien vu qu'elle en étoit infiniment mécontente.

5 septembre

Ma bonne m'inquiète bien depuis deux jours; il me semble qu'elle s'affoiblit d'une manière effrayante. Cependant le médecin dit que son pouls n'est pas mauvais, et qu'il n'y a rien à craindre tant que la plaie qui s'est ouverte à sa jambe gauche ne se fermera pas. Je la panse régulièrement deux fois par jour, chose qu'elle ne souffriroit certainement de nulle autre personne....

— Depuis mes entrevues avec lady Charlotte, je redoutois beaucoup de revoir M. Godwin, il est trop austère, et je le respecte trop pour ne pas le craindre. J'ai été très-agréablement surprise, car au lieu de me parler sèchement là-dessus, il m'a fait des plaisanteries douces et fort aimables, et puis il a dit que le monde est si méchant, qu'il étoit bien possible qu'il fût injuste pour lady Charlotte. Seulement il m'a renouvelé la prière de ne point lui parler de mes affaires, et il m'a rappelé ma promesse de ne confier mes secrets à qui que ce soit sans le consulter et le prévenir d'avance, et assurément je serai fidèle à cet engagement. Il faudroit que je fusse bien ingrate pour y manquer. D'ailleurs, quand on a donné une parole, rien ne dispense de la tenir.

D.

12 septembre.

Hélas, la plaie de ma pauvre bonne est presque entièrement desséchée et fermée!.. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'à mesure qu'elle s'affoiblit, sa connoissance paroît revenir. Elle ne déraisonne plus du tout, et jamais elle n'a été plus tendre pour moi... elle me perce le cœur...

13 septembre.

"Ma pauvre chère bonne, ce matin, m'a demandé un prêtre; j'ai envoyé chercher mon confesseur...

6 octobre.

"J'ai perdu ma chère et respectable amie le 28 septembre dernier, à cinq heures du matin... Dieu, qui ne l'appelle à lui que pour la récompenser de ses vertus, lui a fait la grâce de lui rendre toute sa raison dans les derniers jours de sa vie. Elle est morte avec la piété d'un ange, je ne l'ai pas quittée une seule minute. Grâce au ciel, elle n'a point souffert; et sans crainte, comme sans douleur, elle a rendu son dernier soupir dans mes bras..... Madame Purvis et M. Godwin; dans cette funeste occasion, m'ont témoigné la plus grande sensibilité. Ils vouloient m'emmener tout de suite chez madame Godwin pour quelques jours, ce que j'ai absolument refusé. J'ai seulement accepté de coucher dans la chambre de Sarah, où je suis encore. Je n'ai reçu aucune de mes écolières, à l'exception de miss Watson; cette aimable enfant vient presque tous les jours, elle me console mieux que qui que ce soit,

parce qu'elle pleure avec moi. Lady Charlotte est à la campagne depuis trois semaines..... — On s'étonne de la durée de ma douleur! cependant cette excellente amie, quoique privée de sa raison, n'a jamais cessé de me connoître : mais quand elle n'auroit conservé aucun sentiment pour moi, il m'eût encore été doux de la voir, de la regarder, je l'aurois aimée comme on aime un portrait d'une personne qu'on a chérie, et j'aurois eu de plus le plaisir de la soigner et de la servir! Et elle me connoissoit, elle m'aimoit, elle me sourioit!..... Oh, que son sourire étoit touchant!... Comment pourrois-je dépeindre ce que je ressentois lorsque dans ses accès les plus violens, il me suffisoit, pour l'apaiser, de lui répéter deux ou trois fois : *regardez-moi, je suis Adélaïde!...* alors ses yeux effrayans, ses yeux si ouverts, si égarés, se fixoient sur mon visage, et bientôt redevenoient doux et naturels!... Je la regretterai toute ma vie.... elle ne pouvoit plus me guider, il est vrai, mais depuis qu'elle a disparu tout à coup, il me semble que je suis entièrement abandonnée. Je ne m'accoutumerai point à ne plus

voir près de moi cette figure vénérable et chérie, qu'il me suffisoit de regarder pour me rappeler tous mes devoirs!...

Je n'ai rien épargné pour que sa pompe funèbre fût convenable et décente. M. Godwin a acquis de grands droits de plus à ma reconnoissance, en se chargeant de conduire le convoi; il y étoit avec tous ses gens en habits de deuil. Si je n'étois pas obligée de me cacher, je lui ferois élever un petit monument, mais cela est impossible puisque je n'ose dire son nom et le mien. — J'ai pris le deuil, et je le porterai quatre mois; quand je ne passerois pas pour être sa nièce, je l'aurois pris tout de même..... Que je suis abattue, et que mon cœur est profondément affligé!..... Ce dernier malheur me renouvelle et me rend plus accablant le chagrin de tous les autres. Je pleure à la fois ma pauvre bonne, ma bonne maman, et l'absence de mes parens!...

8 octobre.

Madame Purvis m'a renouvelé le conseil d'accepter un asile chez madame Godwin, à présent que je puis malheureusement disposer entièrement de moi-même.

Je persiste à refuser, et j'ai avoué naturellement à madame Purvis, que j'avois un éloignement invincible pour madame Godwin; je me le reproche puisqu'elle est très-respectable, mais je ne puis le vaincre. En tout, j'aime mieux vivre de mon travail que de recevoir des bienfaits d'une personne qu'il me seroit impossible d'aimer. D'ailleurs, il me faut si peu de chose maintenant, que je me bornerois à trois écolières si je ne voulois pas amasser une petite somme, afin de n'être pas obligée de toucher à l'argent envoyé par ma tante, pour le voyage qu'il me faudra faire quand j'aurai le bonheur d'aller rejoindre mes parens. Si madame Godwin étoit le moins du monde en état de me guider, je crois qu'à mon âge je ferois bi[illegible] je le suis, de me mettre so[illegible]. Mais le ridicule de so[illegible], nières a quelque chose [illegible] si choquant, que je s[illegible] maman seroit au désespoir de me voir [illegible] les mains d'une telle personne. Comme j'ai quelques talens, et que mon âge intéresse, je crois pouvoir raisonnablement me flatter de trouver, avec un peu de

temps, une dame aimable et vertueuse qui voudra bien se charger de moi; en attendant, je suis dans une maison très-honnête et très-paisible, et je ne me presserai point de la quitter.

20 octobre.

J'ai fait aujourd'hui une chose qui m'a bien coûté. Je suis rentrée dans mon appartement pour quelques heures; oh, qu'il étoit silencieux et désert!... J'ai mis dans un coffre fermant à clef, tout ce qui appartenoit à ma pauvre bonne, et puis aussi les quarante louis qu'elle emporta de France. J'ai fait cela sous les yeux de madame Purvis et de Sarah, et j'ai mis le tout en dépôt entre les mains de M. Purvis, qui le gardera jusqu'à ce que l'on puisse, sans inc[illegible]mier ma[illegible] [illegible]se passer en France, [illegible] accablant le [illegible] tres. Je pleu[illegible] [illegible] 23 octobre.

[illegible] ne, ma b[illegible] résoudre à recoucher [illegible] j'ai désiré de rester, pour les nuits seulement, dans celle de Sarah; mais madame Purvis a fait là-dessus de grandes difficultés, parce qu'elle a de l'humeur depuis que j'ai renouvelé le refus d'aller chez madame Godwin. C'est

par intérêt pour moi; ainsi, j'aurois grand tort de m'en fâcher. J'ai parlé au bon M. Godwin de ce changement d'appartement, et il a tout arrangé à ma satisfaction; car il a le plus grand pouvoir sur l'esprit de madame Purvis. On a porté mon lit dans la chambre de Sarah, et on l'a placé à côté du sien. Je couche là, et je me tiens toute la journée dans mon appartement. J'ai fait de ma chambre un second cabinet, mais où personne n'entre que madame Purvis, Sarah et moi. A la place où étoit le lit de ma pauvre bonne, j'ai posé un prie-Dieu, au-dessus duquel est un Crucifix; sur deux grandes planches, qui sont au-dessus du Crucifix, j'ai mis tous mes pots de fleurs.... Elle s'amusoit à les cueillir, je n'en veux pas [illegible] riter, elles ne pareront plus mon [illegible] je les consacre à sa mémoire!... C'est [illegible] que je vais tous les matins et tous les soirs prier Dieu pour elle!... Je reprends toutes mes leçons après demain.

24 octobre.

J'ai dit hier au soir à M. Godwin, que je voudrois bien avoir quelques reliques pour mon oratoire (c'est ainsi que j'ap-

pelle mon ancienne chambre à coucher). Ce matin, à dix heures, M. Godwin et madame Purvis sont entrés dans mon cabinet. Le pieux M. Godwin m'apportoit des présens, que j'ai reçus avec autant de joie qué de respect. Un bénitier de cristal, deux superbes chapelets, l'un en lapis-lazuli et l'autre en corail, et puis deux tableaux de reliques de Rome; elles sont encadrées et recouvertes de glaces : cela m'a fait un plaisir inexprimable. Toutes ces reliques, et même le bénitier, ont été bénits par le pape. Le chapelet de lapis servoit depuis quinze ans à M. Godwin, qui le disoit soir et matin, et certainement cette circonstance y donne un prix de plus. J'étois fâchée de l'en priver, mais il en a un autre tout pareil. Il m'a fait observer que dans les reliques il y a un petit os de ma patronne. Le nom d'*Adélaïde* est écrit dessus, et c'est une relique vraiment bien authentique, et un sacrifice que me fait M. Godwin, car il dit qu'il a une dévotion particulière pour cette sainte, dont la vie est en effet admirable. J'ai remercié M. Godwin de toute mon âme : et je lui ai demandé en grâce de venir dans mon ora-

toire faire une petite prière pour ma pauvre bonne; nous y sommes entrés tous les trois. M. Godwin, avec un recueillement extrême, s'est mis à genoux sur le prie-Dieu, et me faisant une petite place à côté de lui, m'a fait signe de m'y placer aussi : madame Purvis est restée derrière nous. Comme j'étois sur le petit bord du coussin, pour ne pas gêner M. Godwin, j'ai glissé, il m'a retenue, et a passé son bras dans le mien, pour me fixer et m'empêcher de retomber. Ce saint homme prioit avec une ferveur réellement extraordinaire, et sa prière a été très-longue. En se relevant, il avoit les yeux pleins de larmes; je ne crois pas que parmi les gens du monde, il soit possible de trouver encore une autre personne d'une piété comparable à la sienne. J'ai enfin congédié la pauvre miss De[illegible] nis, qui n'apprenoit rien du tout; ma parole de ne la remplacerai point, j'ai bien assez comme cinq écolières. Madame Maitland, après une très-longue absence, est revenue, et veut reprendre des leçons.

8 novembre.

Lady Charlotte est de retour de la campagne; elle est venue tout de suite chez

moi, et me témoigne la plus tendre amitié. Plus je la vois, et plus je la trouve aimable. Je ne sais que d'avant-hier que sa tante est veuve de lord Selby, qui a voyagé en France. Ce nom de *Selby* m'a fait battre le cœur, parce que je me suis parfaitement rappelée que mon père a parlé mille fois devant nous de lord Selby, et je verrois avec intérêt lady Elisabeth, en pensant qu'elle est la veuve d'un homme que mon père a aimé. Lady Charlotte voudroit bien me mener chez elle, mais je ne dois pas aller dans le monde, surtout d'après les dernières lettres que M. Godwin a reçues de Portugal, dans lesquelles on lui mande que l'on croit que mes parens ont quitté Lisbonne, il y a quatre mois, pour passer en Irlande, ou en Angleterre, [illegible]s noms supposés.... Je dois redoubler religieusement de mystère et de prudence.

15 novembre.

Lady Charlotte ne me tourmente pas pour aller chez sa mère, parce que cette dame n'aime ni les talens ni les enfans, mais elle me répète toujours qu'il faut absolument que sa tante me connoisse. Cette dernière va partir pour la campagne,

et n'en reviendra qu'après les fêtes de Noël.

Lady Charlotte joue un peu de la harpe, et a voulu absolument prendre des leçons de moi, mais j'ai refusé décidément de recevoir d'elle de l'argent, et je lui montre seulement par amitié.

Madame Maitland étant la seule de mes écolières qui aille à la cour et dans le grand monde, je lui ai parlé de lady Charlotte; elle ne la connoît pas personnellement, mais elle m'a dit qu'elle avoit une réputation parfaite. J'ai conté cela à M. Godwin, qui en a été enchanté. M. Godwin m'a proposé de lire *Télémaque*, ce que j'ai accepté; car maman m'avoit promis de me donner cet admirable ouvrage quand je serois dans ma quinzième année. Je le lis avec un plaisir inexprimable. Combien je m'intéresse à ce fils malheureux, séparé de son père! je voudrois pouvoir, comme Télémaque, parcourir toute la terre pour chercher mes parens !... Souvent je me reproche l'inaction où je suis; mais, hélas! que puis-je faire toute seule et à mon âge?

6 décembre.

Lady Charlotte m'a confié qu'elle va se

marier. Il m'en coûte bien de ne pas lui confier aussi mes secrets; mais, outre que je ne le puis sans consulter M. Godwin, la seule raison m'en empêcheroit; lady Charlotte, ainsi que toute sa famille, est extrêmement aristocrate, et elle montre la plus grande indignation contre tous ceux qui n'ont pas toujours détesté la révolution. Elle m'a demandé si j'étois *royaliste*; j'ai répondu, qu'à cet égard, je n'étois rien du tout, que je n'entendrois jamais rien à la politique, que j'avois horreur de la cruauté et de l'impiété, mais que je m'intéresserois toute ma vie à mon pays; que je priois Dieu tous les jours, non pas qu'il lui rendît la royauté ou qu'il maintînt la république, parce que je ne sais pas quel est le meilleur de ces deux gouvernemens, mais qu'il rétablît en France la religion et la paix.

2 janvier 1796.

Lady Charlotte a été si occupée des apprêts de son mariage, que j'ai passé plus de trois semaines sans la voir. Elle est revenue aujourd'hui, et me charge d'une grande entreprise pour moi. Voici ce que c'est. Lady Elisabeth a, dans une de ses

maisons de campagne, un portrait de son fils lord Arthur Selby; ce portrait, peint par le chevalier Reynolds, est superbe et d'une ressemblance parfaite, à ce qu'on dit. Lady Elisabeth désire depuis long-temps de l'avoir en miniature; sa nièce l'a fait venir à son insu, et me charge de le copier. Je crois avoir fait de grands progrès, surtout depuis que j'ai copié les belles miniatures que m'a prêtées M. Godwin; j'avois mal peint la première (le saint-Jérôme), mais il me semble que ma Madeleine et ma sainte Cécile n'étoient pas mal. Enfin, je vais entreprendre de copier ce portrait. Mon maître est parti pour Dublin il y a trois mois, je le regrette bien dans ce moment; ses conseils me seroient bien utiles.

8 janvier.

J'ai commencé le portrait. L'ébauche n'est pas mal dessinée, mais la tête est trop grosse. Je ne puis me lasser d'admirer ce tableau; outre qu'il est peint à ravir, la figure est charmante. Je n'ai jamais vu une tête d'homme si agréable. Lady Charlotte dit que lord Selby est rempli d'esprit, de sensibilité, de vertus; on voit tout cela

dans sa physionomie.... Je m'enferme pour copier ce portrait, et puis ensuite je le serre dans mon armoire. Je ne me soucie pas que madame Purvis le voie, tout ce qui vient de lady Charlotte lui déplaît, et puis M. Godwin est si austère !.... Si lord Selby étoit ici, je crois qu'il ne seroit pas convenable que je me fusse chargée de copier le portrait d'un si jeune homme.... Il a vingt sept ans, j'ai demandé son âge à lady Charlotte. Vingt-sept ans, c'est pourtant un âge mûr; mais son visage est beaucoup plus jeune que cela. Il voyage, il est en Danemarck, tout au fond du nord; assurément je puis bien copier son portrait sans scrupule....

9 janvier.

Je ne suis occupée que de mon portrait. La ressemblance y est déjà, j'en suis sûre. Je ne me suis jamais tant appliquée; j'ai tant d'envie de plaire à lady Charlotte, je l'aime tant!.... Hier, comme je peignois, madame Purvis a frappé à ma porte, et j'ai entendu la voix de M. Godwin, j'ai eu un battement de cœur!..... mais avant d'ouvrir, j'ai tout serré bien vite; ils n'ont rien vu... Réellement j'ai peur de M. God-

win comme s'il étoit mon tuteur; pourtant je ne lui ai pas promis de ne point copier de portraits. Lady Charlotte m'a conté des choses charmantes de son cousin. Il a aimé passionnément une jeune personne, belle comme le jour, et malgré cela, il n'a pas voulu l'épouser parce qu'elle étoit joueuse. Le jeu a coûté cher à cette jeune personne; elle doit le haïr à présent, car lady Charlotte dit qu'elle aimoit lord Selby.

10 janvier.

J'ai recommencé le portrait, la tête étoit trop grosse. Je ferai celui-ci plus promptement et mieux, et je suis sûre à présent de ne pas le manquer. Je m'éveille tout naturellement avec le jour pour y travailler. J'aime la peinture à la folie.

22 janvier au soir.

J'ai bien des choses à conter... J'ai fini ce matin, à midi, mon portrait, et véritablement je n'ai jamais rien fait d'aussi bien. A midi un quart, lady Charlotte est arrivée; je lui ai montré mon ouvrage: elle en a été dans l'enchantement, et tellement qu'elle a voulu le faire voir sur-le-champ à sa tante; et elle m'a conjurée de venir avec elle, m'assurant qu'il n'y

avoit personne chez elle, et que nous reviendrions dans une heure. Je n'étois point habillée, mais lady Charlotte a ouvert ma commode, en a tiré une robe, m'a arrangée, m'a coiffée, m'a emmenée. Sa voiture étoit à la porte, nous y sommes montées, elle ne m'a pas seulement permis d'aller prévenir madame Purvis, et nous voilà parties. Lady Charlotte rioit, m'embrassoit, étoit charmée; moi, j'étois attendrie et tout interdite. Nous arrivâmes chez lady Elisabeth Selby. — Dès la porte du salon lady Charlotte s'écrioit : *La voilà, la voilà cette chère petite, je vous l'amène!...* Aussitôt lady Elisabeth a paru, elle s'est avancée précipitamment vers moi, m'a prise et emportée dans ses bras, s'est assise dans un fauteuil, et m'a retenue sur ses genoux... Elle est charmante de toutes manières, elle a dû être bien belle, son fils lui ressemble beaucoup; elle a les mêmes yeux, et je n'ai jamais vu un regard si doux et si intéressant..... Elle m'embrassoit, et puis me regardoit, et me disoit des choses remplies de bonté. Il ne m'étoit pas possible de répondre; je ne pouvois que lui baiser les mains. Elle a

été réellement enchantée du portrait de son fils. Je n'oserois répéter tout ce qu'elle a eu l'indulgence de dire là-dessus. . Elle baisoit ce portrait, en disant qu'il ne la quittera jamais. Quel éloge touchant elle a fait de son fils!..... Sûrement, c'est un jeune homme bien vertueux et bien aimable, sa mère l'adore..... Elle a voulu me garder toute la journée; j'ai écrit un petit billet à madame Purvis pour lui mander que je ne rentrerois qu'à huit heures du soir... Lady Charlotte a envoyé chercher sa harpe, et après le dîner j'en ai joué et j'ai chanté. Pendant tout ce temps lady Elisabeth avoit les larmes aux yeux.... Je me sens pour elle une affection que je ne puis exprimer; c'est la seule personne qui m'ait rappelé maman. Elle est bonne et sensible comme elle, et je trouve aussi qu'elle a les mêmes manières. Elle avoit fait fermer sa porte, personne n'est venu. Enfin, une heure avant mon départ, elle m'a reprise sur ses genoux, et m'a demandé si à son retour de la campagne je voudrois bien venir demeurer chez elle, en ajoutant qu'elle n'avoit point de fille, et que je deviendrois la sienne. Pour toute

réponse, j'ai passé mes deux bras autour de son cou en fondant en larmes... Elle a pleuré, et lady Charlotte aussi; puis elle a dit : Allons, voilà qui est décidé; ce tendre embrassement, ma Cordélie, est un doux consentement : recevez aussi ma parole; dans trois semaines j'irai vous chercher, vous viendrez ici, et vous y serez chez vous. Dès aujourd'hui l'on préparera votre appartement, qui sera tout près du mien, et nous ne nous quitterons plus. Je l'ai remerciée du fond de l'âme, je pleurois toujours, et il m'a fallu bien du courage pour ne pas lui avouer qui je suis. Si j'eusse été tête à tête avec elle, j'aurois eu plus de peine encore à me taire, mais lady Charlotte me gênoit, quoique je l'aime extrêmement. Enfin, grâce à Dieu, je n'ai point manqué à la parole que j'ai donnée à M. Godwin. Demain je lui conterai tout, et quelque chose qu'il me dise, je lui déclarerai que je suis décidée à confier qui je suis à lady Elisabeth, et à me mettre sous sa protection.

Lady Elisabeth, au moment où je l'ai quittée, a mis à mes bras deux bracelets charmans de perles fines, avec des agrafes

de diamans, et lady Charlotte m'a donné une bien jolie bague. Je suis sortie de chez lady Elisabeth véritablement pénétrée, et en même temps bien triste. Je suis fâchée de penser qu'elle va faire un voyage de trois semaines; pendant tout ce temps, je serai désagréablement ici : madame Purvis est si injuste pour toute cette bienfaisante famille, mais M. Godwin est si généreux et si raisonnable! J'ose croire qu'il m'approuvera, car certainement il ne veut que mon bien.

Madame Purvis, quand je suis rentrée, m'a fort bien reçue, ce qui m'a surpris; pourtant elle avoit l'air un peu contraint. Je suis sûre qu'elle aura vu M. Godwin, qui lui aura dit qu'il seroit ridicule de me bouder, parce que j'ai été chez lady Elisabeth. M. Godwin a plus d'usage du monde que madame Purvis; il a une grande austérité, mais cela vient de la perfection de sa vertu; et d'ailleurs, il montre en toutes choses, une raison supérieure.

En rentrant, j'ai été tout de suite dans mon cabinet, ne voulant rien dire à madame Purvis avant d'avoir parlé à M. Godwin. Je n'ai pas encore rendu le portrait

de lord Selby ; depuis que j'ai vu sa mère, il est devenu plus intéressant pour moi ; il est là devant une table.... Cela me touche de le regarder !... Il est certain qu'il ressemble étonnamment, en jeune, à lady Elisabeth ; c'est le même regard, la même expression.... Comme cette tête est bien peinte, on diroit que cette douce figure va parler !.... C'étoit un grand peintre que le chevalier de Reynolds !... le premier peintre de l'Europe, à ce que je crois....

Demain est, de toutes manières, un jour bien intéressant pour moi, c'est demain matin que M. Godwin attend de nouvelles lettres de Portugal. Oh, s'il m'apportoit des nouvelles positives de mes chers parens !... Il m'a dit l'autre jour qu'il l'espéroit, parce que son correspondant de Lisbonne est l'homme le plus actif et le plus intelligent qu'il connoisse.... Il est tard, il est près de minuit ; cela est inconcevable, j'ai écrit bien lentement ce soir.... Sarah, pour m'avertir, a déjà frappé deux fois à ma porte. Allons, il faut se coucher....

23 janvier.

O mon Dieu ! quel est mon trouble et

ma joie!... Je pars demain, je vais retrouver mes parens, je sais avec certitude où ils sont.... Ce matin, à huit heures, madame Purvis et M. Godwin sont entrés chez moi. Ce dernier avoit un visage rayonnant de joie; en m'apercevant, il s'est écrié : Mademoiselle, il faut que vous me permettiez de vous embrasser, pour vous faire mon compliment.... Ce début étoit bien singulier pour M. Godwin. Bon Dieu! ai-je dit, vous avez découvert où sont mes parens, et ils se portent bien? Oui, oui, a-t-il répondu. En disant ces mots, il m'a pris la main; je lui ai sauté au cou, et je l'ai embrassé de toute mon ame. Il étoit si ému, qu'il trembloit (il est réellement bien bon); il s'est assis, et moi aussi; il tenoit toujours ma main, qu'il serroit, et moi je répétois en pleurant : Eh bien, eh bien! cher M. Godwin?... Je puis vous dire à présent, a-t-il répondu, que depuis deux mois, je suis dans des inquiétudes cruelles que je vous ai soigneusement cachées. — Bon Dieu!... — Soyez tranquille, puisque je vous en parle; tenez, prenez cette lettre de mon correspondant, et lisez ce qui suit :

M. le comte d'Armilly est revenu « d'Angleterre, d'où il a été obligé de re- « partir précipitamment. J'ai enfin décou- « vert sa retraite aux environs de Lis- « bonne; je l'ai vu, ainsi que toute sa fa- « mille, qui se porte bien; je lui ai dit « que vous me mandiez que vous aviez à « lui communiquer une chose de la plus « grande importance. Je n'ai pu répondre « à toutes leurs questions là-dessus, puis- « que j'ignore cette affaire; ils ne peuvent « eux-mêmes deviner de quoi il s'agit; « mais ils m'ont dit positivement qu'ils « sont fixés pour six mois dans le lieu de « leur résidence actuelle. Ecrivez-leur, ou « chargez-moi de vos ordres pour eux; je « les leur ferai passer sur-le-champ... »

En lisant cette chère lettre, j'étois suffoquée par mes larmes. O bon M. Godwin, me suis-je écriée, je veux partir, je veux les aller rejoindre! — C'est pour vous un devoir sacré; à Dieu ne plaise que je vous en détourne; mais sachez donc quelle frayeur j'ai pu vous épargner: monsieur votre père a passé vingt-quatre heures à Londres.... — Grand Dieu! si près de moi? — Quoiqu'il fût sous un nom supposé, il

a été reconnu, et a reçu l'ordre de partir sous deux heures.... — Juste ciel!... — J'ai su cela par une gazette que j'ai lue dans ce temps, et que voici. En disant ces paroles, il m'a remis la gazette. J'ai lu ce papier imprimé où cet article se trouve en effet. On dit que mon père voyageoit pour chercher une fille chérie qu'il a perdue!... Quelles peines! quelles inquiétudes je leur cause!... Cher M. Godwin, ai-je repris, comment ferai-je pour me rendre à Lisbonne? — N'avez-vous pas un ami? Ne vous ai-je pas promis de vous remettre entre les bras de vos parens?... A ces mots, je suis tombée à ses pieds. Cet homme, modeste autant que généreux, a tressailli, il vouloit me relever; mais embrassant ses genoux: O mon vertueux protecteur! ai-je dit, Dieu, qui vous inspire, vous récompensera; c'est pour lui seul que vous agissez, je le sais; mais souffrez que mon cœur se soulage, en vous exprimant la reconnoissance dont il est pénétré.... Vous allez me rendre une famille adorée!... Oh, croyez que jamais je ne recevrai les doux embrassemens de mes parens, sans songer à vous, sans vous bé-

nir! Désormais chaque instant de bonheur doit vous rappeler à ma mémoire!... Que votre âme généreuse jouisse de son ouvrage; songez combien j'étois à plaindre, et combien je suis heureuse! songez que Dieu, notre juge suprême, nous voit et nous entend.... Oh, puisse-t-il, à votre heure dernière, vous retracer le souvenir de ce que vous faites aujourd'hui pour moi!... C'en est trop, s'est écrié M. Godwin, c'en est trop, je ne puis supporter une telle scène. A ces mots il s'est dégagé de mes bras, s'est retourné brusquement, et est sorti. Madame Purvis m'a dit que j'avois blessé son humilité, et cela est certain. Quelle piété incomparable! c'est, sans aucune exagération, la piété d'un saint. Madame Purvis est allé le retrouver, et n'est revenue avec lui qu'au bout d'une demi-heure. Il étoit sérieux, mais il avoit l'air touché. Je lui ai demandé quand nous partirions. Je suis tout prêt, m'a-t-il répondu, demain, si vous voulez. — Oui, demain, mais je ne puis voyager sans une femme. Madame Maitland m'a offert de me donner une femme de chambre dont elle me répond; je vais l'envoyer chercher.

— Non, non, pour l'exacte bienséance, il faut, pour vous accompagner, une personne qui ait plus de poids qu'une femme de chambre; madame Godwin viendra avec nous, et vous aurez, pour vous servir, une de ses femmes qui parle l'anglais et le français.

Quoique je n'aime pas madame Godwin, je suis pourtant charmée qu'elle soit du voyage, car certainement cela sera beaucoup plus convenable pour moi. Nous avons fixé tous nos arrangemens. Je partirai demain, un peu avant la pointe du jour, avec la bonne madame Purvis, qui me conduira jusqu'au port de mer où nous devons nous embarquer; M. et madame Godwin iront de leur côté, nous ne nous retrouverons qu'au port de mer. Je n'ai pas dit un mot à M. Godwin de ma visite à lady Elisabeth, cela étant à présent absolument inutile.... J'ai fait mes paquets, tout est prêt.... Je n'ai point encore emballé le portrait de lord Selby, je le laisserai à M. Purvis, qui le remettra à lady Elisabeth, avec une lettre que je veux lui écrire. J'écrirai aussi à lady Charlotte.

Même jour, à huit heures du soir.

Je laisse, pour lady Elisabeth, la copie de mon journal, que je destinois à mon frère. Cette preuve de confiance est tout ce que je puis faire pour reconnoître la bonté touchante qu'elle m'a montrée, et dont mon cœur conservera le plus tendre souvenir. En emballant le portrait de lord Selby, j'ai regardé avec attendrissement, pour la dernière fois, cette figure intéressante, qui me retraçoit les traits de celle qui daignoit me recueillir et m'adopter: mes pleurs ont coulé!.... Je croyois dire un éternel adieu à lady Elisabeth!... J'ai cru devoir placer dans la caisse la première ébauche que j'ai faite du portrait de lord Selby; elle est ressemblante, je n'ai pu me résoudre à l'effacer! Puisse lady Elisabeth jouir à jamais de tout le bonheur qu'Adélaïde lui désire!... Puisse-t-elle bientôt revoir son fils, et ne plus s'en séparer!...

Fin du Journal d'Adélaïde.

LETTRE XXIV.

D'Eugène de Vilmore, à Edouard d'Armilly.

Londres, 15 février 1796.

MADAME la baronne de Pflemmingue et Lolotte sont parties pour Vienne il y a quelques jours. Mon cher Edouard, vous imaginez facilement que cette séparation, qui sera longue, m'a fait bien de la peine! mais nous nous écrirons régulièrement, et nous nous reverrons dans quatre ou cinq ans, pour ne plus nous quitter. D'ici là, je ne songerai qu'à me rendre digne, autant qu'il me sera possible, du bonheur que la Providence et nos chers bienfaiteurs nous préparent. Il faut que je vous conte une singulière chose, qui vous étonnera bien. La surveille du départ de madame la baronne, elle nous mena tous à l'Opéra; à la fin du premier acte, nous vîmes avancer sur le bord du théâtre une jeune actrice assez jolie et fort gauche, qui chanta une ariette. En jetant les yeux

sur elle, il me sembla bien que j'avois déjà vu cette figure ; cependant elle avoit tant de rouge et de blanc, que je ne la reconnoissois pas encore, quand Lolotte, qui la regardoit aussi, s'écria : Ah, bon Dieu ! c'est mademoiselle Ulrique ! et c'étoit elle en effet.... Cette effrontée créature leva la tête vers notre loge ; elle nous reconnut, et se mit à sourire. J'avois bien envie de la siffler.

Ce n'est pas tout ; nous avons appris depuis, qu'après avoir épousé son indigne amant en arrivant à Londres, elle a dépensé, dans deux ou trois mois, tout l'argent qu'elle avoit emporté ; alors elle s'est brouillée avec son mari (qui est tombé dans une misère affreuse), elle est entrée à l'Opéra ; elle y gagne fort peu de chose, parce qu'elle n'est pas en état de jouer de grands rôles, mais elle est entretenue par un vieux vilain lord irlandais qui a plus de soixante ans. Voilà un dénoûment digne de cet infâme roman. Qu'on est heureux, mon cher Edouard, d'avoir reçu des principes et une éducation qui préservent à jamais de pareilles bassesses et d'une telle ignominie ! Mon père disoit, à ce sujet,

que des parens et des instituteurs vertueux sont pour leurs élèves une Providence bienfaisante qui, disposant de l'avenir, retranche de leurs destinées tous les maux véritables, la seule infortune réelle, celle de s'avilir et de se déshonorer.

J'espère toujours, mon ami, que vous viendrez ici ce printemps, nous ne retournerons en Suisse que l'automne prochain, ainsi, nous pourrons passer quelque temps ensemble, et vous savez bien, mon cher Edouard, que ce sera toujours un véritable bonheur pour moi.

LETTRE XXV.

De lady Elisabeth, à lord Selby, son fils.

Londres, 22 février.

J'espère, cher Arthur, que vous trouverez quelques motifs de consolation dans le paquet que je vous envoie. Voici comment ces lettres sont tombées entre mes mains. M. Purvis comme je vous l'ai mandé, n'étoit pour rien dans l'infâme com-

plot qui nous cause une si juste douleur. Quand il m'apporta le journal et la caisse que cette angélique enfant l'avoit chargé de me remettre, son abominable femme n'étoit point encore revenue; elle étoit restée avec Adélaïde, jusqu'au moment de l'embarquement, que les vents, absolument contraires, ont retardé pendant onze jours. Divers accidens ont ensuite arrêté madame Purvis, de sorte qu'elle n'est revenue à Londres que quatre jours après moi. Le lendemain de mon arrivée, après avoir lu le journal, j'allai chez M. Purvis, et je l'instruisis de tout; cet homme est parfaitement honnête, son indignation égala sa surprise; il me mena dans la chambre de sa femme, fit forcer, en ma présence, ses coffres et ses armoires, fouilla tout, et trouva trois cents guinées en or, et cent en billets, et toutes les lettres de Godwin. Nous en lûmes quelques-unes qui ne laissoient aucun doute sur l'atrocité de cette femme. Alors M. Purvis me remit toutes ces lettres, pour les envoyer, si je le jugeois à propos, à la famille de la jeune infortunée, parce qu'elles contiennent une infinité de détails qui non-

seulement prouvent la candeur et l'exactitude scrupuleuse vérité du journal, dans tout ce qui se rapporte à Adélaïde, mais ajoutent encore, s'il est possible, à l'admiration que doivent inspirer sa conduite et son caractère. Quant à l'argent acquis par le crime, trouvé chez madame Purvis, son mari le donna le même jour à l'hôpital du Christ. Tout ceci s'est fait sans éclat, parce que je désirois que madame Purvis revînt avec sécurité dans sa maison. Je convins avec son mari de la manière dont il devoit se conduire, et tout s'est passé comme je l'avois proposé. Une lettre de madame Purvis l'instruisant du jour précis de son arrivée, il envoya la veille, à dix-neuf milles de Londres, Sarah sa fille, qui n'a pas eu la moindre part à toute cette infamie. Madame Purvis arriva à quatre heures après midi, elle ne trouva dans la boutique, où elle entra d'abord, qu'une servante; elle passa dans le parloir, et y vit avec surprise trois hommes inconnus : l'un étoit le *constable*, et les deux autres, mes gens d'affaires. M. Purvis ferma la porte, et lui dit, sans préambule, qu'elle étoit accusée d'avoir favorisé l'enlèvement d'Adélaïde. Ma-

da[illegible]urvis commença par nier, avec effronterie, le fait, soutenant qu'Adélaïde alloit retrouver ses parens. Alors on lui montra quelques lettres de Godwin, que j'avois remises à mes gens d'affaires; à cette vue, l'infâme créature perdit la tête, et pénétrée de terreur, tomba sur une chaise. Dans ce moment M. Purvis s'approcha d'elle, et fouillant dans ses poches, il en tira une bourse, contenant cent cinquante guinées; il la posa sur une table, en disant froidement : *Ce sera encore pour l'hôpital du Christ.* Il trouva encore dans ses poches un portefeuille renfermant seulement une lettre cachetée, adressée *à William Nelson, écuyer.* Cette adresse étoit écrite de la main de Godwin. Madame Purvis eut l'audace de vouloir l'arracher des mains de son mari; dans ce débat le cachet fut brisé, et M. Purvis lut la lettre, qu'il remit ensuite à M. Smith, pour me la donner. Je vous l'envoie avec tous les autres papiers. Commencez par lire cette lettre, vous y verrez beaucoup de détails rassurans; nous n'avons à craindre aucune espèce de violence, et le plan de Godwin nous laisse plus de temps qu'il

n'en faut pour réclamer Adélaïde, et la retirer de ses mains avant qu'elle ait pu devenir la victime des fourberies de ce scélérat. Cette lettre mérite, de toutes manières, d'être à jamais conservée : combien elle honore l'angélique créature dont on y médite la perte ! Jamais le vice ne rendit à la vertu un hommage moins suspect et plus éclatant.

Vous verrez par les autres, que la prétendue madame Godwin, dont parle Adélaïde dans son journal, n'étoit point la femme de ce monstre; mais qu'en effet il est marié, et que sa véritable femme est en Irlande. Vous verrez que *mistriss Stopford*, une des écolières d'Adélaïde, n'étoit aussi qu'une courtisane gagnée par Godwin. La crainte et les menaces ont fait avouer à madame Purvis beaucoup d'autres choses. Elle a déclaré aussi le nom du vaisseau sur lequel Adélaïde est embarquée; je vous en envoie la notice. Ce vaisseau va véritablement en Portugal. Godwin ne l'a choisi qu'après s'être assuré qu'il ne portoit point d'émigrés, et qu'Adélaïde n'y verroit personne qui pût l'éclairer. Il a pris pour elle une femme de chambre

[illegible] (à ce que dit madame Purvis); il a loué *the cabin*, (1), et lui couchera dans la salle commune avec les autres passagers. Madame Purvis sera gardée à vue, jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles de l'arivée du vaisseau; ensuite son mari lui donnera une petite pension alimentaire, à condition qu'elle passera le reste de sa vie dans un couvent d'Allemagne qu'il a désigné, et dans lequel il l'enverra: chose qu'elle est obligé d'accepter, pour n'être pas traduite en justice, et parce qu'elle n'a d'ailleurs aucun moyen personnel de subsistance.

Je ne vous ai pas envoyé ce paquet plus tôt, parce que je ne voulois pas le confier à la poste, et M. Smith étoit retenu par une affaire qui n'a été terminée qu'hier. Adieu, mon cher fils, le ciel nous rendra cette enfant incomparable... Je ne pense qu'à elle, je ne suis occupée que d'elle; mais c'est l'être aussi de vous.

---

(1) La petite chambre.

LETTRE XXVI.

De M. Godwin, à William Nelson.

De ..... 28 janvier (1).

Enfin, Nelson, l'*ange* est dans mes filets!.... Nous attendons les vents, et bientôt, sous ma seule garde, enfermée dans un vaisseau, son sort ne dépendra plus que de moi!...

J'ai admiré le ton moraliste de ta dernière lettre, mais que parles-tu de *corruption?*.... Moi! corrompre Adélaïde! m'en préserve l'amour : sa vertu fait partie de sa beauté; c'est la pureté de son âme qui donne à son regard, à son sourire, à sa physionomie ce charme enchanteur qui m'a séduit et qui m'enchaîne pour la vie! Oui, je veux toujours l'abuser et toujours lui conserver son caractère et sa vertu; je

(1) Cette lettre est celle qui fut trouvée dans le portefeuille de madame Purvis, et ensuite remise à lady Elisabeth, et que cette dernière envoie à son fils.

veux réparer son erreur, me charger seul de tous les crimes : voilà mon nouveau plan et mes dernières résolutions. Il est vrai que j'eus d'abord le dessein vulgaire que tu me supposes, mais je ne la connoissois pas encore, je n'avois alors pour elle qu'une fantaisie; j'appris, à ma honte, qu'on pouvoit la tromper facilement, mais qu'il étoit impossible de l'égarer; sa candeur et sa bonne foi, confondant sans cesse mon génie et le vil manége de la Purvis, déjouoient tous nos projets, et rendoient superflues nos plus savantes combinaisons.

Che difesa miglior ch'usbergo e scudo
E la santa innocenza al petto ignudo (1).

Les autres femmes, Nelson, remplies de ruses et de foiblesse, voient le piége et s'y laissent prendre; celle-ci, sans défiance et sans artifice, mais guidée par des

(1) Car pour le cœur ingénu,
Sans art et sans défiance.
Une plus sûre défense
Que la cuirasse et l'écu,
Est la douce et sainte innocence.
LE TASSE.

principes invariables et par une sorte angélique, ne peut ni découvrir ni soupçonner les fourberies les plus grossières, et cependant échappe à toutes les embûches par le seul ascendant d'une parfaite droiture. D'ailleurs, n'en doutons point, mon fils, il est un instinct sublime, inspiré par la vertu, qui dirige mieux sans doute que la prévoyance et le raisonnement! Le croirois-tu? malgré le succès complet de mon hypocrisie, j'ai vu clairement, dans le cœur d'Adélaïde, un invincible éloignement pour moi! J'ai pu, sans peine, exciter sa reconnoissance, usurper son estime et son admiration, et je n'ai pu gagner sa tendresse! Je n'ai pas été surpris de son aversion pour la vieille Miller, qui jouoit si gauchement le vénérable personnage de la *sainte Godwin;* mais l'adroite et jolie *Betsy*, sous le nom de *mistriss Stopfort*, n'a pas eu plus de succès; malgré son esprit, ses flatteries, ses grâces et ses caresses, Adélaïde l'a toujours traitée froidement. Et moi, j'ai reçu plus d'une fois des preuves de sa confiance et quelques témoignages de sensibilité momentanée; mais jamais ce cœur si pur et qui n'a rien à cacher,

s'est ouvert à moi sans réserve; et sans pouvoir s'en rendre raison, elle m'a toujours craint, je lui ai toujours inspiré un insurmontable embarras. O Nelson! le métier de *séducteur* que nous avons fait jusqu'ici, tiédesse d'être amusant dès qu'on est véritablement amoureux; je le suis à perdre la tête, et pour la première fois de ma vie, *à trente-six ans!* Quelle honte! quelle dégradation de caractère!... et quel bouleversement d'idées et de sensations!... Tout ce qui m'enchantoit jadis me trouble aujourd'hui, et j'ai la foiblesse de rougir souvent de mes succès mêmes!... Je ne puis dépeindre ce que j'éprouvai, quand cette enfant incomparable, également prudente, touchante et crédule, s'avisa de désirer mes *saintes prières* pour sa bonne!... Elle étoit à genoux à côté de moi, je tenois son bras sous le mien; je jetai à la dérobée un regard sur elle, son visage étoit céleste...; elle prioit!... je crus voir un ange.... Je demeurai interdit et tremblant devant le Dieu qu'elle invoquoit!... Mes yeux se remplirent de larmes, j'eus horreur de-moi-même!... Que n'ai-je pas souffert encore le jour où je la décidai à

se remettre entre mes mains, pour aller retrouver ses parens! Je la vis à mes pieds; elle embrassoit mes genoux!... J'entendis sa voix mélodieuse et touchante demander à Dieu de me retracer, *à ma dernière heure*, le souvenir de ce que je faisois pour elle. Et, dans son erreur, elle croyoit me bénir!.... Oui, Nelson, je l'avoue, ces paroles frappantes retentirent jusqu'au fond de mon âme.... Je fus au moment de me trahir, je m'échappai.... Son image et mes remords me poursuivirent; je conçus l'idée de la détromper, de la servir, de me sacrifier:.... l'amour l'emporta. Passion funeste! qui m'entraîne au crime qu'elle m'apprend à détester?.... Mais il est une autre passion plus fatale et plus impérieuse encore, celle qui conduit mon exécrable confidente, la vile cupidité! je n'ai pu surprendre dans l'âme de l'abominable Purvis, l'apparence d'un remords!... La première nuit où j'entrai dans l'appartement d'Adélaïde, tandis qu'elle dormoit dans la chambre de Sarah, je fus saisi d'un tremblement universel; il me sembloit que je profanois le temple sacré de la vertu! tout me retraçoit la douce image de l'in-

nocence, et l'enfer étoit dans mon cœur. Tandis que la Purvis, d'un air intrépide, remuoit tranquillement les armoires, je restois immobile et glacé! je me représentois Adélaïde dans toutes les situations intéressantes où je l'avois surprise dans ce même lieu, soignant, servant sa bonne; je croyois la voir encore aux pieds de cette femme en démence, se laissant couvrir de ses fleurs arrachées, ces fleurs son seul amusement,... qu'elle sacrifioit avec délices aux caprices d'une imbécile!... La Purvis tira d'une commode un petit coffre, sur lequel étoit collée une bande de papier, avec ces mots de l'écriture d'Adélaïde: *Ce que j'ai sauvé de plus précieux.* Sais-tu, Nelson, ce que contenoit ce coffre? des cheveux de ses parens, et une rose blanche desséchée, collée sur du papier bleu; ces mots étoient écrits au bas de la page: *Du rosier de Romeval.* La découverte de cet innocent secret fit beaucoup rire la Purvis!... Détestable et vile créature!... Combien la stupidité ajoute à la scélératesse! N'est-ce pas une preuve, Nelson, que le vice est essentiellement absurde, puisque pour s'y livrer sans ré-

serve et sans remords, il faut être réduit au dernier degré d'abrutissement?... Explique-moi aussi d'où peut naître cette invincible admiration que des disciples de la philosophie moderne, tels que nous, ne peuvent refuser à la vertu? Cette admiration ne vient ni de l'habitude, ni des préjugés de la première jeunesse; nous fûmes l'un et l'autre corrompus avant de savoir raisonner: rappelle-toi l'éducation que nous avons reçue, les exemples qu'on nous a donnés, et dis-moi, si tu le peux, pourquoi, n'ayant jamais connu les scrupules, je ne puis me délivrer des remords?... Ah! si j'étois libre, si je pouvois légitimement recevoir la main d'Adélaïde, je rejetterois sans balancer des systèmes affreux que j'abhorre!... Regrets superflus! engagé dans une route ténébreuse, je la poursuis avec effroi, malgré les lueurs de clarté qui m'en font entrevoir l'horrible perspective!..... Je suis semblable au voyageur égaré dans une nuit orageuse, et marchant sur le bord des précipices; je cours à ma perte, sans pouvoir m'abuser; je crains le jour, et je désire en vain l'obscurité profonde; l'éclair éblouissant de la

foudre menaçante me montre à chaque pas des abîmes entr'ouverts !... J'enlève Adélaïde, je livre à d'éternelles douleurs une famille respectable, je vais, dans quelques mois, déchirer l'âme de l'objet que j'idolâtre, en lui persuadant que ses parens n'existent plus; à force d'impostures, je saurai la contraindre à s'unir à ma destinée, ma main sacrilége recevra son innocente main, je changerai de nom, je fuirai avec elle en Amérique.... A quoi bon tant de travaux, de forfaits et de sacrifices; elle ne m'aimera jamais ! non, jamais ! J'ai lu son journal, qu'elle laissoit sur sa table en allant se coucher;.... son jeune cœur a déjà reçu une impression que tous mes soins et mes services apparens n'ont pu produire... Ce portrait du lord Selby, comme elle en étoit occupée ! et elle le cachoit !..... Adieu, Nelson, plains-moi, je ne suis plus rien, je n'ai plus l'audace et l'aveuglement d'un *esprit-fort*, je n'ai point les principes d'un homme de bien, l'incertitude m'agite et me trouble, et les plus noirs pressentimen m'accablent. Adieu.

LETTRE XXVII.

De M. Parkinson, banquier de Londres, à lord Selby.

D'Islesworth (1), 4 mars.

MYLORD,

J'AI reçu de funestes nouvelles du vaisseau qui vous intéresse, et malheureusement avec certitude. Il a péri sur les côtes de Portugal, mais nous ignorons encore si l'on a pu sauver la cargaison. J'ai écrit pour avoir des détails. Aussitôt qu'ils me parviendront, j'aurai l'honneur de vous les communiquer.

Je suis avec respect, etc.

(1) Près de Londres.

LETTRE XXVIII.

D'Édouard d'Armilly, à Eugène de Vilmore.

D'Hambourg, 15 mars.

Vous savez, cher Eugène, combien, depuis deux mois, je suis inquiet de la santé de lord Selby. Cette inquiétude n'étoit que trop fondée; il est véritablement malade depuis quatre jours, et dans son lit, avec une grosse fièvre et un tel accablement, qu'il ne peut supporter aucune espèce de mouvement et de bruit autour de lui, et qu'il veut être absolument seul avec le domestique qui le veille. Il m'est doublement douloureux de le savoir malade, et de n'avoir pas la permission de le soigner... Tous les chagrins m'accablent à la fois; nous n'avons aucune nouvelle d'Adélaïde; mes parens se désespèrent, ma mère a la fièvre tierce..... Je suis bien malheureux! Je n'ai pas voulu laisser passer ce courrier sans répondre à votre dernière lettre qui étoit si aimable; mais je

ne suis pas en état de vous écrire plus longuement, votre cœur reconnoissant et sensible vous donnera l'idée de tout ce que je souffre, et beaucoup mieux que je ne pourrois l'exprimer.

Adieu, mon cher Eugène, je ne sais plus quand nous partirons, et même si nous partirons!...

LETTRE XXIX.

De la comtesse de Lurcé, à la baronne de Blimont.

Du château de *** près de Vienne,
ce vendredi 16 mars.

È istinto di natura . . .
L'amor del patrio nido..... (1).

Je retourne en France, ma chère amie, je suis rayée de *la liste fatale*, et ressuscitée de ma *mort civile*. Me voilà *réintégrée dans tous mes droits*, et vous devez

(1) L'amour du *nid paternel* est un instinct de la nature...

Métastase.

être bien glorieuse qu'une fière républicaine, une *citoyenne française*, ait la condescendance d'écrire à une *émigrée* comme vous. Au reste, vous connoissez ma bonne foi; elle ne se démentira jamais : puisque je vais à Paris, j'y porterai les sentimens qu'on me suppose, et que promet mon retour; je veux la république *une et indivisible*, je veux tout ce qu'on voudra, à l'exception de renier mes parens et d'abandonner mes amis. J'écrirai aux *proscrits* dont les lettres me consoloient quand j'étois fugitive; je jouirai de ma fortune, en la partageant avec mes amis malheureux; je rendrai ce que je dois à mon pays en ne me mêlant d'aucune intrigue, en désirant sincèrement qu'il puisse conserver la nouvelle forme de gouvernement qu'il a choisie, et que je vais moi-même adopter, et je rendrai en même temps ce que je dois à la reconnoissance et à l'amitié. Il est absurde de penser que ces devoirs sont incompatibles, car une personne ingrate et dénaturée ne sera jamais une bonne citoyenne. Mais j'ai les plus belles choses à vous conter; je me doute bien cependant que vous en avez déjà quelques dé-

tails, n'importe, il faut que vous écoutiez un récit circonstancié de toutes mes aventures. C'est une histoire dont le dénoûment est un peu brusqué (défaut assez commun dans les romans qui ne sont point d'imagination); d'ailleurs, tout s'y trouve, reconnoissances, déguisemens, déclarations, etc. Ecoutez donc.

La baronne, *ma maîtresse*, qui s'est amusée en chemin, n'est arrivée ici que lundi dernier. Elle brûloit d'envie de voir *mademoiselle Angelini*, et c'est la première chose qu'elle ait demandée en entrant dans son château : on m'appelle à tue tête, je descends, j'entre dans la chambre de *madame*, qui se retourne, et fait, ainsi que Lolotte, un cri perçant, en se précipitant vers moi les bras ouverts; je me jette à son cou, Lolotte se pend à ma robe, tout cela avec des exclamations : *C'est elle! grand Dieu, oh ciel!*.... Je riois, et à vous dire la vérité, je pleurois un peu aussi. — La baronne fut charmante, elle est sensible et bonne autant qu'aimable. Mais voici bien un autre coup de théâtre!.. La porte s'ouvre, et je vois paroître un des gens de la baronne, portant une cassette

et un ac de nuit; je regarde ce domestique et je reste pétrifiée, la bouche béante et les yeux hagards, en reconnoissant le chevalier d'Iselin!... Il me fait un signe mystérieux qui m'impose silence, un moment après on se met à table, et le chevalier, avec une serviette sous le bras, s'établit derrière ma chaise. Pendant le souper, Lolotte fit la remarque que j'étois *bien altérée*, car je demandai *à boire* plus de vingt fois; c'étoit la seule manière dont je pouvois m'occuper de mon galant chevalier; mais je fus un peu scandalisée de l'adresse avec laquelle il me servoit: point d'*émotion*, point de *tremblement*, ni vin répandu, ni carafe cassée... En sortant de table, la baronne l'envoya coucher. Je la questionnai sur ce domestique; elle me dit qu'il étoit Polonais, qu'elle le tenoit de son banquier de Bâle, qui le lui avoit arrêté avant son voyage d'Angleterre. Elle ajouta que c'étoit un excellent sujet, et sachant toutes les langues; je devinai que le chevalier, pendant son séjour à Bâle, ayant appris que la baronne avoit retenu un domestique qu'elle n'avoit jamais vu, s'étoit arrangé avec lui pour se substituer

à sa place, et en conséquence s'étoit rendu sous ce titre au lieu du rendez-vous indiqué par elle. Je veillai avec la baronne jusqu'à deux heures, ce qui ne m'empêcha pas de me lever le lendemain à la pointe du jour; comme j'achevois de m'habiller, j'entendis gratter modestement à ma porte; c'étoit le chevalier. Il m'apprit qu'il avoit obtenu mon rappel en France et le sien, et, sans préambule, m'offrit *sa main* pour m'y conduire. Sa *déclaration* fut très-impertinente; pas un mot de *flamme* et de *passion;* il prétendit que nous étions trop vieux l'un et l'autre pour songer à l'amour : il ne fut donc question que d'estime et d'*amitié parfaite*. J'étois si abasourdie, que je ne sais plus qu'elle fut ma réponse; je plaisantois, je m'attendrissois, je balbutiois; quand tout à coup la baronne vint interrompre cet entretien. Elle fut étrangement surprise de trouver son nouveau domestique polonais, assis familièrement à côté de moi, et tenant une de mes mains dans les siennes. Nous lui avons tout confié, tout conté; elle s'afflige de notre séparation, mais elle se réjouit de l'événement qui la cause. Elle est dans

l'enthousiasme de la conduite du chevalier, elle veut que je l'épouse avant mon départ. J'ai beau me récrier, beau répéter que je n'ai point donné ma parole, que je veux réfléchir :... elle me soutient que je suis décidée au fond de l'âme, que je l'épouserai à Paris, et elle appelle cela un *mauvais procédé* pour elle. Que peut faire une pauvre concierge pour résister aux volontés d'une maîtresse si impérieuse? Enfin, ma chère amie, cette personne despotique dit que *la noce* se fera dans ce château, d'aujourd'hui en quinze, et que huit jours après, le citoyen et la citoyenne Iselin partiront pour Paris. Tout cela n'est-il pas merveilleux?..... Je ne regrettois point nos grandeurs passées, je ne pensois plus à la France; mon nouvel état m'amusoit, je ne voyois dans mon isolement qu'une heureuse indépendance, je serois restée avec plaisir toute ma vie concierge de ce château; et voilà que je suis ravie de n'être plus émigrée, de retourner à Paris, et même de me remarier! N'est-ce pas là un heureux caractère? il me semble fait tout exprès pour un temps de révolution.

Adieu, mon aimable amie, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir en passant à ***; préparez toutes vos commissions pour Paris, et soyez sûre que je suivrai vos affaires avec tout le zèle d'une amitié éprouvée et fortifiée par le malheur. Adieu, pensez à moi, le *ventredi, premier avril, à midi.* Oh, que ne pouvez-vous être aussi de la fête? rien n'y manqueroit pour moi!

LETTRE XXX.

De lord Selby, à M. d'Armilly.

Ce mardi 19 avril 1796, d'Hambourg.

Elle est sauvée!... Le ciel lui devoit un miracle, et l'a fait pour elle!... Adélaïde existe, elle est en parfaite santé, et nous la verrons dans un mois!.... Ah, monsieur, j'ai pleuré sa mort!... rien jamais ne m'eût consolé!... vous saurez tout. Je vous porte son journal et sa dernière lettre, datée du 6 mars, et adressée à ma mère. Cette lettre a été fort retardée par les vents contraires; je la reçois à l'instant.

Je ne puis partir aujourd'hui, ma voiture est cassée, je partirai demain matin, et en attendant je vous envoie Tony, afin que vous sachiez, quelques heures plus tôt, que vous êtes le plus heureux des pères!..... O que j'ai d'impatience de jouir de votre bonheur, de celui de madame d'Armilly!... Qu'il y a loin d'ici à Rarup (1)! Il me semble, dans ce moment, que nous sommes placés, vous et moi, aux deux extrémités du monde... Edouard est ivre de joie, la tête nous tourne..... nous la verrons le mois prochain!... Ma mère la connoît et l'adore, et moi!... mais c'est aux pieds de madame d'Armilly que je dois déclarer tout ce que je sens et les vœux que j'ose former!... Tony va partir; adieu, monsieur, je suivrai de près cette lettre.

(1) Trente-six lieues de France.

LETTRE XXXI.

D'Adélaïde, à lady Elisabeth.

De ***, en Portugal, ce 6 mars 17[illegible].

MADAME,

DAIGNEREZ-VOUS encore vous intéresser à l'imprudente Adélaïde?..... Mais vous êtes si bonne, et j'ai tant souffert, que j'ose compter sur votre indulgence. Je vais vous faire un récit sincère de tout ce qui m'est arrivé. Cette lettre ne pourra partir que dans quelques jours, ainsi, j'ai tout le temps de vous conter, avec détail, des choses qui vous surprendront bien. Oh, madame, qui l'auroit cru! ce malheureux M. Godwin étoit un homme affreux! un hypocrite!... Voilà certainement la chose la plus étonnante et la plus incompréhensible que je puisse vous apprendre. Vous aurez sans doute bien de la peine à le croire après avoir lu mon journal, mais c'est pourtant un fait, et je vais vous en donner des preuves incontestables.

Quand nous arrivâmes, madame Purvis et moi, au port de mer où nous devions nous embarquer, non-seulement nous y trouvâmes point M. Godwin, mais il ne parut pas pendant les onze jours que nous attendîmes les vents. Au bout de ce temps, je fus réveillée un matin par madame Purvis, qui me dit que M. Godwin arrivoit, que le vent étoit favorable, et qu'il falloit partir sans délai. Elle me pressa beaucoup pour m'habiller, il n'étoit pas encore jour; quand je fus prête, nous sortîmes précipitamment; une servante, avec une chandelle, nous éclairoit; au bas de l'escalier parut M. Godwin, enveloppé dans un grand manteau; je lui demandai où étoit madame Godwin, il me répondit seulement: *Venez, venez, dépêchons-nous*. Il prit mon bras gauche, je donnai l'autre à madame Purvis, et tous les deux m'entraînèrent hors de l'auberge; nous marchions si vite, que je perdois la respiration; un matelot, portant une lanterne, nous montroit le chemin. J'étois surprise et tremblante, cependant je ne soupçonnois rien d'extraordinaire. Arrivés au vaisseau, madame Purvis, se dé-

gagea brusquement de mon bras et disparut. Dans ce moment deux matelots me saisissent, m'enlèvent et me portent dans le vaisseau; je me trouve dans une petite chambre, je tombe sur une chaise, on met à la voile, et le vaisseau part. Je ne sais quel sentiment, quelles idées confuses firent couler mes larmes : je pleurois amèrement, quand M. Godwin survint; je fus frappée de son air et de son habillement lugubre, il étoit en grand deuil... Je répétai la question que j'avois déjà faite, je demandai où étoit madame Godwin? Quel fut mon étonnement, lorsque M. Godwin me répondit qu'elle n'existoit plus. Il me fit là-dessus une longue histoire, disant que cette maladie l'avoit empêché de me rejoindre plus tôt; il ajouta à cela beaucoup de détails, et montra une grande douleur de la mort d'une personne qu'il appeloit *la plus vertueuse des femmes*. J'étois stupéfaite, et je l'écoutois sans répondre un mot. Il finit par me dire qu'il avoit amené une femme de chambre pour moi, il me la présenta, et elle me parut douce et honnête. Je fus d'ailleurs assez satisfaite de mon établissement, j'avois à moi toute

seule la petite chambre du vaisseau, et il fut *décidé* que j'y ferois coucher Molly (c'est le nom de cette fille anglaise qui me servoit). M. Godwin, après notre explication, me dit qu'il ne reviendroit dans ma chambre qu'à l'heure de mon dîner, à moins que je n'eusse quelque chose à lui dire, et il me laissa seule. J'avois une si grande opinion de sa vertu, que je croyois fermement tout ce qu'il venoit de me conter, ou, pour mieux dire, je ne me permettois pas de réfléchir là-dessus; cependant j'étois triste à mourir, et j'avois bien mal à la tête. A dix heures, Molly voyant que je ne faisois rien, me proposa d'aller prendre l'air sur le pont, et j'y fus avec elle. M. Godwin n'y étoit pas, mais j'y vis un homme assis qui me tournoit le dos. En entendant du bruit, il se leva, et ne me reconnut pas d'abord; pour moi, je n'hésitois pas.... c'étoit un libérateur que le ciel m'envoyoit, c'étoit le vénérable curé de Romeval, émigré depuis quatre ans... Je fus transportée de joie de le retrouver, et je fondis en larmes, car sa vue me rappeloit bien vivement le souvenir de ma chère grand'maman et de ma bonne....

Je me nommai tout de suite : Eh bon Dieu ! Mademoiselle, s'écria-t-il, que faites-vous ici ?... — Je vais rejoindre mes parens. — Vos parens ! et ils sont dans le pays de Holstein.... — Non, non, ils sont en Portugal.... — En Portugal ! on vous trompe indignement. Toutes les gazettes, depuis deux ans, indiquent les lieux qu'ils habitent; j'en ai deux sur moi où cet article que j'ai lu tant de fois, se trouve encore répété; tenez, lisez... *M. d'Armilly et sa famille sont établis à Rarup, près de Schleswig, et promettent deux cents guinées à quiconque pourra leur donner des nouvelles de leur fille aînée, dont ils ont perdu les traces...* — Juste ciel ! seroit-il possible ?... Mais avec qui êtes-vous ?..... — Avec M. Godwin. — M. Godwin ? un homme perdu de réputation ?.... Oh ! vous parlez d'un autre Godwin, celui-ci passe pour un saint... — Je parle de celui qui est sur ce vaisseau. J'ai connu sa femme, qui est en Irlande, et qu'il a trompée et abandonnée..... Comme le curé disoit ces paroles, M. Godwin et plusieurs autres passagers arrivèrent sur le pont. Je frissonnois d'hor-

frem et d'effroi, je me pressai contre le curé, en passant mon bras sous le sien. M. Godwin, d'un air très-ému, me dit en anglais, qu'il me prioit de descendre sur-le-champ dans ma chambre, parce qu'il avoit à m'apprendre quelque chose de la plus grande importance. Non, Monsieur, répondis-je tout haut en français, j'ai retrouvé, un ancien et véritable ami, pour lequel je n'ai rien de caché ; vous pouvez parler devant lui. A ces mots, M. Godwin pâlit, et s'adressant au curé, Eh bien, Monsieur, venez m'entendre, je m'expliquerai tête à tête avec vous. Non, non, reprit mon généreux protecteur, cette jeune demoiselle s'est mise sous ma garde, je ne la quitterai point. Oh, combien cette réponse confondit l'imposteur !... Il devint couleur de pourpre; ses regards étoient étincelans, et sa physionomie si effrayante, que je fermai les yeux pour ne le point voir, mais je serrai de toute ma force le bras du bon curé, en m'écriant : O mon père, ne m'abandonnez pas! Ne craignez rien, dit-il. Dans ce moment, je sentis qu'on vouloit m'arracher des bras du curé, et j'entendis que tous les passagers s'op-

posoient à cette violence.... J'étois plus morte que vive, et bientôt l'excès de ma frayeur m'ôta presque entièrement ma connoissance; cependant j'entendois toujours, comme dans le lointain, des cris et un grand mouvement, et puis je n'entendis plus rien, et au bout de je ne sais combien de minutes, je r'ouvris les yeux, et je me trouvai assise entre le curé de Romeval et un autre vieillard, dans la grande chambre des passagers. Je fus tout-à-fait rassurée, en voyant ces deux respectables personnes. Après m'avoir fait boire de l'eau et du vin, le curé me conta des choses terribles : il y avoit eu sur le pont une espèce de combat; M. Godwin étoit devenu frénétique, il vouloit me ravoir de force, disant qu'il étoit mon tuteur; il avoit appelé ses deux domestiques, et tiré de sa poche un pistolet, en menaçant de tuer tout le monde. Le capitaine du vaisseau et tous les passagers, prenant mon parti, s'étoient mis dans une grande fureur contre lui; on avoit fini par le désarmer et par l'enfermer dans la petite chambre avec ses deux domestiques. Ce récit me fit frémir, et quoique le danger

fût passé, mes cheveux se dressoient sur ma tête en écoutant le curé. Il m'apprit aussi que le vieillard assis près de moi étoit un négociant portugais nommé M. Xavier. Cet homme bienfaisant (qui a soixante-trois ans, et qui est fort riche) a recueilli notre curé, et l'emmenoit en Portugal pour y être instituteur de son fils qui est à Lisbonne. Le curé, par prudence, pour passer la mer et pour éviter toute persécution en pays étrangers, avoit pris, par le conseil de M. Xavier, le nom et le titre d'un prêtre Irlandais. M. Xavier me fit les offres les plus généreuses; il me dit qu'il me logeroit à Lisbonne chez sa sœur, et que sur la fin de mars, il me reconduiroit lui-même en Angleterre, où il étoit forcé de retourner pour son négoce; qu'en attendant, il se chargeroit de faire passer mes lettres, et de m'avancer tout l'argent dont j'aurois besoin. Cet entretien fut interrompu par les passagers, au nombre de dix, qui vinrent dans la chambre; je les remerciai bien de leur bonté pour moi, ils me témoignèrent tous beaucoup de bienveillance; on m'en montra un qui avoit un œil tout noir, d'un coup de poing

de M. Godwin, ce qui me toucha extrêmement. Je lui offris de mettre sur son œil une compresse d'eau salée; il ne le voulut pas. C'étoit lui qui, s'étant jeté sur M. Godwin, l'avoit désarmé; il étoit jeune, parloit toutes sortes de langues, mais assez mal; il avoit l'air fort pauvre, sa physionomie étoit douce et agréable, et son œil poché ne la rendoit que plus intéressante à mes yeux. Nous soupçonnâmes, le curé et moi, qu'il étoit émigré, quoiqu'il se donnât pour Ecossais et qu'il s'appelât John Burkley. Je n'étois connue dans le vaisseau que sous le nom de *Cordélie*; mais comme je n'avois point d'intérêt à me cacher, le curé, dans le cours de la conversation, parlant de moi, me désigna sous mon nom de famille. A ce nom *d'Armilly*, le jeune Burkley tressaillit en s'écriant : *Bon Dieu!* ... Il rougit et se tut aussitôt; cela me donna beaucoup de curiosité, mais je n'osai rien dire. Je remarquai qu'il devenoit rêveur et d'une grande tristesse. Molly vint dans la chambre commune. Je ne voulus plus me servir d'elle, parce qu'elle m'avoit été donnée par M. Godwin; je crois pourtant qu'elle étoit

innocente; je lui donnai quelque argent, et on lui promit de la faire repasser en Angleterre. Les passagers alloient de temps en temps écouter à la porte de M. Godwin, qui, après avoir fait beaucoup de tapage et d'extravagances, étoit tombé dans un anéantissement total, et si effrayant que ses gens le crurent mort. Le capitaine, attiré par leurs cris, répondit à travers la porte, que s'il étoit mort, il n'avoit besoin d'aucun secours; cependant on entra dans la chambre; le chirurgien trouva ce malheureux homme dans un état affreux et avec une fièvre ardente; il le saigna deux fois dans la journée. Lorsque la nuit fut venue, et qu'il fallut se mettre au lit, il me parut bien étrange et bien fâcheux de coucher dans une chambre où se trouvoient tant d'hommes; je choisis mon lit entre ceux de mes protecteurs, le curé et M. Xavier, et je me couchai presque tout habillée, ce que j'ai toujours fait. Je dormis bien mal, j'avois toujours peur de M. Godwin, et dès que je m'endormois, je rêvois qu'il venoit me prendre, et je me réveillois en sursaut, en appelant le curé de toute ma force. Le lendemain

matin, le chirurgien nous dit que M. Godwin étoit fort mal, et qu'il n'en reviendroit pas. Il s'agitoit, soupiroit, pleuroit, mais n'avoit plus du tout d'emportement; cela me fit pitié; et je priai Dieu de lui rendre la santé et de le corriger de ses vices. La religion nous ordonne de prier pour nos ennemis mêmes, ainsi je devois faire cette prière; j'avoue pourtant que je ne désirois pas que la force et la santé lui revinssent pendant notre voyage, j'aimois bien à le savoir foible et malade, et dans l'impossibilité de sortir de son lit. A dix heures du matin, il m'envoya mon portemanteau et mes cassettes qui étoient restés dans la chambre, et une heure après il fit demander le curé, qui y fut sur-le-champ. Pendant ce temps M. Xavier me mena sur le pont, je m'assis à côté de lui, il se mit à lire, et moi à tricoter. John Burkley vint près de moi; je vis qu'il avoit envie de me parler, et pour entrer en conversation je lui demandai, pour la seconde fois du jour, des nouvelles de son œil; il me répondit en français (langue que n'entend pas M. Xavier), que son œil n'étoit pas guéri parce qu'il avoit pleuré toute la

nuit. J'étois gênée qu'il me parlât françois; je ne trouvois pas cela convenable à cause de M. Xavier; ce dernier étant mon mentor, je voulois qu'il entendît tout ce que je disois, je n'osai pourtant pas répondre en anglais, dans la peur de compromettre ce jeune homme. Je gardai le silence. Il prit la parole : Ce qui cause mon chagrin, dit-il, c'est de vous voir seule ici, . . . et puis j'avoue que j'ai entendu plusieurs mots que vous avez dits à M. le pasteur (c'est ainsi qu'on appeloit le curé). Ah! mademoiselle! si vous saviez qui je suis!.. Oh! monsieur, dis-je en anglais, si vous voulez bien me faire une confidence, je la recevrai avec reconnoissance, pourvu que vous la fassiez aussi à M. Xavier. . . Ici, M. Xavier ôtant ses lunettes et posant son livre sur ses genoux, nous regarda tous deux. Eh bien, mademoiselle, reprit John, j'y consens, je vais vous dire mon secret. Je suis Français, et le fils unique de madame Roussel. . . . A ces mots, je fus près de m'évanouir; je ne pleurai point, le saisissement et la surprise me causèrent une oppression affreuse; M. Xavier me fit respirer de l'eau de luce, et

John fut chercher un verre d'eau. Je me remis promptement et je fondis en larmes; j'expliquai tout en peu de mots à M. Xavier; John revint, et je recommençai à pleurer en lui disant : Hélas! je suis cause que vous n'avez plus de mère! . . . Il me dit qu'une grande consolation pour lui seroit que je consentisse à le prendre à mon service. M. Xavier l'interrompit pour lui dire que s'il étoit véritablement le fils de ma gouvernante, qu'il pût le prouver, et montrer d'ailleurs de bons certificats, cela pourroit s'arranger, mais qu'il falloit pour cela qu'il s'adressât à M. le pasteur, qui décideroit la chose. Je trouvai cette réponse un peu dure; moi, j'aurois donné ma parole tout de suite. Cependant M. Xavier agissoit prudemment, ce jeune homme auroit bien pu être un imposteur; M. Godwin n'en étoit-il pas un ? Je crois pourtant que de tels monstres sont des espèces de phénomènes, il n'est guère possible d'en rencontrer deux dans sa vie.

Le curé revint. Il nous dit que l'infortuné M. Godwin étoit dans des angoisses inexprimables, qu'il montroit beaucoup

de terreur et de repentir, et qu'il l'avoit chargé d'obtenir de moi le pardon de toutes ses tromperies. Je fis dire sur-le-champ à ce pauvre homme tout ce que je pus imaginer de plus consolant. Ensuite je contai au curé la rencontre que je venois de faire du fils de madame Roussel. Il interrogea John (dont le vrai nom est Baptiste), et vit tous ses papiers, qui ne laissèrent aucun doute sur sa sincérité et sa bonne conduite. Ce jeune homme avoit été élevé par M. le comte de***, qui par la suite en fit son valet-de-chambre et l'emmena à Saint-Domingue dont il fut nommé gouverneur. M. le comte de *** revint en France au commencement de la révolution, et se retira dans ses terres où Baptiste le suivit. Ils vécurent là assez longtemps, et puis le comte de *** fut mis en prison, et Baptiste s'y enferma volontairement avec lui pour le servir. Ce fut dans ce temps que j'envoyai en Suisse, à mes parens, le bon père Roussel; pendant son absence, M. de *** fut conduit à l'échafaud. On mit Baptiste en liberté; mais, désespéré de la mort de son maître et de son bienfaiteur, il émigra tout de suite.

Je me sauvai à la même époque, et madame Roussel apprit seulement trois jours avant notre fuite, que son fils étoit libre, et elle ne fut pas instruite de son émigration. Je n'avois jamais vu Baptiste, parce qu'il étoit toujours avec M. le comte de ***; mais j'en avois souvent entendu parler à ma mère, qui disoit qu'il avoit toujours été bien sage et bien vertueux. Ainsi, je suis sûre que mes chers parens m'approuveront d'avoir recueilli un compatriote malheureux, un bon sujet, et le fils d'une personne à laquelle j'ai dû tant de reconnoissance, et dont la mémoire m'est si chère.

M. Godwin sachant que je ne gardois pas Molly, lui envoya cinquante guinées. Il fit aussi distribuer de l'argent aux matelots, et puis il demandoit tous les jours le curé, qui passoit deux heures chaque matin avec lui; mais il ne s'étoit pas encore confessé. Enfin, voyant que son état empiroit toujours, il s'y décida, mais il voulut absolument que j'allasse le voir et l'assurer moi-même que je lui pardonnois. Le curé m'y conduisit, j'étois bien tremblante, et je fus pénétrée d'entendre un homme de cet âge, et mourant, me deman-

der pardon !... Je pleurois ; il s'attendrit aussi, et finit par me dire ces paroles : J'ai cédé à toutes mes passions, je n'ai jamais goûté un seul instant de vrai bonheur, et l'horreur de mes derniers jours est inexprimable !..... Il n'est sur la terre qu'un seul bien réel, c'est celui que procure une bonne conscience. Remerciez Dieu, toute votre vie, de vous avoir donné des parens et des instituteurs vertueux, et croyez que nul bienfait de la Providence n'est comparable à celui-là. Ce malheureux homme étoit bien repentant, aussi j'écoutai ce discours avec beaucoup de respect, et je l'écrivis même sur mes tablettes avant de me coucher, afin de ne pas l'oublier.

Nous étions tout à la fin de notre voyage, M. Godwin vivoit toujours, il étoit même moins mal, l'on commençoit à croire qu'il en reviendroit, lorsque nous eûmes cette terrible tempête qui dura deux jours. Dès le soir du premier jour tout le monde étoit horriblement malade, et M. Godwin ne pouvant supporter cette affreuse agitation et des vomissemens continuels, tourna tout d'un coup à la mort. Il fit appeler le curé, qui m'a dit n'avoir

jamais vu une agonie plus effrayante, car cet infortuné désespéroit de la miséricorde de Dieu, et ses terreurs faisoient frémir tous ceux qui l'approchoient. Il mourut le matin du second jour de la tempête. J'espère que Dieu, en faveur de ses remords, lui a pardonné ses fautes.

Cependant la tempête duroit toujours, et sa violence paroissoit augmenter à chaque instant. J'étois si malade, que je ne m'inquiétois presque pas du danger. Ce qui me faisoit le plus de peur, c'étoit les craquemens du vaisseau; je croyois à tout moment qu'il alloit s'ouvrir. Quand la nuit vint, cela fut encore plus affreux; à onze heures du soir le grand mât se cassa, et un passager, rentrant dans la chambre, nous dit tout brusquement que nous allions périr. M. Xavier le gronda pour cela, et tous les jeunes passagers sortirent pour aller travailler; M. Xavier et le curé, malgré leur âge, avoient travaillé toute la journée.... Le bruit s'apaisa un peu, je crus que le danger diminuoit, l'émotion que je venois d'avoir m'avoit ôté le mal de mer. Je me relevai sur mon séant, car j'étois couchée à terre sur une couverture;

j'aperçus ma petite cassette de bijoux qui avoit roulé jusqu'auprès de moi; comme elle ne ferme qu'avec un ressort, je l'ouvris, je mis à mes doigts les anneaux qui me viennent de mes parens; je mis aussi la bague de lady Charlotte, les bracelets que ma donnés lady Elisabeth. Je ne parle point de ma petite croix de rubis, parce qu'elle ne me quitte jamais, ni pendant le jour, ni durant la nuit. Le curé s'étonnant de ce que je m'amusois à cela, je lui répondis en souriant, que si nous avions le malheur d'échouer, je voulois sauver avec moi ces petites choses, que le sentiment et la reconnoissance me rendoient précieuses. Je ne croyois faire qu'une plaisanterie; pourtant au fond de l'âme cela ne me paroissoit pas impossible, et j'aimois à penser que je pourrois conserver ces dons de l'amitié, ou du moins mourir en les portant. Au bout d'une demi-heure, le vent redoubla avec une force inconcevable; un passager revint et dit que le capitaine perdoit la tête, ce qui n'étoit que trop vrai. Nous entendions des cris terribles et des lamentations; nous vîmes bien alors que nous étions perdus. M. Xavier

se retourna vers le curé, et lui dit gravement : *Pasteur, donnez-nous votre dernière bénédiction.* A ces paroles, je me suis mise à genoux, le curé nous bénit. Je m'étois confessée le matin, j'avois eu l'absolution, ma conscience étoit bien tranquille. Le souvenir de mes chers parens me troubla, mais je priai Dieu de les consoler; je pensai que la vie, en comparaison de l'éternité, n'est qu'un instant, et que je retrouverois bientôt dans le sein de Dieu tout ce que j'aimois, que nous serions tous réunis dans le ciel, et pour toujours!... Le curé, qui étoit à côté de moi, me tenoit la main. Ce digne homme nous exhortoit tous à la mort. Sûrement il étoit inspiré, il parloit d'une manière surnaturelle et avec une douceur et un sentiment qui alloient à l'âme. Je lui serrois la main de temps en temps, je l'écoutois avec ravissement, j'étois si pénétrée de ce qu'il disoit, que je me trouvois tout-à-fait détachée de la vie, je croyois voir Dieu me tendre ses bras paternels. — Si je ne l'avois pas éprouvé, je ne me serois jamais fait cette idée de l'attente de la mort. A présent que je sais ce que c'est pour ceux

qui aiment Dieu, c'est une consolation pour moi de penser que ma respectable grand'mère et ma pauvre bonne moururent ainsi, et que par conséquent elles n'ont pas souffert.

Nous fûmes dans la situation que je viens de dépeindre, jusqu'à deux heures un quart du matin. Nous étions tout près de la terre, sans le savoir; tout d'un coup le vaisseau est jeté sur la côte, il se brise, s'ouvre, se disperse.... Je ne puis dire ce que je sentis, ce qui se passa, et ce que je fis.... Je ne me rappelle qu'une chose, outre le bruit effroyable, c'est qu'il me sembla que je recevois un coup terrible sur la tête et une violente secousse dans l'estomac. Mais ce n'étoit qu'une imagination, car je n'ai eu aucune blessure.... Je me trouvai dans une obscurité totale, étendue sur quelque chose de froid et d'humide.... c'étoit le rivage.... Je ne savois où j'étois, ni si je veillois ou si je rêvois... je n'osois remuer... j'avois un froid extrême... Je sentis de la pluie, ce qui me donna la première idée distincte; alors je pensai que j'étois à l'air et non sur le pont du vaisseau, puisque je ne sentois

plus de mouvement. Je me dis : Nous avons fait naufrage; et je suis sur la terre, je suis sauvée!.... et je remerciai Dieu: mes larmes coulèrent, je m'écriai : O maman! ô mon père! ô famille chérie! je pourrai vous revoir encore!..... ce moment fut délicieux!.., Je repris tout mon courage, mais j'étois brisée, je ne pus me lever tout-à-fait, et voulant avancer sur la terre, je tâtai avec mes mains, et je me traînai sur mes genoux. Au bout de quelques minutes, je sentis de l'herbe, ce qui me fit un plaisir extrême; alors j'avançai avec plus de promptitude et d'assurance; mais tout à coup je trouve un grand vide, un affreux précipice, et j'y tombe en roulant, sans avoir ni la force, ni le dessein de me retenir. Pour cette fois, je pensai bien que c'étoit le dernier moment de ma vie; je dis : *O mon Dieu, recevez mon âme!* et je me laissai aller en croisant mes deux bras de manière qu'ils garantissoient mon visage, ce que je fis sans réflexion, et ce qui m'a peut-être empêché d'être défigurée; mes mains et mes bras étoient tout écorchés, et je n'ai pas eu une seule égratignure au visage. Je roulai fort vite, mais

sans douleur, du moins je n'en ai pas le souvenir; tout ce que je me rappelle, c'est que j'entendois comme une espèce de bourdonnement très-fort; c'étoit une illusion, car aussitôt que je m'arrêtai, ce bruit se dissipa. En cessant de rouler, je me trouvai couchée sur des branchages (1). Je me crus au fond du précipice. J'étois bien étonnée de n'être pas morte, mais je n'en avois pas une grande joie, parce que je n'espérois pas pouvoir sortir de là, et que je croyois avoir une jambe cassée; elle me faisoit beaucoup de mal, et je ne pouvois pas la remuer. Cependant, au bout de quelques minutes, je réfléchis que tout est possible à Dieu, et l'espérance me revint.... Je me décidai à rester tranquillement où j'étois jusqu'au jour, et c'est ce qui m'a sauvée. Il ne pleuvoit plus, le froid n'étoit pas excessif, et les branchages touffus qui m'environnoient me formoient une espèce d'abri; cependant je souffrois extrêmement, et le temps me paroissoit bien long. Enfin le jour parut. Quand

(1) On verra tout-à-l'heure dans une note, que tous ces détails ne sont point inventés.

je pus distinguer les objets, je me soulevai doucement et je regardai autour de moi; je vis que les buissons m'avoient arrêtée à la moitié du précipice, je découvris avec horreur, au-dessous de moi, un épouvantable abîme parsemé de rochers; je me trouvois, pour ainsi dire, suspendue sur ce gouffre, n'étant retenue que par des arbrisseaux.... Je fus glacée d'épouvante, je joignis les mains et je dis : *O mon Dieu, vous seul pouvez me tirer de là!....* et je pleurai.... J'entrelaçai mes bras dans les branches, afin de me mieux assujettir à ma place. Dans ce mouvement, je rencontrai sous les feuilles plusieurs épines qui me piquèrent, je regardai l'arbuste sur lequel j'étois posée et qui m'avoit sauvé la vie; c'étoit un grand rosier sauvage, tout couvert de roses blanches épanouies (1). Je me rappelai le *rosier de Romeval*, et je fis un vœu à la Sainte-Vierge; je lui promis que si je sortois de ce précipice, je lui éleverois une petite colonne de pierre pa-

(1) Il faut se rappeler qu'elle est dans un climat chaud, où tout commence à fleurir au mois de février.

reille à celle qu'on avoit détruite à Romeval, que je l'entourerois de rosiers blancs, et qu'à moins d'absence, je ferois là, tous les matins, une prière en mémoire de ma délivrance. Après avoir fait ce vœu je me sentis tout autre, je comptai, avec une foi vive, sur la protection divine, et je repris une force réellement surnaturulle. Je levai les yeux en haut, et je connus qu'il me seroit impossible de remonter sans secours. Après quelques réflexions je me mis à crier à plusieurs reprises, un écho seul me répondit... ce qui m'attrista, mais ne me rebuta point. Je recommençai plus de vingt fois, et toujours inutilement. Cela me fatigua beaucoup; j'avois très-mal à la gorge, et en outre une soif ardente qui me tourmentoit cruellement. Comme les efforts que je venois de faire en criant m'avoient affoiblie, je résolus de me reposer, et je restai tranquille. Au bout d'un demi-quart d'heure, à peu près, je tressaillis, parce que je crus entendre marcher et courir; j'écoute, et je distingue parfaitement le bruit d'une sonnette... C'étoit une vache égarée d'un troupeau, qui s'approchoit du précipice.... Sans deviner ce que

c'étoit, je recommençai à crier de toutes mes forces!.... O joie que je ne puis dépeindre!.... j'entends une voix humaine qui me parle!.... je me soulève, je lève les yeux, et j'aperçois un visage!.... On me parloit un langage inconnu : je ne pouvois répondre, mais je fondis en larmes, et j'élevai mes mains jointes vers la figure qui me regardoit. C'étoit un berger, qui, en suivant sa vache échappée, avoit été conduit par la Providence au bord de mon précipice. Il me fit plusieurs signes, et je compris fort bien qu'il vouloit me faire entendre qu'il alloit chercher du secours et revenir. Alors je regardai l'état où j'étois; je n'avois qu'un simple jupon et un déshabillé de nuit, j'avois perdu mon mouchoir de cou et un de mes bracelets, mon bonnet de nuit étoit encore sur ma tête, parce qu'il étoit attaché sous le menton; j'ôtai une épingle, je secouai un peu la tête et il tomba tout de suite; je me fis de mes cheveux, qui sont très-longs, une espèce de fichu pour cacher ma poitrine qui étoit toute nue, et je passai le bout de mes cheveux dans la ceinture de mon jupon, afin qu'ils ne s'accrochassent pas

aux branches, et puis je remis mon bonnet sur ma tête : de cette manière j'étois plus chaudement, et pouvois paroître avec décence. Quand cela fut fait, j'entendis un grand bruit, c'étoit une troupe de pâtres qui venoient à mon secours. Je remerciai et j'invoquai Dieu... Les pâtres me parlèrent tous à la fois; oh, que le son de leur voix m'étoit agréable!... Ils déroulèrent un gros paquet de cordes remplies de nœuds, et m'en jetèrent un des bouts... Quand je tins le bout de cette corde, le cœur me battoit avec tant de violence, que je ne pouvois plus respirer:.... Je restai immobile un moment.... et je sentis une frayeur excessive en songeant à ce que j'avois à faire. Je pensois avec horreur à l'abîme qui étoit au-dessous de moi; je regardois, en frémissant, la pente si roide et si élevée que j'avois à gravir;... je craignois de n'avoir pas la force de me traîner et de me tenir à la corde... Les pâtres me parlèrent toujours, et me jetèrent un autre bout de corde; je ne sus d'abord ce que cela signifioit, cette corde étoit moins grosse que l'autre, et je compris à la fin qu'ils me proposoient de l'attacher autour

de moi, ce qui me fit un grand plaisir, parce qu'alors j'étois sûre que si la force me manquoit, ils pourroient me tirer à eux sans que je m'aidasse. Il s'agissoit de bien attacher cette corde, et c'est ce que je fis assez adroitement. Après cela, je pris la grosse corde à nœuds, je fis le signe de la croix, et je commençai à grimper. Pendant ce trajet, uniquement occupée de ce que je faisois, je n'eus pas la moindre peur; mon bonnet tomba, mon jupon s'accrocha deux fois, du reste il ne m'arriva aucun accident..... Les bons pâtres m'encourageoient par des cris pleins d'allégresse, et j'étois si animée que je ne sentois plus le mal de ma jambe et la courbature générale qui m'avoit tant fait souffrir..... J'approche du bord, je vois une quantité de mains libératrices tendues vers moi. Mon cœur palpite de joie et de reconnoissance;... enfin, me voilà hors de danger; je saisis avec transport la main d'une bonne femme qui se trouvoit vis-à-vis de moi, je baise cette main bienfaisante, on me saisit par les épaules, on m'enlève, et me voilà hors de l'abîme: je me prosterne pour remercier mon vrai

libérateur; la bonne femme, dont je tenois toujours la main, se mit aussi à genoux près de moi.... Quand j'eus fait ma prière, je me soulevai, mais dans ce moment toutes mes forces m'abandonnèrent, je me penchai vers la bonne femme, et je tombai évanouie dans ses bras (1). Les bergers me portèrent dans la cabane la plus prochaine, et me secoururent de leur mieux. Je repris l'usage de mes sens, mais non ma connoissance. J'avois une fièvre brûlante et un délire affreux. Nous étions à dix-huit lieues de Lisbonne, et à quatre d'une petite ville, où les pâtres envoyè-

(1) A l'exception du petit détail sur le *rosier blanc*, tout est vrai dans ce récit. Une jeune Anglaise, il y a dix-huit mois, fit sur les côtes de Portugal le naufrage que j'ai décrit : elle tomba dans un précipice ; une vache égarée, cherchée par des bergers, fit découvrir cette infortunée ; on la retira avec des cordes. Le gouvernement, instruit de son aventure, lui envoya des secours. La reine voulut la voir, et la combla de bienfaits. Elle repassa en Angleterre avec des lettres pour un banquier de Londres qui l'épousa. Mon frère et ma belle-sœur connoissent particulièrement cette personne intéressante.

rent chercher un chirurgien qui vint le lendemain ; il me trouva trop foible et trop mal pour être transportée à la ville, mais il resta trois jours dans la chaumière et me soigna parfaitement. Le troisième jour, le bon curé de Romeval et M. Xavier, échappés aussi du naufrage, ainsi que plusieurs autres, découvrirent où j'étois, et vinrent sur-le-champ. Ils me trouvèrent toujours sans connoissance, et le chirurgien leur dit qu'il ne pouvoit encore répondre de ma vie. M. Xavier, qui ne s'étoit arrêté dans la petite ville que pour s'informer si j'existois encore, laissa le curé avec moi, en promettant d'envoyer de l'argent, ce qu'il fit en arrivant à Lisbonne. Le curé fit acheter pour moi du linge, des meubles, et tout ce qui m'étoit nécessaire, et il me veilla et me soigna avec la plus tendre affection. Le lendemain de son établissement dans la chaumière il eut le plaisir d'y voir arriver le jeune Baptiste Roussel, qui m'a donné aussi dans cette occasion toutes les preuves possibles d'attachement. Je fus pendant six jours entre la vie et la mort ; au bout de ce temps, je repris peu à peu ma

connoissance. Ma joie fut extrême en revoyant le curé et Baptiste, mais on me défendoit de parler. Je me levai, pour la première fois, le 23 février, et deux jours après j'étois en pleine convalescence. Je suis maintenant en parfaite santé, on ne m'a permis de m'appliquer et d'écrire qu'il y a trois jours, et sur-le-champ j'ai commencé cette lettre.

Les bergers de cette cabane sont les meilleures gens du monde; la famille est composée d'un homme, de sa femme et de cinq enfans, deux filles et trois garçons. Le gouvernement, instruit de mon aventure, m'a envoyé des habits, du linge et beaucoup d'argent. J'ai commencé par rembourser à M. Xavier tout ce que je lui devois, et puis j'ai bien payé le chirurgien et les bons pâtres qui ont eu tant de soin de moi; ce sont les hommes de la chaumière qui m'ont tirée du précipice; ils sont bien contens de ce que je leur ai donné : je n'oublierai jamais ce que je leur dois, et je compte leur envoyer tous les ans un petit présent, pour leur rappeler le souvenir de leur bonne action. J'ai voulu voir la vache qui, en s'égarant,

a conduit mes libérateurs au bord du précipice; je bois tous les jours un verre de son lait, qui me paroît meilleur que tout autre. J'ai fait promettre aux pâtres qu'ils ne tueroient jamais cette vache, et je voulois leur donner une petite somme exprès pour cela; ils l'ont refusée, en disant que la raison qui me faisoit aimer cette vache, les y attachoit aussi. Baptiste, qui sait le portugais, me sert d'interprète. Il a fait une jolie chose pour moi, il a eu l'idée d'acheter la sonnette pendue au cou de la vache, parce que c'est le son de cette sonnette qui me rendit le courage et l'espérance. Il compte donner cette sonnette à maman.

La première fois que j'ai pu prendre l'air, j'ai désiré aller du côté du précipice, qui est fort près de chez nous. J'y fus de très-grand matin avec M. le curé. Il faisoit le plus beau temps du monde. En approchant du précipice, il me prit un violent battement de cœur, et lorsque je fus sur le bord, je me jetai à genoux et je remerciai Dieu avec toute la tendresse de mon âme; j'avois le visage baigné de larmes, le bon curé pleuroit aussi!... Les

bergers avoient fait porter là des escabelles de bois, nous nous assîmes. Je dominois sur le précipice et je voyois le rosier blanc; on y distinguoit encore la place que j'y avois occupée pendant deux ou trois mortelles heures; les branches et les feuilles étoient toutes froissées en cet endroit. Nous remarquâmes que si j'étois tombée quinze pas plus haut, j'aurois rencontré des rochers qui m'auroient tuée, et dans toute autre partie du bord, j'aurois été jusqu'au fond de cet abîme. Comme j'admirois la divine Providence : O ma fille, me dit le curé, n'oubliez jamais pour quelle fin elle vous a sauvée! ce n'est pas pour plaire à un monde frivole, c'est pour que vous donniez l'exemple d'une vie pure et sainte. Vos jours rachetés par un miracle, doivent être tous consacrés à la vertu. Si vous deviez vous écarter de cette route fortunée, il vaudroit mille fois mieux pour vous et pour ceux qui vous aiment, que vous eussiez péri sous les flots ou dans le fond de ce gouffre; vous auriez laissé après vous un intéressant souvenir, et mourir avec l'innocence, est le sort le plus digne d'envie... Oui, mon

père, repris-je, oui, je promets à Dieu, sur le bord du précipice dont sa bonté m'a tirée, de vivre pour le bénir, pour le servir, et de suivre jusqu'au tombeau les préceptes sacrés de la religion. Ce sera vivre pour le bonheur, répondit le curé, car il n'est que dans la vertu. Mais pour tenir cette promesse salutaire, vous aurez longtemps besoin de conseils et de guide. A votre âge, une âme pure ne suffit pas pour se bien conduire. N'avez-vous pas eu l'imprudence de vous remettre entre les mains d'un scélérat qui ne méditoit que votre perte? Que seriez-vous devenue, si M. Xavier n'eût pas été sur le vaisseau?.... Gardez-vous donc de la présomption qui a perdu tant de jeunes personnes bien nées; songez que tout l'esprit du monde ne peut suppléer à l'expérience, et consultez, en toute occasion, des parens qui vous chérissent, ou des gens d'un âge mûr et d'une réputation irréprochable. Ainsi parloit ce vénérable et vertueux pasteur; tous ses discours sont à jamais gravés dans ma mémoire. Depuis ce jour, je n'ai pas manqué une seule fois d'aller avec lui, chaque matin au lever du soleil, faire ma première

prière sur le bord du précipice; nous nous mettons tous les deux à genoux, nous prions d'abord chacun en particulier, ensuite le curé récite tout haut, en français, des psaumes ou des hymnes.

M. Xavier voudroit que j'allasse à Lisbonne jusqu'au moment de notre départ, qui ne sera qu'au mois de mai, parce qu'il craint à présent les orages de mars et d'avril. Mais je me trouve si bien dans ma cabane avec mon bon curé, que je ne la quitterai que pour m'embarquer. Comme le pauvre Baptiste s'ennuyoit beaucoup ici, ce qui est fort naturel, n'ayant ni société, ni occupation, je l'ai envoyé à Lisbonne; il n'en reviendra que pour me chercher avec une voiture qui nous conduira au port où nous nous embarquerons. Après tout ce qui m'est arrivé, j'ai besoin de solitude et de repos, et je ne veux rien perdre des conversations et des conseils de mon respectable mentor. Je me promène beaucoup, j'écris et je dessine : c'est tout ce que je puis faire ici.

Voilà, madame, un récit exact de tout ce qui m'est arrivé. J'ose vous conjurer, quand vous aurez lu cette lettre, de l'en-

voyer à mes parens. Je prends la liberté de mettre aussi dans ce paquet, à votre adresse, des lettres pour mon père, ma mère et mes frères et sœurs. Le curé m'assure que maman est établie à Rarup, près de Schleswig, à trente-six lieues d'Hambourg. Il pense que la manière la plus sûre de lui faire parvenir mes lettres, est de les mettre sous votre protection. Il imagine que vous aurez la bonté de les envoyer à Hambourg à un banquier, en les lui recommandant bien. Oserois-je, Madame, vous prier encore de faire remettre à mes parens la copie de mon journal, car l'original a péri avec le vaisseau. Je voudrois bien encore que le petit billet pour madame Purvis, inséré dans le paquet, lui fût remis. Cette bonne et honnête personne, qui a été comme moi dupe de l'hypocrisie de M. Godwin, sera bien aise d'apprendre que je suis échappée à tant de dangers, et je lui dois bien cette preuve de souvenir et de reconnoissance.

Nous partirons dans les premiers jours de mai; nous nous rendrons à Londres, où mon premier soin, Madame, sera d'aller vous réitérer mes remercimens. Le tou-

tes vos généreuses bontés. Ensuite je partirai pour Hambourg, sous la conduite du curé de Romeval, qui veut bien me mener lui-même à Rarup.

Si vous daignez m'écrire tout de suite, je pourrai recevoir votre réponse avant notre départ. Je serois bien heureuse, Madame, d'avoir une lettre de vous; je la conserverois toute ma vie.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE XXXII.

D'Edouard d'Armilly, à Eugène de Vilmore.

Hambourg, 25 avril 1796.

Cher Eugène, je suis le plus heureux des hommes. Je vous ai déjà mandé que nous avions d'excellentes nouvelles de ma sœur, de notre incomparable et chère Adélaïde!... mais écoutez tout ce qui m'est arrivé depuis cinq jours.

Lord Arthur et moi nous partîmes pour Rarup le 20 de ce mois; Tony nous a devancés d'un jour. En arrivant à l'auberge

de la poste de Schleswig sur les huit heures du soir, on nous dit que deux personnes nous attendoient; nous entrons dans une salle, et j'aperçois mon père Je me jette dans ses bras, je me sens presser par derrière, j'entends sangloter, je me retourne, et je vois mon cousin, mon cher Auguste!... Vous pouvez juger de ma surprise et de ma joie.... Mon père est rappelé en France, ce qu'il doit surtout aux soins de M. d'Elsenne. Ce dernier a voulu porter lui-même à mon père cette heureuse nouvelle; il a proposé à ma tante Palmène de faire ce voyage avec lui, ce qu'elle a accepté; ils ont obtenu les passe-ports nécessaires, et, sans nous prévenir, sont partis ensemble avec Adrienne et Auguste. Ils arrivèrent à Rarup un jour avant nous.

Nous partîmes tout de suite de Schleswig, mon père monta dans la voiture de lord Selby avec lui; et moi, j'allai avec Auguste dans le cabriolet de mon père. Vous imaginez bien que pendant la route, qui est de cinq lieues, la conversation n'a pas langui entre nous. J'avois tant de choses à dire et à demander à ce cher ami ...

sur Adrienne, sur ma tante, sur lui!... Il me conta que l'entrevue de ma mère et de ma tante avoit été bien touchante, ainsi que celle de M. d'Elsenne avec mes parens et sa fille. Tony arriva à Rarup quelques heures après ma tante; ma mère, en lisant la lettre de lord Selby, éprouva une révolution de joie qui coupa sa fièvre tierce; elle ne l'a pas eue depuis, et se porte à merveille.

Nous arrivâmes au moulin de Rarup à dix heures trois quarts, toute la famille sortit de la chaumière aussitôt qu'on entendit les voitures; il faisoit très-obcur, mais je me jetai au cou de tout ce que je rencontrai, et j'embrassai tout ce qui étoit autour de moi. Ma tante m'appela; je reconnus sa voix, et je volai près d'elle; elle me serra dans ses bras, et mon père nous cria d'entrer dans la maison.... J'étois éperdu.... nous entrâmes.... Je tenois la main de ma tante, je baisois cette main, je pleurois..... Adrienne lui donnoit le bras de l'autre côté... Oh! comme je la trouvai grandie et embellie! elle est charmante, et elle a quatorze ans; j'ai un an et dix-huit jours de plus qu'elle, et j'aurai

quinze ans le 13 du mois prochain..... Ma tante me dit : Mon Edouard, embrassez votre cousine.... Nous nous embrassâmes en fondant en larmes... O cher Eugène ! quel doux moment !.... quelle félicité pure que celle de trouver dans sa famille les objets de ses plus tendres affections, et d'aimer jusqu'à la fin de sa vie ceux qu'on a chéris dès le berceau !.... Ma tante me présenta à M. d'Elsenne, qui me fit mille caresses ; c'est un spectacle délicieux pour moi de voir cet ancien ennemi devenu l'ami le plus ardent de ceux qu'il a tant haïs, et de lui voir prendre un intérêt si touchant à tout ce qui nous regarde ! J'ai bien partagé aussi sa joie et celle de Gabrielle, qui est une aimable personne et bien sensible... À peine étions-nous entrés dans le petit salon, que mon père et ma mère, prenant lord Selby par la main, l'emmenèrent dans un cabinet ; là, ma mère embrassant lord Selby, lui demanda s'il n'avoit rien à lui dire ? Il répondit avec une extrême émotion : Hélas ! le puis-je encore ? Vous êtes rappelés, consentirez-vous à vous séparer d'une telle fille ?... Oui, pour son bonheur, ré- on-

dit ma mère. Vous seul nous paroissez digne d'elle; qu'importe toute autre considération! et la plus juste reconnoissance se joint encore à cette raison décisive. A ces mots lord Selby tomba aux genoux de ma mère; il étoit dans un état inexprimable de joie [illegible]..... En rentrant dans le salon, il avoit une toute autre figure; il vint à moi, il me serra tendrement la main; je devinai tout. On le présenta à ma tante, qui l'embrassa, ainsi qu'Adrienne, Juliette et mademoiselle d'Elsenne, car cette dernière sera à jamais une des sœurs d'Adélaïde. Alors on envoya coucher Pierrot et Gogo. Tout cela s'étoit passé en moins d'un quart d'heure: il étoit onze heures: ma mère s'assit entre lord Selby et M. d'Elsenne, Gabrielle se mit à ses genoux, tenant une de ses mains et la main de son père, et les baisant alternativement; j'étois placé entre ma tante et Adrienne, Auguste étoit assis sur un coin de ma chaise... Que j'étois heureux! Lord Selby fit lecture de la lettre d'Adélaïde, mais il commença par la fin, et sans cette précaution, ma mère n'auroit jamais pu soutenir les détails déchirans que con-

tient cette lettre, quoique nous lui eussions bien répété qu'Adélaïde est hors de toute espèce de danger et en parfaite santé. Pendant la lecture, ma mère fut dix fois au moment de se trouver mal, tout le monde fondoit en larmes; je pleurois comme les autres, quoique j'eusse déjà relu tant de fois cette lettre, mais je ne la relirai jamais de sang-froid; et d'ailleurs je jouissois de l'étonnement et de l'admiration de ceux qui entendoient ce récit pour la première fois. Lord Selby lut ensuite quelques morceaux détachés du journal, il les choisissoit sans feuilleter; car depuis que ce journal est entre ses mains (et il y a assez long-temps), il n'a fait autre chose que le relire, et le sait exactement par cœur d'un bout à l'autre. Combien cette lecture a été délicieuse pour moi! à chaque moment on interrompit lord Selby, pour admirer le caractère angélique de ma sœur, et souvent l'attendrissement forçoit lord Selby lui-même de suspendre cette intéressante lecture. Et mon père et ma mère! quelle étoit leur émotion, leur bonheur!... Heureux! mille fois heureux les enfants chéris du ciel, qui peuvent procurer de telles jouis-

sances aux auteurs de leurs jours! Le lendemain on lut et relut le journal tout entier, et puis la lettre encore, et ce fut là l'occupation de toute la journée. Il fut décidé que mon père, lord Selby et moi, nous partirions le jour suivant pour Hambourg et pour l'Angleterre, afin d'y aller attendre Adélaïde. Ma mère auroit bien voulu venir avec nous, mais cela auroit trop d'inconvéniens, et mon père même n'y passera que sous un nom supposé. M. d'Elsenne retourne à Paris dans six jours, il laisse sa fille, afin qu'elle puisse voir Adélaïde, que nous amènerons à ma mère, et qui restera trois mois avec elle. Ma tante ne partira qu'après l'arrivée d'Adélaïde. Aussitôt que nous l'aurons remise dans les bras de ma mère, nous partirons pour Paris, mon père et moi, avec ma tante et ses enfans, Pierrot et Gabrielle; pour Juliette, elle restera avec maman, qui ne viendra nous rejoindre qu'au mois de septembre. Maman va venir s'établir aux environs d'Hambourg. Lord Selby sachant qu'il y avoit une jolie maison de campagne à vendre à Wandsbeck, a chargé son banquier de l'acheter; il donna cette commission avant

d'aller à Rarup : son intention étoit d'offrir cet asile à mes parens, du moins de les engager à y demeurer, parce qu'il ignoroit alors leur rappel. La maison est achetée, et maman et ma tante viendront incessamment y attendre ma sœur.

Pour nous, mon cher Eugène, nous ne pouvons nous embarquer que dans quelques jours, parce que maman a fait promettre à mon père et à lord Selby, que pour aller et revenir nous prendrions un vaisseau neutre, et celui qui part le plus tôt ne met à la voile que samedi prochain ou même dimanche.

Que le temps va me paroître long jusqu'à l'arrivée de ma sœur ! non-seulement pour moi, mais pour mes parens. Combien ma mère va souffrir ! car qui peut concevoir les inquiétudes dont le cœur d'une mère est susceptible !.... Croiriez-vous, mon ami, que maman est épouvantée de savoir ma sœur dans cette paisible cabane ? premièrement, parce qu'elle suppose gratuitement que cette chaumière est *humide et malsaine*, ce qui est, dit-elle, bien dangereux dans la convalescence d'une grande maladie : et puis elle ne peut sans

effroi, se représenter Adélaïde allant faire ses prières *sur le bord de cet abîme.* On a beau lui représenter que lorsque Adélaïde dit qu'elle se met à genoux *sur le bord du précipice*, c'est une façon de parler qu'il est inconcevable de prendre littéralement, et qu'assurément on ne peut pas croire que le curé s'entende avec elle, tous les matins, pour l'exposer au danger de retomber dans ce gouffre. A ces réponses-là ma mère sourit, elle est charmée qu'on lui démontre le peu de fondement de ses craintes; mais un moment après elle dit, en soupirant, que le curé auroit bien mieux fait de conduire ma sœur à Lisbonne; et si ma sœur étoit à Lisbonne, ma pauvre mère trouveroit encore le moyen d'avoir un autre genre d'inquiétude tout aussi incompréhensible. Elle est cependant, en toutes choses, d'un extrême courage et d'une raison supérieure, mais lorsqu'il ne s'agit pas de ses enfans; et tel est un cœur maternel. Oh! combien on doit chérir une si tendre et si parfaite amie! quelle ingratitude monstrueuse et quelle folie de la négliger et de ne pas lui donner toute sa confiance!

Adieu, mon cher Eugène. J'aurai sûrement le plaisir de vous embrasser dans dix ou douze jours. J'ai bien parlé de vous avec Auguste et Adrienne, qui vous disent mille choses tendres.

LETTRE XXXIII.

De Juliette, à Edouard.

Wandsbeck, ce 6 mai.

Nous ne sommes arrivés ici qu'hier, mon cher frère. Maman n'a toujours plus de fièvre, mais elle est dans une agitation inconcevable. Les bonnes gens du moulin ont été bien fâchés de notre départ; j'étois bien touchée de leur amitié. Nous fûmes la veille et la surveille faire nos adieux à Flarup, à Dolrott et à Blevel. Toute la famille du fermier de Blevel étoit rassemblée, ils nous donnèrent d'excellente crême. La bonne Lena nous fit bien des caresses, toute cette famille est aussi obligeante qu'elle est vertueuse. Nous n'oublierons jamais un pays où nous vous

trouvé une hospitalité si généreuse, et où nous a donné tant de preuves d'intérêt et d'amitié. Après avoir pris avec le fermier sa femme du thé et du café, nous fûmes nous promener dans le joli jardin. Par malheur il avoit fait beaucoup de vent la veille, et vous savez que ce jardin situé dans un lieu élevé, est bien plus exposé au vent que Rarup, qui est dans un fond et garni par de grands bois. Maman, en se promenant, aperçut plusieurs branches cassées. Mon Dieu, dit-elle, il a donc fait *une tempête affreuse?* et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle pensoit à ma sœur qu'elle supposoit sur la mer, quoique naturellement, d'après ce qu'elle mande, elle ne dût pas y être encore. Mais à présent qu'Adélaïde peut en effet être embarquée, ce que souffre maman n'est pas croyable. Quand il fait du vent (et cela est si commun dans ce pays-ci) elle ne dort ni ne mange, et parle à peine. Mademoiselle Benoît m'a dit qu'elle se relevoit toutes les nuits pour ouvrir une fenêtre et regarder le temps qu'il fait. Ma tante lui dit tout ce qu'on peut imaginer de raisonnable, mais bien inutilement.

D'autres fois maman se tourmente de ce que ma sœur n'a point de femme de chambre; hier il lui vint dans l'esprit qu'il y a peut-être des voleurs dans cette campagne où est Adelaïde, et que sachant qu'elle a reçu de l'argent du gouvernement, ils ont pu attaquer la chaumière. Enfin, cher Edouard, vous n'avez pas d'idée de tout ce qui passe par la tête de cette bonne mère, et comme elle est à plaindre dans ce moment. Je suis même bien sûre qu'elle ne nous dit pas tout, et qu'elle a bien d'autres idées qu'elle nous cache. L'état où elle est nous désole, et j'en suis bien cruellement inquiétée. Ah! cher frère, combien des enfans doivent aimer leurs parens! comment peuvent-ils s'acquitter des bienfaits qu'ils en reçoivent, et les dédommager de toutes les inquiétudes qu'ils leur causent? Notre chère Adélaïde est un ange, une mère ne sauroit désirer une fille plus tendre, plus charmante et plus accomplie, et pourtant, quelles inquiétudes et quels chagrins n'aura-t-elle pas causés à nos parens! que de larmes ils ont versées pour elle! et combien maman n'en versera-t-elle pas encore!.... Mais maman

dit que malgré toutes ces peines, qui sont inséparables de l'état de mère, une mère est heureuse dès que ses enfans se conduisent bien. Quel motif de plus pour aimer et suivre la vertu!... Oh! comment peut-on s'en écarter quand on sait que ses égaremens porteroient la désolation dans le sein de ceux qui nous ont donné le jour! d'ailleurs, la vertu est si belle! elle prescrit des devoirs si naturels et si doux! la piété, la reconnoissance, la bonté, la fidélité à ses engagemens, tout cela n'est-il pas gravé au fond de tous les cœurs qui ne sont pas pervertis et dénaturés?

Je relis tous les jours le journal de ma sœur, une telle lecture ne me sera pas inutile; quel bonheur de trouver dans sa famille un modèle si parfait! Je n'aurai pas sans doute ses talens, son esprit et ses grâces, mais qu'importe si j'ai ses vertus? Ce ne sont pas ses agrémens qui font l'intérêt de son histoire; ce qui excite l'admiration et l'enthousiasme, c'est sa sagesse, c'est sa piété, sa candeur, sa tendresse pour nos parens, sa reconnoissance pour madame Roussel; c'est son âme enfin. Et

voilà les qualités que je puis avoir au même degré; oui, je les aurai, c'est toute l'ambition de mon cœur.

Adieu; mon Edouard, vous êtes heureux, vous verrez cette sœur chérie avant nous. Oh! quel moment que celui où nous recevrons la lettre qui nous annoncera son arrivée!

LETTRE XXXIV.

De M. d'Armilly, à madame d'Armilly.

De Londres, ce lundi 16 mai 1796.

Elle est arrivée! Adélaïde est ici en parfaite santé, et grandie et jolie comme un ange; elle n'est point *retombée dans le précipice*, elle n'a pas fait un *second naufrage*.... elle est ici! elle est là sous mes yeux! elle vous écrit! Ah! ma chère amie, que nous sommes heureux!.... Je ne pourrois vous dire à quel point elle a été touchante!.... Lord Selby l'adore. Il la trouve mille fois plus charmante que tous vos portraits, il dit qu'il n'existe point

de peintre qui puisse rendre son regard et son sourire, et l'expression de sa physionomie quand elle pleure; .... mais vous n'aurez des détails que par le prochain courrier. Ce billet et celui d'Adélaïde vous suffiront. .... La poste part. Adieu, ma tendre, mon heureuse amie; vous à qui je dois tant de bonheur! croyez que je ne jouirai parfaitement de ma félicité que lorsque je saurai que vous aurez reçu ce billet.

Elle n'est point maigrie, elle est grandie de la tête, elle a des couleurs; dans ma prochaine lettre je vous indiquerai le jour de notre départ. Adieu, je vais la regarder et l'entendre.

LETTRE XXXV.

D'Edouard, à madame d'Armilly.

Londres, 20 mai.

MA CHÈRE MAMAN,

MON père m'a chargé de vous mander tous les détails et ils sont trop bien gravés

dans mon cœur pour que j'en puisse omettre un seul.

Tous les matins nous descendons à dix heures, dans l'appartement de lady Elisabeth pour prendre le thé. Comme nous y étions lundi dernier à onze heures, on apporta un billet à lady Elisabeth ; elle l'ouvrit et s'écria : C'est d'elle ! c'est un billet d'Adélaïde ! — Jugez chère maman, de notre joie ! Adélaïde arrivée et dans une auberge, demandoit à lady Elisabeth à quelle heure elle pourroit la recevoir. On fit entrer le porteur du billet, c'étoit Baptiste Roussel lui-même. Mon père et moi nous l'embrassâmes.... On lui fit mille questions à la fois, lady Elisabeth demandoit ses chevaux, lord Selby envoyoit chercher un fiacre, on donnoit des commissions à tout le monde, toute la maison étoit en l'air, nous ne savions ni ce que nous faisions, ni ce que nous disions.... Enfin lady Elisabeth demanda la parole et l'obtint (non sans peine) : elle dit que la vue subite de mon père pourroit causer un saisissement dangereux à ma sœur. Elle proposa de l'aller chercher avec lord Selby, de l'amener et de la préparer tout douce-

ment. Cela fut accepté. On convint que nous resterions, mon père et moi, dans un cabinet voisin du salon, et que lorsqu'Adélaïde y viendroit, nous attendrions que lord Selby vînt nous chercher. Lady Elisabeth et son fils partirent; ils furent à l'auberge où logeoient Adélaïde, le curé et M. Xavier. Ce dernier étoit sorti depuis un quart d'heure. Ma sœur, en apercevant lady Elisabeth, se jeta dans ses bras, avec cette grâce et cette sensibilité que vous lui connoissez. Ensuite elle regarda avec timidité et quelque apparence de surprise lord Selby; elle lui fit une profonde révérence que lord Selby rendit *bien gauchement*, à ce qu'il prétend, et lady Elisabeth dit: C'est mon fils.... Je l'avois reconnu, Madame, répondit Adélaïde, et elle rougit; ... et puis tout de suite montrant le bon curé de Romeval, elle le nomma, en ajoutant: c'est un de mes libérateurs que je vous présente. — Et pour nous un ami bien cher!... reprit lord Selby en avançant vers lui, et lui serrant la main qu'il secoua de toute sa force, comme font tous les Anglais quand ils sont attendris et touchés. Lord Selby avoit les larmes aux yeux,

Adélaïde le regardoit avec étonnement, et elle rougit encore.... — Tout cela se passoit dans une chambre de l'auberge. Lady Elisabeth pressoit Adélaïde et le curé de la suivre ; l'un et l'autre vouloient écrire un billet pour M. Xavier, mais lady Elisabeth s'y opposa ; on laissa Baptiste pour l'inviter à dîner et lui tout dire, et l'on partit. Le curé et lord Selby étoient sur le devant de la voiture, et lord Selby regardoit ma sœur et secouoit toujours la main du curé. Adélaïde dit qu'elle n'avoit point reçu la réponse de lady Elisabeth, de sorte qu'elle n'étoit au fait de rien, et ignoroit absolument nos liaisons avec lord Selby. Lady Elisabeth lui dit : Je vois que la joie et l'attendrissement de mon fils vous étonnent (ici Adélaïde rougit pour la dixième et douzième fois, car j'en ai perdu le compte, et j'en demande bien pardon à maman), mais, poursuivit lady Elisabeth, c'est qu'il connoît intimement vos parens.... — O ciel, il les a vus !... — Oui, et depuis deux ans mon cœur a senti toutes leurs peines, et je partage aujourd'hui leur bonheur.... — Et sont-ils en bonne santé ?... quand les avez-vous quittés ?... et mes

frères et mes sœurs?... et où sont-ils? — Vous les verrez tous en parfaite santé, et sous très-peu de jours... — Ah, Monsieur!... ah, Madame!... En disant ces mots, Adélaïde en pleurs appuya son visage sur l'épaule de lady Elisabeth. Pour cette fois, au lieu de rougir, elle pâlit, et lord Selby fut effrayé et dit : Grand Dieu! ne se trouve-t-elle pas mal! Elle le remercia de cette inquiétude par un regard si touchant qu'il me faudroit plus d'une page pour répéter tout ce que lord Selby m'en a dit; enfin c'est un regard qui exprimoit un million de choses, et qu'il n'oubliera de sa vie. Elle reprit ses couleurs naturelles, et recommença à faire une quantité de questions. Lord Selby lui dit que j'avois passé un an avec lui, que nous avions voyagé dans le Nord pour la chercher; ce détail lui valut un second regard rempli de reconnoissance, et puis Adélaïde pleura encore en cachant son visage sur l'épaule de lady Elisabeth. Lord Selby lui conta rapidement la rencontre d'Emilie, comtesse d'Harfeld, ce qui toucha beaucoup ma sœur. Dans ce moment la voiture s'arrêtoit devant la maison, nous étions

aux aguets; imaginez, maman, ce que nous avons senti en cet instant!... Nous avons couru du côté de l'escalier, nous nous sommes cachés derrière une porte battante que mon père a un peu entr'ouverte, et nous avons entendu sa douce voix, et nous l'avons vu passer. Lady Elisabeth la tenoit sous le bras, lord Selby, de l'autre côté, lui donnoit la main, le vénérable curé les suivoit. Elle avoit une robe de linon, une ceinture bleue, ses beaux cheveux étoient rattachés avec une épingle; elle est belle comme le jour.... Quand nous l'avons perdue de vue, mon père m'a serré dans ses bras, nous fondions en larmes!... Nous avons regagné le cabinet, et nous nous sommes collés sur la porte qui donne dans le salon, nous pouvions tout entendre. Lady Elisabeth prit ma sœur sur ses genoux, et avec une tendresse inexprimable elle acheva de la préparer à nous voir. Lord Selby dit: Les irai-je chercher? — Dieu! s'écria ma sœur, ils sont donc ici? Dans ce moment mon père pousse la porte, et nous nous précipitons dans le salon... Adélaïde éperdue s'élance, et vient tomber aux pieds de

mon père, qui la relève et la prend dans ses bras.... Elle sanglotoit, elle crioit, elle trembloit et elle répétoit : *Et maman? et maman?*.... On la porte dans un fauteuil, tout le monde à la fois lui explique que vous n'avez pu venir, que vous êtes à Hambourg avec ma tante et le reste de la famille, que vous l'y attendez, qu'elle vous verra sous peu de jours.... Alors elle nous embrassoit, elle serroit, elle baisoit avec transport les mains de mon père, elle s'écrioit : Oh, que je suis heureuse! Mais elle pleuroit avec une véhémence effrayante, elle étoit horriblement oppressée.... Lady Elisabeth l'a délacée, on lui a fait boire un verre d'eau, enfin elle s'est calmée.... Mon père commençant à respirer, et un peu rendu à lui-même, s'est occupé de son bon curé, et lui a témoigné toute la reconnoissance dont il est pénétré. Ce digne homme aime ma sœur avec une tendresse véritablement paternelle; il nous a conté d'elle une infinité de traits qui vous toucheront bien, ma chère maman, et qu'il est impossible de rapporter dans une seule lettre. Adélaïde, par un caractère aussi parfait que son âme

est pure et sensible, se fait chérir de tout ce qui la connoît; le curé dit que M. Xavier, homme vertueux et bienfaisant, mais naturellement très-froid, n'a jamais eu d'enthousiasme que pour elle; enfin, chère maman, tout le monde voit notre Adélaïde comme nous la voyons. M. Xavier vint à quatre heures, il fut reçu comme devoit l'être un des libérateurs d'Adélaïde, et il partagea bien sincèrement notre joie. On se mit à table à cinq heures, personne ne mangea, les yeux étoient fixés sur un seul objet; nous ne pouvions pas nous lasser de la regarder. On but plusieurs *santés*, et la vôtre, chère maman, fut la première, et puis celle de ma tante, d'Adrienne, de Juliette, de tous les enfans, et puis bien d'autres *toast* : la *paix avec la France* ne fut pas oubliée. M. Xavier, avec une gravité qui lui est naturelle, en proposa une qui fut très-applaudie; ce fut celle-ci : *A tous les émigrés que l'esprit de parti n'a pas rendus injustes ou vindicatifs.*

Une heure après le dîner, mon père emmena Adélaïde dans la chambre qu'on lui avoit préparée, et causa seul avec elle pendant plus de trois heures. Sans lui

parler positivement de *mariage*, il lui détailla toutes les obligations que nous avons à lord Selby ; ma sœur l'écouta avec beaucoup d'attendrissement ; mon père lui apprit ensuite notre rappel en France, après quoi il la ramena dans le salon. Le reste de la soirée ma sœur fut un peu rêveuse. Lord Selby étoit bien inquiet ; il me dit, le lendemain, qu'il n'avoit pas fermé l'œil de la nuit. On passa encore le jour suivant à Londres. Le matin, ma sœur dit à mon père qu'avant de quitter l'Angleterre elle voudroit bien, comme elle l'avoit projeté, faire élever un petit monument à la mémoire de madame Roussel, c'est-à-dire une simple pierre avec une épitaphe, en français, qu'elle a faite elle-même, et qui est extrêmement touchante. Mon père dit qu'il falloit charger de cela lord Selby, et il lui en parla devant Adélaïde. Lord Selby répondit qu'ayant lu le journal de ma sœur, il avoit prévu d'avance son désir à cet égard, et qu'il avoit écrit sur-le-champ d'Hambourg à un sculpteur, pour lui commander ce monument, qui étoit tout prêt à être posé quand on y auroit ajouté l'épitaphe ; il en montra le dessin, c'est une

petite colonne trouquée, de marbre blanc, sur laquelle est une urne sépulcrale. Adélaïde remercia lord Selby avec une extrême sensibilité. Le monument a été posé hier, avec l'épitaphe, dans le cimetière où madame Roussel a été enterrée (1). Ma sœur passa une partie de cette journée à écrire à maman, à ma tante, et des billets à mes sœurs, à mon frère et à Adrienne. Elle écrivit le lendemain à mademoiselle d'Elsenne et à la comtesse d'Harfeld. Le soir elle sortit avec mon père, elle fut faire une visite à M. Purvis, et porter un joli présent à Sarah. Elle éprouva bien de l'émotion en se retrouvant dans cette maison, qui lui rappeloit si vivement sa pauvre bonne. M. Purvis n'ayant point envoyé en France le coffre et l'argent de madame Roussel, il les a remis à son fils. En sor-

(1) On trouve encore en Angleterre un autre monument de ce genre. On voit dans l'église de Twikenham, près de Londres, un tombeau dont l'épitaphe dit : qu'Alexandre Pope (le fameux poëte) érigea ce monument à la mémoire de *Marie Beach*, en reconnoissance des soins qu'il reçut d'elle dans son enfance.

tant de chez M. Purvis, mon père, pour distraire ma sœur, la mena chez des marchands, où elle acheta une quantité de choses qu'elle doit distribuer à Wandsbeck. En rentrant elle trouva l'aimable petite miss Watson dans sa chambre, ce qui lui causa une grande joie.

Le 18 nous partîmes tous pour la maison de campagne de lord Selby. Lady Charlotte étoit arrivée le matin; elle a été véritablement transportée en revoyant ma sœur, et c'est une bien charmante personne. M. Xavier, le curé, miss Watson, mon ami Eugène de Villemore, et M. Trumann furent aussi de la partie. Cette journée fut bien agréable; on trouva une harpe dans le salon, et Adélaïde en joua comme un ange, quoiqu'elle ait passé près de trois mois sans s'y exercer; mais elle en a une si ancienne habitude, et son talent est si supérieur, qu'elle n'a presque rien perdu. Elle fit jouer ensuite miss Watson, son écolière, qui est étonnante pour son âge. Après tout cela, lady Charlotte apporta un grand vase rempli d'eau de savon, avec des chalumeaux de paille, et pria ma sœur de *monter sur une chaise* et de faire des

bulles de savon, afin de la revoir comme elle l'avoit vue le jour où elle fut chez elle pour la première fois. Ma sœur répondit qu'elle étoit bien *grandie* et bien *vieillie* depuis ce temps-là; cependant elle fit des bulles de savon de très-bonne grâce, et tout le monde se mit à en faire, et même M. Xavier. Nous fûmes ensuite dans les jardins, qui sont ravissans. Lord Selby donnoit le bras à ma sœur; en approchant d'un certain endroit, il doubla le pas, et nous conduisit sur le bord du plus joli *précipice* du monde. Il est assez profond, mais la pente en est si douce, et il est revêtu intérieurement d'un gazon si fin et si épais, qu'on y pourroit tomber en toute assurance, sans aucune crainte de se faire le moindre mal. Dans le point où lord Selby s'arrêta, on dominoit tout le précipice, et l'on y voyoit, à une certaine profondeur, un superbe rosier couvert de roses blanches.... Ma sœur tressaillit, et mon père lui disant de regarder à côté d'elle, aussitôt elle se retourna, et vit un grand autel de marbre blanc sans inscription. Elle regarda lord Selby, comme pour lui demander ce que c'étoit, et

lui, répondant à sa pensée : Ce n'est encore, lui dit-il, qu'un autel *à l'Espérance*, mais si le ciel exauce tous les vœux de mon cœur, on y verra la statue de la Vierge, et sur l'autel ces mots touchans seront écrits : *Le vœu d'Adélaïde*. A cette réponse, le visage d'Adélaïde se couvrit de la plus vive rougeur, elle baissa les yeux, et deux larmes s'échappèrent sous ses longues paupières.... Voilà, maman, quelle a été la première déclaration de lord Selby. Nous espérons qu'elle aura votre approbation, car nous en avons tous été bien touchés, et le bon curé en fut si content, qu'il vint de lui-même secouer la main de lord Selby à plusieurs reprises.

Après le dîner, lord Selby remit à ma sœur la branche de roses blanches et la chaîne d'or données par la comtesse d'Harfeld, et dit sous quelles *conditions* on lui envoyoit ces présens. La pauvre Adélaïde rougit encore à faire pitié, mais tout de suite lord Selby parla d'autre chose, et proposa de danser. Pendant qu'on alloit chercher les violons et avertir les gens et les femmes de chambre pour danser avec nous, lady Élisabeth se mit à jouer au

whist avec mon père, M. Xavier et M. Tuumann; elle demanda à ma sœur si elle aimoit le jeu? Oh! non, Madame, répondit vivement Adélaïde, et je ne l'aimerai jamais. Ceux qui connoissent le journal de ma sœur ne purent s'empêcher de sourire; lord Selby fut bien attendri, et Adélaïde bien embarrassée.

On passa dans la salle de danse, et on dansa plus de trois heures. Adélaïde d'abord brouilla un peu les figures, mais elle s'y remit bientôt, et tout le monde trouva que personne ne danse avec autant de grâce et de légèreté. Elle dansa toujours avec lord Selby, et je vous assure, maman, que cela étoit charmant à voir, même pour les indifférens. On retourna à Londres le lendemain matin, qui étoit hier. Ma sœur fit une triste course, elle fut, avec le curé et Baptiste, prier et pleurer sur la tombe de madame Roussel; elle avoit les yeux bien rouges quand elle en revint. Mon père enfin lui parla positivement sur le mariage: elle pleura beaucoup, et témoigna un grand chagrin de s'établir si loin de ses parens; on lui dit que la paix se feroit bientôt, que lord Selby achete-

roit la terre de Romeval, et y passeroit six mois tous les ans; mon père ajouta que lord Selby, avant de l'avoir vue, l'avoit aimée, l'avoit choisie dans un temps où elle étoit fugitive et où ses parens étoient proscrits, et qu'en un mot, cet homme si sensible et si généreux, qui avoit été mon bienfaiteur, possédoit d'ailleurs toutes les vertus qui pouvoient faire désirer à des parens éclairés, une telle alliance de préférence à toute autre. Mon père montra les lettres de maman; et après avoir versé bien des larmes, Adélaïde convint qu'elle étoit extrêmement touchée du mérite et des sentimens de lord Selby, et elle donna son consentement. Mon père la conduisit dans les bras de lady Elisabeth, qui est bien véritablement pour elle une seconde mère. Il me seroit impossible de dépeindre la joie et le bonheur de lord Selby!.... Il est décidé que le bon curé passera le reste de ses jours avec ma sœur; M. Xavier le regrette beaucoup; mais il est enchanté de la confidence qu'on lui a faite, et de savoir que tous les désirs du vertueux curé sont remplis. Nous irons encore demain, avec les mêmes personnes, passer deux

jours à la maison de campagne de lord Selby ; je sais que nous y trouverons, sur le bord du précipice, une belle statue de la Vierge, et l'inscription sera gravée sur l'autel. Lord Selby fera entourer cette partie du jardin par une haie de *rosiers blancs*, et ce sera le jardin particulier d'Adélaïde.

Nous partirons tous pour Hamboug mardi prochain. Le bon curé vient avec nous pour célébrer lui-même la sainte cérémonie. Ma sœur, qui n'oublie jamais rien de ce qui tient à la reconnoissance, s'est souvenue, au milieu de tout ceci, de ses pâtres de Portugal, et elle a chargé M. Xavier de leur faire passer, de sa part, une caisse remplie de choses qu'elle sait qui peuvent leur être utiles ou agréables. Mon père a fait mettre sur une très-belle tabatière, le portrait qu'il avoit de ma sœur, et qui est toujours fort ressemblant, et ma sœur l'a donné à M. Xavier. J'aurois, ma chère maman, bien d'autres détails à vous faire, mes seules conversations avec ma sœur pourroient remplir quinze ou seize pages, mais ce n'étoient que des questions sur toutes les personnes de notre famille, et particulièrement sur vous, ma

chère maman; je crois que lorsque vous la verrez, vous la trouverez si instruite de tout ce qui vous regarde, que vous ne pourrez rien lui apprendre de nouveau. Elle m'a bien questionné aussi sur M. Duplessis; elle est bien fâchée que cet excellent ami n'ait pas pu venir avec ma tante, elle compte lui écrire quand elle sera à Hambourg.

Adieu, ma chère maman. Si les vents ne nous forcent pas de différer notre départ, dans dix ou douze jours tous vos heureux enfans seront réunis autour de vous.

LETTRE XXXVI.

De madame d'Armilly, à lady Elisabeth.

De Wandsbeck, 4 juin.

Oui, Madame, *elle est à vous!*.... Le vœu si cher, le vœu irrévocable a été prononcé; lady Arthur Selby a reçu la bénédiction nuptiale et les plus tendres bénédictions paternelles et maternelles, ce ma-

tin à dix heures... Cette lettre ne partira que dans deux jours, mais je ne puis résister au désir de vous écrire, mon cœur a besoin de parler à une mère !.... Ah ! Madame, quel jour que celui-ci !....

J'ai lu dans une brochure nouvelle ces phrases :

« Si l'Être tout-puissant qui a jeté l'homme sur cette terre, a voulu qu'il conçût « l'idée d'une existence céleste, il a permis que dans quelques instans de sa « jeunesse il pût aimer avec passion, il « pût vivre dans un autre... Rien ne lasse « de s'aimer, rien ne fatigue dans cette « inépuisable source d'idées et d'émotions « heureuses.... Ah ! tous ces écrivains, « ces grands hommes, ces conquérans s'efforcent d'obtenir une seule des émotions « que l'amour jette comme par torrens « dans la vie.... »

Il y auroit de la vérité dans ces phrases, si elles se rapportoient à l'amour maternel. Loin que l'amour puisse *jeter dans la vie, comme par torrens*, ces émotions *heureuses*, il la remplit d'amertumes, alors même qu'il est légitime. Tout est égoïsme, tout est personnalité dans l'amour; on veut

être aimé uniquement, on veut même plaire exclusivement. De là ces soupçons, ces inquiétudes, cette jalousie *qui jettent dans la vie, comme par torrens*, les émotions les plus douloureuses; au lieu que tout est désintéressé dans l'amour maternel. On ne veut que le bonheur de son enfant, et pour l'assurer on s'en sépare, s'il le faut, pour toujours et avec joie... On jouit de tous ses sentimens, même de ceux qui doivent surpasser la tendresse qu'on a droit d'en attendre; une mère passionnée contemple avec délices sa fille entre un époux chéri et des enfans adorés.... L'amour n'est qu'un sentiment factice, exalté par l'imagination; ce n'est une passion ni chez les sauvages, ni parmi les paysans; l'amour maternel est pour tous les êtres animés, la plus impérieuse, comme la plus tendre et la plus touchante de toutes les passions. Sans elle s'anéantiroit l'œuvre de la création; par elle l'homme associé à la Divinité même, participe, en quelque sorte, à sa puissance, en conservant son ouvrage. Aussi l'Être suprême a-t-il voulu que la seule passion nécessaire à ses desseins, fût aussi la seule irrésistible et sublime. Il étoit

juste encore qu'une telle passion fût la source inépuisable du bonheur le plus pur que l'on puise goûter sur la terre. Eh ! quelle autre a jamais produit d'aussi douces émotions? Quelle félicité peut être comparée à celle d'une heureuse mère? Est-il des émotions plus délicieuses que celles que j'ai éprouvées en lisant le journal d'Adélaïde, sa dernière lettre et celle de Godwin ! en apprenant son arrivée à Londres, en découvrant du port le vaisseau qui la ramenoit, en la recevant dans mes bras, en la pressant contre mon cœur, en sentant ses larmes se confondre avec les miennes, en entendant sa voix, en la regardant, enfin, en la conduisant à l'autel (1)?.... Emotions inexprimables!... est-il possible, lorsqu'on est mère, de supposer qu'il en puisse exister de plus ravissantes?.... Et

(1) Que sont les jouissances de la gloire personnelle en comparaison de celles que peut nous procurer la gloire de nos enfans? Le cœur humain est-il susceptible d'un sentiment plus exalté que celui que dûrent éprouver MM. de Sombreuil et Cazotte, lorsque leurs filles, guidées par un courage héroïque et une tendresse sublime, vinrent les arracher au fer des assassins?... Enfin, quel doit

la crainte de les perdre un jour n'en peut corrompre la douceur; l'objet chéri qui les inspira dès le berceau, avant de pouvoir les partager, les procurera toujours aussi vives jusqu'au terme de la vie. Qu'importe la perte de la jeunesse et de la beauté, lorsqu'on voit chaque année embellir et croître ses enfans?..... Qu'importe la vieillesse, quand on est sûr d'y trouver tout entier le sentiment qui fait chérir l'existence? L'amour maternel, il est vrai, ainsi que toutes les grandes passions, produit de vives inquiétudes, et trop souvent de mortels chagrins; mais toutes ses douleurs sont intéressantes, aux yeux même les plus indifférens; on les éprouve sans en rougir, on peut les montrer sans contrainte, et les confier sans réserve, tandis que les peines de l'amour ne sont, en général, que des foiblesses ou coupables, ou ridicules,

être, depuis deux ans, *le torrent d'émotions heureuses* de la mère de madame de la Fayette, et de celle de Bonaparte, si ces deux personnes existent (1)?

(1) L'auteur écrivit cette note en Allemagne, dans le temps où Bonaparte étoit en Égypte.

et presque toujours l'un et l'autre à la fois.

Pardonnez, Madame, ces effusions d'un cœur trop plein pour ne pas s'épancher; mais qui peut mieux me comprendre que la mère de lord Arthur?

Adieu, Madame; si vous étiez à Wandsbeck, rien ne manqueroit au bonheur de ses habitans, et j'ose vous assurer que ceux qui ont l'avantage de vous connoître personnellement, ne sauroient le désirer plus que moi.

LETTRE XXXVII.

De la même à sa fille, lady Arthur Selby.

De Paris, 2 novembre 1796.

J'AI enfin trouvé une bonne occasion bien sûre, ma chère enfant; c'est une personne qui va directement à Hambourg; ainsi cette lettre sera plus longue et plus détaillée que mes deux dernières.

Je reçois de votre belle-mère des lettres qui me rendent bien heureuse : elle est toujours charmée de vous. Continuez

à profiter des soins et des conseils d'un guide aussi éclairé (1). Pour moi, mon Adèle, à la distance où nous sommes, je n'ai que deux avis à vous donner; le premier, c'est de conserver cette candeur et cette sincérité qui vous caractérisent, et le second, de vous préserver de la manie de vouloir devenir *a lady of fashion* (2). Vous voulez être vertueuse; eh bien! croyez que vous ne le serez solidement et toujours, qu'en vous imposant invariablement la loi de ne jamais mettre de mystère dans votre conduite. On commence par cacher des bagatelles, mais on prend ainsi l'habitude de la dissimulation et bientôt du mensonge, et enfin le goût de l'intrigue. Une mère, un mari s'aperçoivent facilement de tous ces petits détours; la confiance s'altère, on ne trouve plus dans son intérieur que de la contrainte et de l'embarras; c'est alors que le bonheur s'éva-

(1) Il est dit dans quelques lettres supprimées, qu'Adélaïde, avant de s'établir avec son mari, doit passer une année entière avec sa belle mère, afin d'achever son éducation.

(2) *Une femme à la mode.*

nouit; c'est alors qu'on veut remplacer de vrais amis par des liaisons frivoles et dangereuses, et c'est de cette manière que l'on commence à s'égarer, et que l'on finit par se perdre sans retour.

La définition d'une *lady of fashion* que vous donna M. Godwin, est un peu sévère, mais il est vrai qu'en général elle est assez juste, et on ne peut nier que toute femme qui a le désir et la prétention d'être une femme à la mode, a l'esprit peu cultivé, le cœur très-vide, et le caractère extrêmement frivole. Pour être une *femme à la mode*, il faut avoir deux ou trois jeunes amies *intimes* pour montrer que l'on est *sensible*, et afin de pouvoir, dans l'occasion, disserter savamment sur l'amitié; car dans la classe des femmes à la mode, la sensibilité qui ne se rapporteroit qu'à une mère, un mari, des parens, ne prouve rien, on ne compte pas celle-là, ou pour mieux dire, on n'y croit pas. Outre les amies intimes, il faut encore au moins une douzaine de *liaisons intimes*, et il est indispensable d'écrire à toutes ces personnes; de sorte qu'il faut passer ses matinées à recevoir et à lire et à écrire une

multitude de billets et de lettres. Ce genre d'écrire demande des talens qui s'acquièrent promptement, mais qui ont le petit inconvénient d'être absolument incompatibles avec le naturel, le sentiment et la vérité. Les lettres d'une femme à la mode sont trouvées charmantes (par ses correspondans), dès qu'elles sont remplies de flatteries et de galimatias, et que le style en est bien alambiqué. Enfin, il faut qu'une femme à la mode, pour remplir toutes les obligations de son état, se montre publiquement chaque jour dans deux ou trois endroits différens, qu'elle se trouve à tous les soupers qui ont un peu d'éclat, à tous les bals et à toutes les fêtes brillantes; qu'elle fasse une grande dépense en bijoux et habits; qu'elle prenne toutes les précautions nécessaires pour être informée promptement de toutes les modes nouvelles, et que, pour soutenir sa réputation, elle en invente elle-même, ou que du moins elle exagère l'extravagance de toutes celles qui sont reçues. Il faut convenir que ce métier est ruineux et fatigant; mais vous voyez que l'on peut s'y passer d'esprit et d'instruction, et qu'a-

vec un tel genre de vie, les talens les plus distingués ne laisseroient, au bout de peu d'années, que le regret de s'être donné la peine de les acquérir durant la première jeunesse. C'est là vanité qui produit toutes ces folies, mais quelle vanité mal entendue ! Une femme jeune et belle paroîtra-t-elle moins agréable, parce que les fats et les étourdis n'oseront la suivre et l'entourer? Quand elle se montrera moins en public, quand elle acceptera moins d'invitations, fera-t-elle moins d'effet dans une fête? Quand elle joindra aux agrémens extérieurs, de l'instruction et des talens (que l'on ne peut conserver ou perfectionner qu'en menant une vie sédentaire), l'en trouvera-t-on moins aimable et moins jolie? Quand elle réunira à tous ces dons brillans, des vertus attachantes et une réputation irréprochable, en sera-t-elle moins recherchée? Non, sans doute; la recevoir chez soi, sera une préférence flatteuse; être admis chez elle, une distinction honorable. Elle sera dans un autre genre, véritablement *à la mode*, mais cette mode-là ne passe point avec la jeunesse; fondée sur l'estime et sur l'ad-

miration, elle procure une gloire réelle, dont l'éclat se répand sur toute la vie. Et que faut-il pour l'acquérir et la conserver! Dédaigner les travers les plus puérils, et ne chercher le bonheur qu'où la nature et la vertu l'ont placé, chez soi, dans le sein de sa famille.

Adrienne et Edouard viennent de m'apporter les lettres qu'ils vous écrivent, ils vous mandent toutes les nouvelles de société; ainsi, chère amie, je n'ai plus à vous parler que de vos commissions qui sont faites. Jeanneton se porte bien, elle a épousé le fils du jardinier, apparemment pour mieux soigner le *rosier blanc;* ils protestent qu'ils n'ont pas manqué d'y aller tous les soirs prier Dieu pour nous. Je leur ai envoyé l'argent que vous m'aviez remis pour eux et pour le bon fermier. Le père Roussel est revenu de son voyage, il a reçu votre présent avec reconnoissance, et il est bien heureux de savoir son fils fixé près de vous. M. Duplessis attend, avec impatience, le portrait que vous lui promettez, et il vous conserve cette vive affection dont il vous a donné tant de preuves. Adieu, ma chère et tendre amie... O mon

enfant, ne me parlez plus de l'absence et de ses peines! songez que votre bonheur est pour moi. Vous êtes heureuse, vous devez l'être; rendez assez justice au cœur de votre mère, pour ne pas la plaindre. Adieu, mon Adèle, je te presse contre ce cœur maternel qui te doit tant d'émotions délicieuses, tant de sentimens inexprimables, et la seule gloire qui puisse le toucher et l'enorgueillir!

FIN.

00102589

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015